BnF Gallica

# Le Parnasse des dames. Tome 1 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736?-1812). Auteur du texte.
Le Parnasse des dames. Tome 1 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny). 1773.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

7399 B.L.

# PARNASSE
## *DES*
# DAMES.

C. P. Marillier del

N. Ponce Sculp. 1773

*A PARIS*, chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.
*Avec Approbation et Privilége du Roi. 1773.*

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

8° B. L. 10-105 (1)

# PARNASSE

*DES*

# DAMES.

TOME I.

# PARNASSE

DES

# DAMES.

## TOME I.

# *AVIS DU LIBRAIRE.*

L'ÉDITEUR de ce Recueil s'étoit proposé de donner en cinq volumes, une collection choisie des Poësies des Dames Françoises; mais le désir de faire connoître le génie des Femmes de tous les siécles & de toutes les Nations, & les recherches nécessaires à ce sujet, ont retardé cette édition.

Les Souscripteurs recevront dix volumes, au lieu de cinq qui leur avoient été promis.

En retirant le premier volume, on remettra la souscription au Libraire, qui en donnera une nouvelle divisée en neuf coupons.

Le second volume paroîtra à la fin du mois de Février, & les autres successivement.

La ſouſcription eſt de trente livres, & ceſſera au premier du mois de Mai 1773. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit dans le tems marqué, païeront l'Ouvrage quarante livres broché.

Le premier Volume ſe vendra auſſi ſéparément.

*On ſouſcrit chez* RUAULT, *Libraire, rue de la Harpe.*

---

La plus grande partie de ces Poëſies ſe trouve dans le Recueil *des Femmes Grecques* de *J. Ch. Volf.* On doit à M. *Brunck*, Auteur d'une nouvelle Anthologie prête à paroître, pluſieurs Fragmens qui n'avoient jamais été imprimés.

---

## FAUTES A CORRIGER.

*P*ag. 7, *lign.* 5 & 6, ce nouvel, *liſez* cette nouvelle apothéoſe.
*P.* 24, *à la note*, *lig.* 2, dialogues. *liſez* Dialogues;
*P.* 27, *lig.* 4, *à la note* Mégaſiens, *liſ.* Mégariens.
*P.* 31, *lig.* 6, *à la note*, nuances, *liſ.* muances.
*P.* 48, *lig.* 3, *à la note*, les nuées, *liſ.* les noyès.
*P.* 55, *à la fin de la note*, *mettez*!
*P.* 58, *lig.* 3, *à la note*, ſotades, *liſ.* ſotadès.
*P.* 84, *vers* 2 *de la dernière ſtrophe*, brillans, *liſ.* brillans?
*Ibid. vers* 4, bonheur, *liſ.* bonheur?
*P.* 92, *lig.* 4, *à la note*, Chriſtine, de Piſan *ôtez la virgule.*
*P.* 103, *vers* 2 *de l'Epigramme*, n'inſultez, *liſ.* n'inſulte.
*P.* 127, *lig.* 5 *de la note*, ces *liſ.* mes.
*P.* 162, *vers* 3 *de la dernière Scolie*, apas *liſ.* appât.
*P.* 173, *Epitaphe VII. vers* 2, bois, *liſ.* bois?
*P.* 194, Derbuline, *liſ.* Deobuline.

# SUR LA FOËSIE GRECQUE.

QU'ON ſe repréſente le plus beau climat de l'univers, où la nature a prodigué les tableaux les plus grands, les plus variés, les plus enchanteurs ; où elle ſemble avoir pris plaiſir à donner aux objets les proportions les plus parfaites & les formes les plus ſéduiſantes ; ſi ce climat eſt habité par un peuple doué d'une heureuſe organiſation, il ſentira mieux que tout autre le prix de la liberté, de la gloire & des plaiſirs ; les eſprits y acquèreront de la fineſſe, de la force & de l'étendue ; les ames ſe trouveront avoir de la grandeur & de l'énergie, & tous ces avantages réunis, feront naître ce qui n'eſt donné à aucun autre peuple de la terre : l'idée du beau, cette riante fécondité de l'imagination, & ce ſentiment prompt qui l'enflamme, & cette juſteſſe qui l'enchaine, le goût enfin ;

l'amour exceſſif de tous les Arts, & le génie heureux qui les porte au plus haut degré de la perfection. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Grecs; c'eſt-là ce qui leur a donné la plus riche, la plus nombreuſe, la plus ſouple & la plus énergique de toutes les langues, & qu'on peut appeller proprement la langue de la Poëſie.

L'harmonie de la langue grecque étoit ſi enchantereſſe, que les Poëtes faiſoient ſentir dans la ſimple prononciation la même cadence (1), que lorſque nos vers françois ſont chantés; auſſi toute eſpece de déclamation étoit-elle ſoutenue par le ſon des inſtrumens; peut-être en voudra-t-on conclure que cette déclamation étoit empoulée; peut-être croira-

(1) Le Rhytme & la cadence appartenoient également à la Muſique & à la Poëſie. Alors tout Muſicien pouvoit n'être pas Poëte, mais tout Poëte étoit Muſicien né.

t-on que la nôtre eſt plus naturelle, la conſéquence n'en ſeroit pas juſte.

Nous ne ſçaurions diſconvenir que dans toutes leurs productions, les Grecs ne ſoient plus fidèles que nous à la nature, & plus heureux à la peindre. Comment auroient-ils été ſi vrais dans leurs vers, & ſi peu dans la manière de les rendre ? Il eſt plus raiſonnable de croire que notre langue dénuée d'images, d'inverſions & d'accents, eſt trop inanimée, trop monotone, trop oppoſée à celle des Grecs, pour oſer juger de leur déclamation par la nôtre.

Nos langues vivantes diffèrent encore plus de la leur que nos allégories abſtraites des riantes fictions de la Mythologie : auſſi malgré la fureur du bel eſprit & de l'eſprit, ſoi-diſant Philoſophique, notre Poëſie & notre Peinture puiſent encore dans cette ſource intariſſable ce qu'elles ont de plus beau, de plus grand, & j'oſerois dire même, de plus Philoſophique.

La Mythologie fut l'ouvrage des Poëtes qui ont donné la première forme à la Religion & aux différens gouvernemens de la Grèce. Ils furent long-tems les seuls Législateurs: long-tems le dépôt sacré du Culte, & les archives de l'Histoire furent entre leurs mains : alors le titre de *Sage* & celui de *Poëte* avoient la même signification.

Laissons aux Nations modernes, descendues des Gots, des Huns & des Vandales, laissons leur croire encore, par un reste de barbarie, que l'art des vers est un art frivole, & que l'enthousiasme des Poëtes est une sorte de démence qui les rend inhabiles aux différentes fonctions de l'homme public, & même du Citoyen. Plaignons-les d'avoir des loix vagues, contradictoires, inconnues à la plus grande partie des peuples; plaignons-les surtout d'avoir si peu consulté la nature dans la constitution des états, & si mal connu les grands ressorts qui font mouvoir les hommes.

Admirons les peuples de la Grèce chez qui l'amour propre & l'amour des plaiſirs étoient habilement dirigés vers le bien public. Voyez leurs premiers Poëtes les attirer au ſon de la lyre du fond de leurs forêts, & par des vers harmonieux enchantant leurs oreilles, exaltant leur imagination, leur tracer des loix ſages, les enivrer de l'amour de la gloire, & les rendre capables des efforts les plus ſublimes, où jamais le courage & la vertu puiſſent atteindre.

On ne doit pas regarder comme un effet du haſard que chez une Nation ſi ſupérieure aux autres, le Code & les Annales n'ayent pas eu pendant pluſieurs ſiècles une forme plus grave, plus impoſante que celle des Poëſies les plus legères. Long-tems les loix, les faits des Héros & les Chanſons conſacrées aux plaiſirs de la table & de l'Amour ont été confondus enſemble ſous un même nom. Le Rhytme des vers, le charme de l'harmonie les

faiſoient entrer facilement dans la mémoire, & voler de bouche en bouche. Au milieu des banquets, & dans le ſein de la joie, le Vieillard reſpecté les rediſoit à la jeuneſſe qu'il enflammoit : la mère les chantoit à ſes fils qui ſourioient autour d'elle : l'enfant même les bégayoit dès le berceau. C'étoit ainſi que les devoirs du Citoyen ſe gravoient profondément dans les cœurs, & que revivoient d'âge en âge les noms ſacrés & les exploits des défenſeurs de la Patrie.

Tranſportons-nous un moment dans ces aſſemblées célébres, au milieu de ces enceintes immenſes où l'on voyoit accourir en foule tous les peuples de la Grèce & des Royaumes circonvoiſins. De quelle palpitation étoit agité le cœur d'une jeuneſſe bouillante & guerrière, quand à la clarté du Ciel, aux yeux d'une multitude innombrable, les plus grands Poëtes de la terre, fidèles interprètes de la reconnoiſſance publique,

s'abandonnant à leur ſublime enthouſiaſme, proclamoient demi-dieux des Citoyens morts pour la Patrie, & les offroient pour modèles à leurs deſcendans, parmi des acclamations générales, & dans l'éclat éblouiſſant de ce nouvel apothéoſe !

On pouvoit dire alors avec vérité, que la voix des Poëtes enfantoit les Héros. C'eſt de cette école de la gloire que ſont ſortis les défenſeurs du Pas des Thermopyles, les vainqueurs de Marathon, de Salamine, de Platée, & ceux qui, connus ſous le nom des dix mille, s'immortaliſèrent par une retraite au-deſſus de toutes les victoires. Xerxès couvrant la mer de ſes Vaiſſeaux & la Grèce entière de ſes troupes, vous ébranla-t-il un moment, fiers témoins de l'apothéoſe de vos peres? Quel ennemi eut fait reculer un Spartiate enflammé par les vers belliqueux de Tyrtée ?

O ſéjour aimé des Cieux, ô doux climat

de la Grèce! Que vos Légiſlateurs étoient grands, que vos peuples étoient heureux! Vos loix chantées au ſon de la lyre éveilloient dans le cœur de vos Citoyens les ſentimens de la joie & de la liberté, & votre langue enchantereſſe nous offre encore dans votre Hiſtoire le modèle de tous les genres d'héroiſme, & dans vos Poëtes & vos Orateurs, la ſource unique où l'on peut ſe former le goût, en méditant ſur les chefsd'œuvres de l'Éloquence & de la Poëſie.

## *De la Scholie, ou Chanson.*

La Scholie eſt le genre de Poëſie le plus ancien chez les Grecs, & probablement chez toutes les Nations de la terre. Les Athéniens s'y étoient rendus célèbres, & leurs Chanſons, vantées pour leur ſimplicité naïve, remontoient à la plus haute antiquité.

Les premieres Chanſons ne furent d'abord que des eſpeces de *Péans*, ou *Cantiques* en

l'honneur de la Divinité (1). Terpandre qui vivoit ſoixante & dix ans avant Sapho, fut, au rapport de Pindare, l'inventeur de la *Chan-*

---

(1) On les chantoit à Table, en chœur, & du même ton; dans la ſuite on ne les chanta plus que l'un après l'autre, en tenant une branche de myrte qui paſſoit de main en main, toujours au plus proche voiſin, ſuivant le rang que les convives occupoient. La Muſique ayant commencé à faire quelques progrès, les airs devinrent bientôt plus difficiles; la lyre s'introduiſit dans les banquets, & l'on fut obligé de s'accompagner. Le nombre des chanteurs dut néceſſairement diminuer: la branche de myrte, ceſſant de paſſer de main en main, ne fit plus qu'un chemin oblique. Ce fut l'époque où les Chanſons prirent le nom de *Scholie*, d'un mot grec qui veut dire *Tortueux*, pour marquer la ſituation irrégulière de ceux qui chantoient, ou la difficulté de la nouvelle Muſique. Delà ce proverbe contre les ignorans que l'on invitoit à *chanter au myrte*; ce qui s'appelloit renvoyer à la *Chanſon du myrte*. Inſenſiblement l'uſage de paſſer le myrte diſcontinua pour les Scholies, on ſe contenta de tenir une coupe à la main.

*ſon* appellée *Scholie*, ou plus vraiſemblablement celui qui la perfectionna. Alcée, Anacréon, Melitus, accuſateur de Socrate : quatre femmes : Eriphanis, Clitagora, Praxile & Sapho ſont les Poëtes qui ſe diſtinguèrent le plus dans ce genre.

Il y avoit des Scholies Morales, Mythologiques, Hiſtoriques, Bachiques & Galantes.

Les Scholies Morales n'étoient le plus ſouvent que des ſentences, des proverbes mis en vers, &c.

*SCHOLIE MORALE D'UN ANONYME citée par* Athénée.

» Quand vous touchez encore la terre,
» voyez ſi rien ne vous manque, avant de
» vous confier aux flots : êtes-vous ſur le
» ſein des mers, voguez au gré des vents ».

## AUTRE D'UN ANONYME

*rapportée par* Platon, Lucien & Athénée.

» Le premier de tous les biens eſt la ſan-
» té : la beauté eſt le ſecond : le troiſième
» les richeſſes amaſſées ſans fraude ; & le
» quatrième les beaux jours de la jeuneſſe
» qui s'écoulent avec les amis ».

Les Scholies Mithologiques étoient des invocations, des prières aux Dieux.

I.

» O Pallas ! qui avez frappé nos premiers
» regards ſur les bords charmans du fleuve
» Triton: ô Souveraine d'Athènes! gouver-
» nez cette ville, & chaſſez loin d'elle les
» malheurs, les ſéditions, les morts préma-
» turées.

Et vous auſſi, père de la Déeſſe, &c.

I I.

» Au moment du repas, où nos fronts
» ſont couronnés de roſes, je chante Cérès,

» mère de Plutus. Oui, je vous ſalue, Déeſ-
» ſe des Moiſſons ! Et vous, Proſerpine,
» fille de Jupiter, l'une & l'autre ſur cette
» ville abaiſſez vos regards protecteurs, &c.

## SCHOLIE HISTORIQUE.

Des avantures ſcandaleuſes, des ſatyres contre les Grands, contre des hommes connus, ſont le ſujet de nos Vaudevilles : les belles actions des Citoyens étoient celui de la plus grande partie des Chanſons Grecques.

La Scholie d'Harmodius & d'Ariſtogiton eſt une des plus célèbres. Hipparque, fils & ſucceſſeur de Piſiſtrate, avoit fait un outrage public à la ſœur d'Harmodius. Ce dernier, & ſon ami Ariſtogiton, aſſaſſinèrent le Tyran à la fête des Panathénées, & rendirent la liberté à leur Patrie. Choſe étonnante que chez les Grecs, les Romains, & preſque toutes les Nations de l'Europe, les peuples aient toujours été plus ſenſibles aux outrages faits à la pudeur, qu'aux oppreſ-

ſions ſous leſquelles ils ont ſi ſouvent gémi.

Les premiers Citoyens vivans, auxquels Athènes éleva des ſtatues, furent ſes deux Libérateurs.

## SCHOLIE HISTORIQUE.

» Je porterai mon épée couverte de feuil-
» les de myrte, à l'exemple d'Harmodius
» & d'Ariſtogiton, quand ils ſe baignèrent
» dans le ſang du Tyran & rétablirent dans
» Athènes les loix & la liberté.

» Cher Harmodius! non, la mort n'a point
» encore éteint le flambeau de vos jours:
» vous êtes deſcendu dans les îles des héros,
» dans le ſéjour des heureux, où ſont Achille
» au pied leger, & Diomède ce vaillant
» fils de Tydée, &c.

Les Scholies des Grecs, comme on voit, ne brilloient point de ces fleurs paſſagères, de ce faux éclat de l'eſprit, de ce mauvais goût qui règne chez les Nations modernes. Le naturel & la vérité, un ſtyle ſimple,

mais élégant, en font le principal mérite. Peut-être ce mérite n'eſt-il pas toujours apprécié ce qu'il vaut; mais il eſt de toutes les Nations & de tous les ſiècles.

Diogêne Laërce & Athénée nous ont conſervé une Scholie Hiſtorique, faite dans la forme d'un *Péan* ou *Cantique* qui excita les plus grandes rumeurs contre ſon Auteur. Il fut accuſé d'impiété par deux hommes puiſſans, Démophile & Eurimédon, pour avoir, dit-on, rendu à un ſimple mortel un hommage réſervé à ceux que la Patrie élevoit au rang des demi-Dieux. L'auteur qui n'eſt connu que pour un des plus grands Philoſophes de l'antiquité, eſt Ariſtote. Frappé de l'exemple de Socrate, dès qu'il ſe vit perſécuté, il aima mieux avoir recours à la fuite qu'au crédit tout-puiſſant d'Alexandre, ſon élève. Il eût peut-être été plus prudent de ne pas comparer les Ajax, les Achille, & même un Hercule à l'Eunuque Holmias.

# A LA VERTU.

## SCHOLIE d'Ariſtote *ſur la mort d'*Holmias *Souverain d'*Hatarne, *ſon Allié & ſon Ami.*

Auſtère volupté d'un cœur pur & ſenſible,
Toi, dont la beauté mâle enchaîne les Mortels,
Vertu ſevère, incorruptible,
Heureux qui dans ſon ſein t'a dreſſé des Autels!

L'Habitant de la Grèce a le ferme courage
De vivre ſous ta loi:
Inſenſible aux revers, il brave l'eſclavage,
Et ſait mourir pour toi.

Il ſent, dans les tourmens, tes racines profondes
Défendre ſon cœur indompté:
Tu verſes dans ſon ſein les ſemences fécondes
De l'immortalité.

Auſſi ta douceur eſt pareille
Au ſommeil qui deſcend mollement ſur nos yeux;
A ce nectar ſi doux que compoſe l'Abeille;
Aux tendres ſoins d'une mere qui veille
Près d'un fils adoré, nouveau préſent des Cieux.

Les deux fils de Léda, ces gémeaux invincibles,
Ont triomphé par toi d'un farouche ennemi :
Hercule a terraſſé cent monſtres plus terribles
Sur toi ſeule affermi.

L'audacieux Ajax & le bouillant Achille,
Combattant pour te plaire, ont trouvé dans tes bras
Un port ſûr & tranquille,
La gloire & le trépas.

Tu la cherchois comme eux dans ta guerrière audace,
Cher Prince, que la mort a rangé ſous ſes loix :
Auſſi retentiront les échos du Parnaſſe
Du bruit de tes exploits ;

Tant que les ſons hardis de la lyre immortelle
Echaufferont le cœur des humains vertueux,
Tant qu'elle chantera de l'amitié fidelle
Les reſpectables nœuds.

Les Grecs avoient leurs Chanſons de guerre, comme en ont aujourd'hui les Sauvages du Canada qui, à beaucoup d'égards, leur reſſemblent plus qu'on ne l'imagine.

SCHOLIE

## SCHOLIE D'HYBRIAS DE CRETE.

» Une lance, une épée, un bouclier bril-
» lant contre qui s'émouſſent les fléches en-
» nemies, me font dédaigner les richeſſes.
» Avec l'une j'ouvre le ſein de la terre; l'au-
» tre fait tomber les épis dorés; & le der-
» nier me ſert à fouler le jus de la treille:
» ainſi je règne au ſein de mes pénates. Ceux
» dont la main timide n'oſe ſoulever la lan-
» ce, l'épée & le bouclier, tombent à mes
» pieds, & je deviens pour eux le plus puiſ-
» ſant des Rois».

Les Odes Bacchiques & Galantes d'Anacréon ſont trop connues pour en parler.

Il ne nous reſte que ſept fragmens très-courts des Scholies d'Alcée. Elles n'ont rien qui puiſſe ſatisfaire la curioſité du Lecteur. On peut cependant ſe former une idée d'Alcée, d'après les Odes d'Horace, qui s'honoroit d'avoir, le premier, fait paſſer dans la langue Latine, les tours hardis, le nombre

& l'harmonie des Grecs, & fur-tout de Sapho & d'Alcée. Il ſuffira de citer deux ou trois fragmens de ce dernier pour faire ſoupçonner qu'Horace pouvoit bien lui avoir encore d'autres obligations.

I.

« Il ne faut pas s'abandonner aux chagrins » qui nous affiégent : quel avantage en pour- » rions-nous retirer ? ô Bacchis ! le meilleur » remède contre le chagrin eſt de le noyer » dans la liqueur de Bacchus, priſe même » juſqu'à l'ivreſſe ».

I I.

» C'eſt préſentement qu'il faut boire & » s'enivrer de gré ou de force, puiſque » Mirſile eſt mort ».

I I I.

» Ne faites aucune ſorte de plant avant » celui de la vigne, &c ».

Ces trois fragmens ſe retrouvent dans Horace : & l'on ne croira pas qu'un des plus grands Poëtes du beau ſiécle d'Auguſte, qu'un

Écrivain d'un goût ſi délicat qui daignoit s'approprier ces eſpèces de lieux communs, ait moiſſonné ſi peu dans le champ le plus vaſte. Quintilien parle d'Alcée comme d'un Poëte du premier ordre. » Il badine, dit-il, avec les » jeux & les amours, lui qui ſait ſi bien em» boucher la trompette ».

Si les Poëſies d'Alcée que les Romains avoient ſous les yeux ſubſiſtoient encore, peut-être y retrouverions nous juſqu'à la Philoſophie d'Horace, qui ne ſe donne dans plus d'un endroit que pour l'imitateur des Grecs. J'imaginerois qu'on riſque peu d'en croire ſur ſa parole, un homme dont la modeſtie n'étoit pas exceſſive.

D'après ces détails ſur les différentes ſortes de Scholies, les Lecteurs ſentiront comment chez les Grecs, s'eſt perfectionné le genre lyrique (1), triomphe de l'imagination, ou la Poëſie brille ſur ſon trône, où elle éclate dans toute ſa ſplendeur.

---

(1) On peut conſulter les Écrivains eſtimables qui ſe ſont appliqués à faire connoître Pindare.

## *Sur le genre et les vers Élégiaques.*

Les Grecs, amateurs de tout ce qui pouvoit émouvoir leur ſenſibilité, imaginèrent d'accorder les ſons plaintifs de la flûte aux ſanglots & aux lamentations dont retentiſſoient les funérailles. L'Élégie dut ſa naiſſance à ces plaintes funèbres. Elle fut conſacrée dès-lors aux gémiſſemens & aux larmes.

Cet uſage devoit être fort antérieur à Licurgue : car après qu'il eut perdu le jeune Archemore, ſon fils, la flûte donna le ſignal & le ton des lamentations (1).

La Muſique des funérailles s'appelloit, ainſi que l'Élégie, *airs triſtes & lugubres* : on ne ſçauroit dire à quel excès les Grecs portoient l'amour de ce genre de Poëſie. Ils le lièrent bientôt à leur culte. L'uſage en étoit ſi reſpecté que les matelots qui précipitèrent

(1) Elles les donnoit pareillement aux fêtes d'Adonis, pendant leſquelles les femmes répétoient en chœur des exclamations douloureuſes.

Arion dans la mer, lui permirent auparavant de chanter une Élégie ſur ſa mort.

Mimnerme le premier détourna l'Élégie des tombeaux, & lui fit parler le langage touchant de l'amour malheureux.

Calinus eſt le plus ancien des Poëtes Élégiaques. Il naquit ſoixante & dix ans avant la fondation de Rome, un peu avant le commencement des Olympiades. Pluſieurs anciens Écrivains lui ont attribué l'invention du vers Élégiaque. Il reſte peu de fragmens de ce Poëte célèbre. Je me borne à en citer un. On ſera ſans doute étonné du rapide eſſor qu'avoit déja pris la poëſie chez les Grecs, ſi l'on réfléchit ſur la lenteur avec laquelle elle s'eſt élevée à un certain dégré de perfection parmi les Nations modernes & même chez les Romains.

» Juſqu'à quand, lâche & coupable jeu-
» neſſe, languirez-vous dans une indigne
» oiſiveté? Ne craignez-vous point les ſan-
» glants reproches de nos voiſins? La guerre
» frémit à vos portes, & vous, tranquilles

» ſpectateurs, vous ſemblez jouir d'une paix
» profonde ! Que ne marchez-vous à l'en-
» nemi qui menace vos maiſons ? Il ſeroit
» beau, du moins, d'expirer en combattant,
» puiſqu'une gloire immortelle attend ceux
» qui expoſent leur vie pour la Patrie, &
» que la mort vient toujours au tems mar-
» qué par les deſtinées. Dès qu'on ſonnera la
» charge, armez-vous d'un courage intré-
» pide, & fondez ſur l'ennemi. Nul n'échap-
» pe au ciſeau de la Parque, fut-il de la race
» des immortels ; & la mort vient ſurprendre
» dans le ſein de leur famille ceux qu'une
» fuite honteuſe avoit dérobés aux périls du
» combat. Ils meurent couverts d'opprobres,
» accablés de la haine publique ; tandis que
» l'homme courageux laiſſe après lui d'éter-
» nels regrets ; tous le pleurent après ſa
» mort, & vivant il eſt honoré comme un
» demi-Dieu, comme le défenſeur & l'appui
» de ſes Concitoyens. »

Peu de Poëtes ſe ſont autant diſtingués que Mimnerme dans le genre de l'Élégie. Il

chanta d'abord le plaiſir, l'amour & la volupté. Ses vers ſont doux, tendres & harmonieux : Rien de plus pur, de plus élégant que ſon ſtyle :

» Hâtons-nous, dit-il, de cueillir les fleurs
» de notre printems, de cet âge ſi précieux
» qui s'envole comme un ſonge. Sembla-
» bles aux feuilles que produit la première
» ſaiſon, on voit tomber les graces de la
» tendre jeuneſſe : Nous avons peu de tems
» à en jouir. L'affreuſe vieilleſſe qui s'a-
» vance à grands pas, va bientôt nous en
» dépouiller. Alors triſte fardeau de la terre,
» nous ne verrons plus tomber ſur nous que
» des regards de pitié.

Devenu vieux il chanta toujours l'Amour, mais l'Amour qui gémit. Les rigueurs de Nanno, joueuſe de flûte lui inſpirèrent les Élégies les plus paſſionnées. Il en devint plus célèbre ; il n'en fut pas plus aimé. Horace le regardoit comme le premier Poëte Élégiaque de la Grèce, puiſqu'il paroît le mettre au-deſſus de Callimaque.

Le nom de Simonide eſt un des plus connus de l'antiquité. On aſſure qu'il remporta le prix ſur Eſchyle. Il eſt à préſumer que le génie mâle d'un Poëte auſſi tragique, devoit ſe plier difficilement au ton plaintif de l'Élégie. Que les accens de ſon rival devoient être touchans ! Les larmes de Simonide étoient paſſées en proverbe. Faut-il que la barbarie des tems nous ait fait perdre ſes Poëſies, chef-d'œuvres de ſentiment & de goût. On ſait que Catulle l'a imité dans ce paſſage rendu par Sarrazin.

» Nos jours comme les flots courent rapi-
» dement, &c. »

Jamais la Grèce n'avoit encore produit autant d'Auteurs Élégiaques, que dans le ſiècle de Simonide. On vit les Sophiſtes (1),

(1) Le Sophiſte Evenus, de l'île de Paros, que Platon traite avec mépris dans ſes Dialogues. Cratinus, un des trente tyrans d'Athènes, que Philoſtrate nous peint avec les défauts & le génie d'Ovide, & dont Cicéron vante l'éloquence.

un Tyran même ſoupirer des Élégies. Aucun, cependant, ne mérita de paſſer à la poſtérité, juſqu'au moment où parurent Callimaque & Philètas. Liés dès leur jeuneſſe d'une étroite amitié, ils quittèrent enſemble la Grèce & s'attachèrent à Ptolomée Philadelphe. Les Critiques les plus judicieux, placent Callimaque au-deſſus de tous les Poëtes Élégiaques, & donnent à Philètas le ſecond rang. Ovide reproche au premier d'avoir plus d'art que de génie : cependant Properce, qui ſans doute avoit autant d'art que de chaleur & d'enthouſiaſme, s'efforçoit de mériter le nom de *Callimaque Romain*. Les Hymnes (1) qui nous reſtent de Callimaque ſuffiſent pour nous donner la plus haute idée des talens de ce grand homme qui excella dans preſque tous les genres de Poëſie.

Trois femmes célèbres ſe ſont auſſi diſtin-

---

(1) Elles viennent d'être traduites dans notre Langue.

guées dans l'Élégie : Sapho, Hedyle & Myro (1).

Les Philoſophes ambitionnèrent auſſi la gloire d'être Poëtes Élégiaques. Aulu-Gelle aſſure que Platon avoit écrit des Élégies du caractère le plus tendre & le plus paſſionné. On auroit de la peine à en juger par ce fragment que Fontenelle a traduit dans ſes dialogues des Morts.

Lorſqu'Agathis, par un baiſer de flâme,
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis ;
Sur mes lèvres ſoudain je ſens errer mon ame
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

Eudemus cite d'une Élégie d'Ariſtote, un paſſage à la louange de Platon : Diogène-Laërce fait auſſi mention d'une Élégie adreſſée par ce Philoſophe à ſa maîtreſſe.

---

(1) Archiloque, Eſchyle & même Sophocle, Parthenius, Clonas, Mélantius, Aléxandre étolien, Antimaque, Euphorion, Xenophanes, Sacadas, Denys, Phœdime, Archelaüs, Butas, Agathillus, Herméſianax, s'étoient rendus célèbres par leurs Élégies.

Eratoſthènes, peut être cité après ces deux grands hommes. Il écrivit, à la fois, ſur la Géométrie, l'Aſtronomie, la Morale, la Politique, la Géographie, la Mythologie, la Chimie. Il fut Poëte, Orateur, Commentateur, Hiſtorien, Grammairien, Phyſicien, &c. Il eſt vrai qu'on le ſurnomma *Betha*, de la ſeconde lettre de l'alphabet, parce qu'il ne fut le premier dans aucun genre.

On ne ſait trop pourquoi, pendant pluſieurs ſiècles, tous les Légiſlateurs, (1) les Sages, & les Philoſophes, écrivirent en vers Élégiaques, des Loix, des Traités de Morale &

---

(1) Solon eût été un des plus grands Poëtes de la Grèce, s'il n'eut préféré d'être un des plus grands hommes d'État de ſon ſiécle. Les vers ſurtout qu'il fit pour exciter ſes Concitoyens à la guerre contre les Mégaſiens paſſoient pour un chef-d'œuvre. Le peuple d'Athènes avoit défendu ſous peine de mort de parler de cette guerre. Solon contrefit l'inſenſé & récita ſon Poëme devant l'aſſemblée du peuple. Les Athéniens coururent aux armes, furent vainqueurs & devinrent par cette victoire les arbitres de la Grèce.

de Politique, & des Poëmes ſur les matières les plus abſtraites de la Philoſophie dans leſquels ils réveilloient l'attention du Lecteur par des images, des apologues & des épiſodes. *Les travaux & les jours* d'Héſiode ne renferment que des Dogmes moraux, ou Thalès, Solon & Pithagore puisèrent une partie de leurs principes.

Empedocles dans ſon poëme Philoſophique, avoit développé tous les myſtères de la nature, la formation de l'Univers, &c. Il eſt poſſible que d'auſſi bons modèles n'ayent pas été inutiles au Poëte Latin, qui ſçut rajeunir dans ſes vers les ſonges peu ſatisfaiſans d'Épicure.

Les Grecs furent dans tous les Arts les maîtres des Romains ; & quoiqu'Ovide, Tibulle & Properce ayent eu l'avantage de leur ſurvivre dans la poſtérité, il n'en faut pas conclure qu'ils ayent égalé les Mimnerme, les Simonide & les Callimaque. La ſupériorité de ces derniers ſe fait ſentir juſque dans le rythme des vers. Le vers Élégia-

que, dont la cadence inégale & cependant toujours la même, nous ſemble, chez les Poëtes Latins, tomber en forme de diſtique, avoit chez les Grecs une harmonie conforme aux différens mouvemens de l'ame qui répandoit un charme toujours nouveau, & ajoutoit encore à l'expreſſion.

## SUR LE DITHYRAMBE.

C'eſt au ſein des Orgies ruſtiques, que le génie, plus échauffé par le vin qu'éclairé par le goût, donna l'eſſort à cet enthouſiaſme outré, l'ame du Dithyrambe. De-là cet uſage fréquent de pluſieurs mots joints enſemble, d'où réſultoient des expreſſions biſarres, empoulées, propres ſeulement à ſurprendre l'oreille : De-là ces métaphores giganteſques & compliquées, ces renverſemens de conſtructions trop fréquens, trop embarraſſés ; le déſordre dans la diſpoſition & l'arrangement des penſées quelquefois ſublimes, ſouvent guindées, plus ſouvent inintelligibles, & enfin une verſification affranchie de toutes

les règles. C'eſt à travers ces écueils que devoit paſſer le Poëte Dithyrambique.

Ce fut envain qu'Arion de Methimne & Stéſicore, voulurent aſſujettir le Dithyrambe aux loix de l'Ode : Archiloque venoit de le fixer par la chaleur & la ſublimité de ſes vers. Les Poëtes qui ſe diſtinguèrent dans ce genre furent en butte aux traits ſatyriques d'Ariſtophane, & même du divin Platon ; mais il ne faut pas confondre avec eux Philoxène de Cythère (1). Il compoſa vingt-quatre Poëmes Dithyrambiques, & une Tragédie Satyrique intitulée : *Poliphême.* Le rôle du Cyclope faiſoit alluſion à Denys, amoureux alors d'une joueuſe de flûte, qui portoit en effet le nom de *Galathée.* Philoxène s'étoit peint ſous le nom d'Ulyſſe.

---

(1) On le connoiſſoit pour avoir un goût ſûr, & ſévère. Il eût le courage de dire à Denys l'ancien, mauvais Poëte, & habile tyran : *qu'on me remène aux Carrières.* Denys l'avoit fait enfermer pour avoir trouvé ſes vers mauvais ; & le conſultoit à ſon retour ſur un nouvel ouvrage.

Antiphane, Auteur Comique, parle de Philoxène (1), comme d'un Poëte & d'un Muſicien du premier ordre.

Le genre Dithyrambique & le culte de Bacchus ont été apportés enſemble de l'Egypte. Ils devoient être connus des Grecs, plus de quinze cens ans avant l'Ere Chrétienne, puiſque les marbres d'Arondel, prouvent qu'Hyagnis fit des Nomes pour les fêtes de la mère des Dieux, de Bacchus, &c. Ariſtote qui ne met de différence entre les Nomes & le Dithyrambe, qu'en ce que le premier étoit conſacré à Apollon, & l'autre à Bacchus, dit que la Tragédie doit ſon origine au Dithyrambe. Voyons maintenant ſi dans la forme qu'il avoit, nous ne découvrirons pas

---

» (1) Philoxène l'emporte de beaucoup ſur tous les » Poëtes, par l'uſage qu'il ſait faire des termes les » mieux choiſis & des expreſſions les plus heureuſes » qui paroiſſent lui être propres : Quel agrément ne » répand-il pas dans ſon chant par un juſte mélange » des nuances & du chromatique ! il faut le regarder » comme un Dieu parmi les hommes. "

la distribution & la marche de la Tragédie grecque. Le Nome a cinq parties, qui représentent tout le combat d'Apollon contre le serpent Python.

» (1) La première est l'*Epreuve* dans la-
» quelle on prélude :

Le premier acte d'une Tragédie est l'exposition.

» La seconde est le *Défi*, on appelle le
» serpent au combat :

Dans le second acte l'action s'engage.

» Le troisiéme se nomme les *Iambes* : alors
» le bruit des trompettes anime le Dieu : Il
» attaque le serpent qui veut s'élancer sur
» lui & qui bientôt retombe & redouble ses
» sifflemens lorsqu'il se sent blessé.

Le troisiéme acte est le moment de l'explosion théâtrale.

» La quatriéme les *Spondées*, le Dieu
» reprend haleine ; & le serpent ressent les
» atteintes d'une mort prochaine :

---

(1) Tiré de Pollux.

Le

Le quatriéme acte fait monter à leur comble le Pathétique & la Terreur.

«La cinquiéme eſt terminée par une danſe, » & par le chant de la Victoire »:

On ſait que le cinquiéme acte des Tragédies Grecques, n'eſt que l'achevement de l'action C'eſt pour cela que Racine & Molière, formés ſur les anciens, ont négligé de couronner leurs chef-d'œuvres par ces dénouemens plus éblouiſſans que naturels, qui trop ſouvent font ſentir les efforts de l'art, & ne ſont amenés qu'aux dépens de la vraiſemblance.

J'ajouterai que même, avant l'invention de l'écriture, les cérémonies de la Religion Païenne, reſſembloient aux repréſentations théâtrales (1). On imitoit les actions les plus

---

(1) C'eſt ſans doute à cauſe de la reſſemblance marquée de ces ſpectacles, avec ce qu'on a depuis appellé Tragédie, que Suidas dit qu'Arion avoit trouvé un genre de Tragédie. Le Scholiaſte d'Ariſtophane compte des Tragédies parmi les Œuvres de Simonide & même de Pindare, parce que ces deux Poëtes avoient fait des Dithyrambes chantés aux fêtes de Bacchus pour

célèbres des Dieux & des Héros, par des danſes & par des vers accompagnés de Muſique. Aux fêtes Eleuſines on repréſentoit les inquiétudes & les courſes de Cérès, après l'enlevement de Proſerpine. Aux fêtes d'Adonis on chantoit les regrets de Vénus à la mort de ſon Amant, & ſa joie quand Jupiter le mit au rang des Dieux. On jouoit pareillement les Amours de Cybèle & d'Atis, &c.

D'après le ſuccès rapide des Grecs dans tous les genres de Poëſie, étoit-il vraiſemblable que la lenteur avec laquelle l'art tragique s'eſt perfectionné chez eux, fut l'effet de ce goût timide qui s'eſt développé ſi difficilement parmi nous? On ne peut l'attribuer qu'au reſpect qu'ils ont eu long-tems pour leurs Dieux, reſpect dont Homère paroît s'être affranchi le premier, en prêtant à ces Dieux les paſſions & les foibleſſes des hommes. Platon

---

y diſputer le prix. On ſait que ce prix étoit un bouc, & que la Tragédie doit ſon nom à deux mots grecs, qui veulent dire prix du bouc.

n'eſt pas le ſeul qui l'ait remarqué. L'admiration des Grecs pour le génie d'Homère, ne les empêchoit pas de lui reprocher quelquefois ces enfans d'une imagination féconde & brillante ; ces fictions enchantereſſes, dont cependant ils embelliſſoient leurs écrits.

## SUR LA TRAGÉDIE (1).

L'art du Théâtre, le plus difficile & le plus brillant de tous les Arts, eſt une des plus heureuſes inventions dont les hommes puiſſent ſe glorifier. Les Athéniens ſentirent d'abord qu'elle ne pouvoit être indifférente : ils craignirent qu'elle ne devint dangereuſe. » N'as-tu pas honte, diſoit Solon à Theſpis,

(1) Les Diſcours du Pere Brumoy ſur la Tragédie des Grecs, ſont remplis de goût, de jugement & de connoiſſances ; j'y renvoie le Lecteur. J'ai voulu enviſager ici la Tragédie ſous un autre point de vue. L'objet qui n'a rapport qu'à l'art, ſera développé lorſqu'il faudra comparer tous les Théâtres modernes avec ceux de Rome & d'Athènes.

» (1) de mentir ainſi, de ceſſer d'être toi-
» même devant une aſſemblée auſſi nom-
» breuſe & auſſi reſpectable ? Solon, alarmé
pour ſes nouvelles Loix, fit renvoyer Theſ-
pis, qui parcourut quelque tems les bourgs
de l'Attique, & que les Athéniens eurent le
bon eſprit de rappeller. Ils ſentirent bientôt
que le gouvernement pouvoit tirer un très-
grand avantage d'un art auſſi inſtructif que
ſublime.

---

(1) Theſpis eſt regardé comme l'inventeur de la Tragédie. Platon dit cependant le contraire dans ſon Dialogue intitulé *Minos*.

» La Tragédie eſt très-ancienne à Athènes, & n'y
» a pas commencé, comme quelques-uns penſent,
» à Theſpis ou à Phrynicus (ſon Elève) : mais pour
» peu qu'on veuille approfondir ce ſujet, on trou-
» vera qu'il y a bien plus long-tems que cette décou-
» verte a été faite par nos ancêtres ».

Ce fut à la première repréſentation d'une Tragédie d'Épigènes, que les Spectateurs étonnés s'écrièrent : *Il n'y a rien là qui regarde Bacchus !* & ce mot devint proverbe. Épigènes parut-il avant ou après Theſpis ? c'eſt ce qu'on ignore.

On ne fit point ramper le génie & les talens ſous le deſpotiſme d'un privilège excluſif (1). Les Prêtres de Minerve & l'Aréopage, ne privèrent point du titre de Citoyens ceux dont les talens eſtimables faiſoient va-

---

(1) Le privilège excluſif qui défendoit de repréſenter dans toute l'étendue du Royaume d'autres Opéra que ceux de Lully, a certainement retardé les progrès de la Muſique en France. L'inſtant où les talens prennent un premier eſſor, eſt preſque toujours déciſif. Pluſieurs hommes de génie paroiſſant à la fois dans une nouvelle carrière, ſe fraient autant de routes différentes. S'il n'y eût eu qu'un ſeul Théâtre à Paris, Racine brouillé avec Molière, pour avoir vu tomber ſon *Alexandre* ſur le Théâtre de ce dernier, Racine alors Eccléſiaſtique & ſans fortune eût-il fait Andromaque ? La cabale déchaînée avec tant de fureur contre notre Euripide, au premier pas qu'il fit, ne l'eût-elle pas écraſé ſous la réputation de Corneille ! Eh, qui ne ſait pas que l'élevation de l'ame, ſi eſſentielle au vrai talent, eſt trop ſouvent rebutée par les perſécutions ſourdes d'une tyrannie ſubalterne, & qu'incapable de ſe prêter aux artifices de l'intrigue, elle en devient la victime.

loir les productions du génie. On n'auroit point laiſſé à des hommes de qui l'exiſtence civile étoit diſputée, le droit de prononcer ſur le ſort des ouvrages juſtement admirés par le peuple le plus éclairé de la terre. Celui qui ſavoit faire agir & parler les Rois, exciter les paſſions, développer tous les replis du cœur, inſpirer le goût des devoirs, l'amour des vertus, & l'enthouſiaſme de l'héroïſme, ne fut pas confondu dans la claſſe de ces Écrivains frivoles, dignes en effet d'être le jouet des grands & du peuple, & qui ne valent qu'autant qu'ils amuſent.

La Tragédie tranſportée dans Athènes, étoit dans ſa première enfance, lorſque des récompenſes propoſées, des diſtinctions accordées, l'impartialité éclairée des Juges, la liberté du concours, les vœux empreſſés des peuples, tout invita le génie à perfectionner l'art tragique; tout l'appella dans Athènes. Échyle parut; & la Tragédie prit une forme nouvelle. Il lui enſeigna l'art du Dialogue. Elle devint à la fois grande & vraie, ſimple

& majeſtueuſe. Elle lui dut la pompe dont elle étonna les regards & les robes traînantes que les Miniſtres des Autels adoptèrent enſuite dans leurs cérémonies. Il la fit marcher au milieu des armées, parmi les tombeaux & les ſpectres.

Enflammés par ce nouveau Prométhée, déja tous les cœurs voloient vers elle : tous les Arts ſe diſputoient l'honneur de l'embellir. Des Palais ſomptueux s'élevèrent. La peinture ſe traçant une route plus vaſte fut, par la magie de ſes couleurs, agrandir un eſpace limité, y créer des temples, des villes, des forêts, y raſſembler l'univers. Plus ſéduiſante encore, par l'empire de ſes accens, la Muſique prit tout-à-coup un vol ſublime. Tendre ou pathétique, lente ou précipitée, elle oſa peindre à l'oreille la terreur & l'effroi, & les éclats de la colère, & les gémiſſemens de la douleur. La danſe même atteignit à la hauteur de ſes rivales, marquant dans ſes pas meſurés la rage & les remords, & faiſant ſuccéder au morne abbattement

du déſeſpoir les rapides élans de la joie.

Ainſi la Tragédie ſecondée par les Arts, ſut réunir tous les charmes, ſut étendre ſon empire ſur la nature entière. Les Rois, les Héros & les Dieux comparurent devant elle: le Théâtre fut ſon trône, les Arts ſes premiers Vaſſaux, Échyle ſon Miniſtre; & les Républicains les plus fiers, les plus jaloux de leur liberté, les Grecs devinrent ſes ſujets les plus ſoumis. Tant qu'elle inſpira (1) l'admiration, la terreur & la pitié, elle régna ſouverainement ſur les ames. Échyle voulut voir juſqu'où pouvoit aller ſa puiſſance. Il

---

(1) Si le Théâtre des Grecs nous étoit parvenu tout entier, nous verrions que le genre admiratif, dont on ſemble faire un reproche au grand Corneille, ne leur étoit pas inconnu. Euripide, celui de leurs tragiques, qui ſemble en être le plus éloigné, en offre pluſieurs exemples. Il ne nous reſte plus que le titre de ſa Tragédie de *Ménalipe, femme Philoſophe.* Il faiſoit expliquer par cette jeune Princeſſe la morale ſublime de Socrate, & même les principes d'Anaxagore ſur la Phyſique.

ſentit qu'elle avoit paſſé le bût dans le tableau effrayant des Euménides, & dans la peinture horrible de Prométhée que Vulcain vient clouer ſur le Caucaſe.

Plus de vingt ſiécles écoulés depuis Échyle ne l'empêchent pas de ſervir encore de modèle à toutes les Nations policées. Ce diſciple de Pythagore ne donna point à Melpomène le langage emphatique de la Philoſophie : Il échauffa ſes vers de cette chaleur martiale, de ce ton fier & terrible, qui convenoit à l'un des vainqueurs de Marathon, de Salamine & de Platée. On reconnoît encore dans ſon ſtyle juſqu'aux traces du Dithyrambe exalté, dans lequel ce génie profond découvrit la marche théâtrale, & la règle importante des trois unités. Il avoit quarante ans lorſqu'il fut couronné pour la première fois. Ses triomphes s'accumulèrent. Il forma des élèves dans leſquels il trouva des rivaux.

Dix Généraux d'Armée, les plus célèbres, furent choiſis pour prononcer entre Échyle vieilliſſant & le jeune Sophocle qui ſe diſpu-

toient le prix. Ce dernier, le plus grand des tragiques de l'antiquité, compoſa juſqu'à cent piéces de Théâtre, tandis qu'il occupoit les emplois les plus graves de la Magiſtrature, & qu'émule de Périclès, il commandoit les Armées.

Combien la politique d'Athènes éleva la gloire de ſes Théâtres ! Combien les richeſſes immenſes de la Grèce réparèrent ſes prodigalités pour les Spectacles ! (1) Combien ne fut-elle pas récompenſée des diſtinctions flateuſes dont elle honora les Échyle, les Sophocle, les Euripide, & ceux même qui s'étoient ſignalés par de moindres ſuccès ! On a beau vanter ſa puiſſance maritime, l'étendue de ſon commerce, & ſes Citoyens diſtingués dans la guerre & dans la politique, Argos, Thèbes, Sparte avoient d'auſſi grands hommes qu'Athènes, & celle-ci cependant frappoit les yeux d'un plus grand éclat. Le

(1) Pareille choſe arriva ſous Louis XIV. aux Fêtes que donnoit le grand Colbert.

bruit de ſon nom s'étoit répandu par toute la terre : on y accouroit en foule des pays les plus éloignés : elle étoit le centre des beaux Arts, la première ville de la Grèce & du monde ; & Rome elle-même devenue la dominatrice de l'univers rendoit encore hommage à ſa rivale ſubjuguée : hommage flateur que les talens, que le goût & la ſupériorité des connoiſſances peuvent ſeuls arracher à un vainqueur jaloux ! Hommage plus digne de flater l'orgueil des hommes que tant d'autres diſtinctions chimériques que la nature & la raiſon rejettent, qui font plier la vertu ſous la baſſeſſe & le vice, qui font taire le ſavoir & le génie devant l'ignorance & l'imbécillité.

Mais quand tous ces avantages diſparoîtroient aux yeux de nos Politiques modernes qui montrent un mépris dédaigneux & ſtupide pour des talens auxquels ils ne ſauroient atteindre, pourquoi ne pas encourager un Art qui ſait au moins nous inſtruire & nous plaire ? Pourquoi ſe refuſer aux émotions

charmantes que nous font éprouver les malheurs touchans de la vertu perſécutée, & les leçons utiles que nous préſente l'Héroïſme ? Que diront-ils ces cœurs froids, ces ames arides ? « Que les exemples les plus » frapans ne font ſur nous à la repréſenta- » tion qu'une impreſſion paſſagère, & que » tous ces vers ſi pompeux ne ſont en » effet que des bagatelles ſonores & qu'un » frivole amuſement. » C'eſt ainſi qu'ils traitent les productions les plus ſublimes ; & pour ſoulager ſon amour propre que l'on forçoit à l'admiration, le ſpectateur ouvre l'oreille à leurs diſcours. Eſt-ce à vous à les en croire, peuple amateur des beaux Arts, peuple, qui comptez parmi vos Concitoyens les rivaux & les vainqueurs peut-être des Sophocle & des Euripide? Et vous, hommes voluptueux, accablés du poids de votre oiſiveté, vous qui, noyés dans la moleſſe, retrouvez encore au Théâtre une ſenſibilité perdue dans le luxe & par l'abondance, ne comptez-vous pour rien la douceur d'être

émus ? Eſt-ce donc aux habitans de Sybaris à voir avec tant d'indifférence un Art qui les fait renaître, un talent qui les attache, une des ſources les plus délicieuſes de leurs plaiſirs?

## DE LA COMÉDIE, DE LA PARODIE, DU DRAME *appellé* ſatyrique (1), des Mimes.

Le ſceptre de la fière Melpomène ne s'étoit pas encore affermi dans ſes mains, lorſqu'elle vit s'élever tout-à-coup, ſous ſes yeux, une dangereuſe concurrente ; c'étoit la folatre Thalie, fille de la joie & de la liberté. Douée de l'heureux don de plaire, eſcortée des ris malins, armée des traits vifs & piquans de la ſaillie, elle s'avançoit ſous les étendars de Momus, chez une Nation libre, chez le

---

(1) Le Spectacle ſatyrique eſt très-différent de ces ſortes d'Epîtres connues parmi nous ſous le nom de Satyre. Ce dernier genre de Poëſie eſt le ſeul dont l'invention ſoit dûe aux Romains. On pourroit croire qu'il naquit de l'impuiſſance de faire des Comédies.

peuple de la terre le plus ſpirituel, le plus railleur & le plus gai : elle balança bientôt le pouvoir de ſa rivale ; mais plus indiſcrete & plus tyrannique, elle oſoit diſcuter aux yeux d'une vile populace les grands intérêts d'Athènes & de la Grèce entière. Elle arrachoit le voile qui couvroit les ſecrets des familles ; elle inſultoit aux Nations, aux Souverains, aux Dieux, & les premiers hommes de l'État, confondus parmi ceux du dernier ordre, venoient comparoître aux pieds de ſon Tribunal.

Tel étoit le haut dégré de puiſſance où s'étoit d'abord élevée la Comédie, cependant elle n'avoit point ſu prendre le ton de ſupériorité, ſi néceſſaire pour s'établir un empire durable ſur les opinions, pour enchaîner long-tems les eſprits ; auſſi ne put-elle jamais acquérir cette conſidération réelle, cet état ſtable dont jouiſſoit ſa rivale moins puiſſante.

La Comédie avoit commencé par les Scènes ſcandaleuſes que du haut du chariot

de Theſpis, donnoient quelques Acteurs barbouillés de lie, en injuriant les paſſans : rien de plus vil que ſon origine : rien de plus grand que l'objet qu'elle ſe propoſa. Il eſt courageux, il eſt beau de s'expoſer volontairement à la haine des ſots & des pervers, de ſe dévouer tout entier à ſa Patrie, d'oſer lui montrer la vérité, de faire poſer le maſque à l'intriguant dangereux, d'attaquer de front l'ambitieux tout-puiſſant, & de frapper des verges du ridicule tout homme dont les fautes ſont encore trop légères pour le traduire au tribunal des Loix. Quelles plus nobles fonctions que d'employer les ſeules armes de l'eſprit pour contenir les hommes dans les bornes du devoir! Combien ces nouveaux Cenſeurs d'Athènes auroient été ſupérieurs aux Cenſeurs de Rome, s'ils s'étoient eſtimés aſſez pour le croire!

Les trois Poëtes les plus célèbres de la vieille Comédie (1) Eupolis, Cratinus &

(1) Eupolis ne fit point comme Ariſtophane, une

Ariſtophane ne ſentirent pas combien devoit être importante & grave la qualité d'Auteur comique, une licence effrénée prit la place de la vérité courageuſe. Plus curieux d'exciter le rire de la multitude que de plaire aux honnêtes gens, ils ne rougirent pas de proſtituer leurs talens, de ſouiller leurs plumes par les obſcénités & les plaiſanteries les plus groſſières; ils crurent ne pouvoir mieux flater la malignité envieuſe d'un Peuple Républicain qu'en rabaiſſant les grands hommes, plus excuſables du moins s'ils n'avoient écrit que ce qu'ils penſoient, s'ils n'avoient pas calomnié la vertu, s'ils n'avoient jamais aidé les méchans à traîner l'innocence dans les cachots.

O ſage, ô vertueux Socrate! j'aime à voir éclater ton mépris tranquile contre l'audace

---

Comédie contre Socrate; mais il l'attaquoit fréquemment dans ſes piéces. Il fit une Comédie intitulée *les Nuées*, où il outrageoit des Citoyens plus vindicatifs que Socrate qui le punirent en le noyant.

de

de ces Écrivains séditieux. Ce fut la haine des Philosophes de ton tems, connus sous le nom de Sophistes (1) qui enhardit l'effronterie humiliée du mercénaire Aristophanes. Elle lui dicta cette Comédie diffamante, qui prépara de loin l'instant de ta mort, époque la plus brillante de ta vie.

Qu'importe que sur toi ce ténébreux Cynique,
Verse les flots impurs de son fiel satyrique :
De quel front prétend-il, Moraliste sans mœurs,
Calomnier ta gloire, & condamner les cœurs.
Un jour la main du tems par qui tout s'apprécie,
Relève le grand homme, & terrasse l'envie ;
Du courroux d'Anitus, lâche & vil instrument,
Il aura cru peut-être échapper au néant.
Il est des malheureux dont la plume incertaine,
Vend indifféremment sa faveur & sa haine.

On ne sauroit regarder les piéces même

---

(1) A l'article des Femmes Philosophes, il sera question des Sophistes. Ils s'étoient chargés de l'éducation de la Jeunesse, & détruisoient par la subtilité de leur métaphysique la Religion & la Morale. L'art

les plus célèbres des deux premiers âges (1) de la Comédie, que comme des satyres fan-

---

Eristique dont ils étoient les inventeurs, leur servoit à donner des armes au mensonge, à renverser les principes reçus, à détruire toute croyance. Socrate fut le premier qui osât les attaquer, & qui sût les confondre. Il substitua à la place de leur vaine Philosophie, la Morale pratique, science vraiment utile aux hommes. Est-il étonnant qu'il eût dans les Sophistes des ennemis implacables ? Il n'en avoit pas de moins dangereux dans les Auteurs comiques ; " parce que, " dit Elien, homme de bien, comme il étoit, il ne " pouvoit goûter des gens qui faisoient profession de " mordre, d'outrager, de déchirer tout le monde, " & de ne rien dire d'utile. Ce furent-là les causes " secrettes qui donnèrent lieu à la Comédie *des* " *Nuées*... Il est même vraisemblable qu'Aristophane " se laissa corrompre par argent dans cette circon- " stance ".

(1) Une Loi expresse défendoit aux Magistrats de l'Aréopage de faire des Comédies. Le gouvernement étoit entre les mains du Peuple, lorsque la vieille Comédie, postérieure à Eschyle, parut dans son plus grand éclat. Les premiers Comédiens furent des Acteurs de société, qui jouoient pour leur amuse-

glantes, & des monſtres informes ; cependant elles entroient dans les vûes politiques du Gouvernement qui les encourageoit; mais la facilité de livrer l'homme le plus reſpecté à la riſée publique, en imitant le ſon de ſa voix, ſon geſte, ſon viſage, la liberté d'employer la *charge* de la Parodie, & le

---

ment. Les Magiſtrats commencèrent fort tard à donner des Chœurs à la Comédie aux frais du gouvernement. Il paroît que le Peuple les y força, & que les Juges même, qui devoient donner leur voix pour autoriſer ou proſcrire les Comédies, n'étoient point à l'abri des traits ſatyriques des Auteurs comiques. Quand le gouvernement fut entre les mains d'un nombre fixe de Citoyens, il fut défendu d'en jouer aucuns ſous leur propre nom, & avec un maſque qui leur reſſemblât : Mais les traits pour en être moins groſſiers n'en furent que plus aigus. L'Auteur comique déſigna ſes perſonnages d'une manière plus fine & plus adroite. Le Spectateur eût le plaiſir malin de faire des applications juſtes, & celui ſur qui tomboit le ridicule n'y fut que plus ſenſible. Tels furent les deux premiers âges de la Comédie.

poignard de la ſatyre à la place de la vérité toujours plus difficile à bien ſaiſir, la certitude que celui qui porteroit les coups les plus cruels & les plus plaiſans triompheroit de ſes rivaux, tout cela ſuffiſoit pour empêcher de faire une peinture fidèle du cœur humain, pour dénaturer entiérement la Comédie dès ſon berceau. Trop de contrainte étouffe le génie, trop de liberté nuit au goût ; & de tous les Arts, peut-être, la Comédie eſt celui qui ſe perfectionne le moins dans les Républiques, où la liberté d'écrire eſt extrême.

Quand je dis trop de liberté nuit au goût, je n'entends pas ſeulement celle que laiſſeroit prendre à des Ecrivains adroits, liés entre eux pour nuire, & voués à l'intrigue, un Gouvernement trop peu ſenſible à la gloire des beaux Arts. Il en réſulteroit un deſpotiſme littéraire, époque certaine de la décadence des Lettres. Je ne veux parler que de cette liberté qui donne à un genre ce qui appartient à un autre, & qui finit

par les annéantir en les confondant (1).

Dans les deux premiers âges de la Comédie,

(1) Les Grecs distinguoient, outre la Comédie proprement dite, le Spectacle satyrique, ainsi nommé à cause des satyres qui y jouoient les principaux rôles : l'usage étoit d'ajouter à trois Tragédies, qui concouroient pour le prix un drame satyrique, où l'on devoit faire rire & pleurer par le mêlange continuel du comique & du pathétique. On connoissoit autrefois cinq piéces satyriques d'Eschyle, & entr'autres le *Protée*. Sophocle qui le premier s'affranchit de la regle ordinaire en avoit fait sept ou huit. Il n'en reste qu'une seule (le Cyclope, parodie du neuviéme livre de l'Odyssée) des cinq que l'on dit qu'Euripide avoit faites; Socrate engagea Platon à jetter les siennes au feu, avec ses Tragédies, & ne donna pas le même conseil à son ami Euripide. Il y avoit deux genres de *Mimes*, qui se soudivisoient en plusieurs espèces, dont les unes ressembloient, à ce que l'on croit, à nos Comédies Lyriques, aux Proverbes Dramatiques, & à ce mêlange de Scènes décousues de l'ancien Théâtre Italien. Toutes ces différentes espèces de *Mimes*, avoient une danse plus vive & plus gaie que la Comédie & le caractère de leur chant leur étoit particulier.

l'uſage trop fréquent du genre appellé Parodie, avoit été la principale ſource du Comique. Il fallut que le Gouvernement Athénien, entièrement changé, réprimât long-tems la licence toujours renaiſſante des Poëtes, pour les amener inſenſiblement à faire, non la ſatyre des perſonnes, mais la peinture naïve des mœurs & de la vie civile. Il fallut les forcer, pour ainſi dire, à partir des mêmes principes que la Tragédie, à chercher dans le cœur des hommes la cauſe ſecrette de leur conduite, à ſaiſir, à préſenter dans des développemens fins & profonds, le côté ridicule de leurs actions, comme la Tragédie en avoit pris le côté ſérieux, ſans perdre de vue la vérité, & ſans avoir d'autre but que de plaire, d'inſtruire & de corriger. C'eſt-là ce que fit Ménandre: c'eſt lui qui doit être regardé comme l'inventeur de la nouvelle

---

Les Romains ont eu auſſi des *Mimes*, & d'autres genres de Comédie dont on parlera dans le Diſcours ſur tous les Théâtres connus.

Comédie. Nous pouvons en juger par Térence ſon fidéle imitateur, un des Peintres les plus ſages & les plus vrais du cœur humain.

Il n'étoit donné qu'à Molière d'enviſager la Comédie avec encore plus d'étendue & de profondeur. Il ne ſe borna point à peindre la nature comme Térence, telle qu'elle frappe nos regards dans chaque individu. Il fit dans ſon genre, ce que les Grecs avoient fait dans tous les autres, il s'éleva juſqu'au beau idéal (1). Un perſonnage ne fut plus un portrait, mais un tableau. Il fit, dans la ſavante peinture de ſes caractères, ce qu'Apelle imagina pour peindre la beauté, & ce que Raphaël a fait depuis dans la ſublime compoſition de ſa *Galatée*. « Il eſt preſ-
» qu'impoſſible, diſoit cet Artiſte immortel,
» qu'une ſeule perſonne réuniſſe les différen-

(1) Que le beau idéal eſt loin de ce genre foible & facile que nous appellons Drame, ou Roman dramatique.

» tes parties de la perfection. J'ai rapproché,
» ajoute-t-il, des traits épars dans la nature,
» pour en faire une beauté, dont le modèle
» n'exiſtoit que dans mon imagination.

Il me reſte encore à parler de ce genre de ſpectacle, qui flattoit le plus la malignité des Grecs, & ſurtout des Athéniens, & que les François n'aiment pas moins qu'eux, quoiqu'ils affectent de le mépriſer davantage (1),

---

(1) Rhinton de Tarente qui vivoit ſous le premier Ptolomée fit auſſi des Parodies d'un genre dont Boileau ſe croyoit un peu l'inventeur. L'un donnoit à des perſonnages du peuple le ſtyle pompeux de la Tragédie, & l'autre a fait uſage du ſtyle épique dans ſon Lutrin.

Les Savans qui veulent qu'Homère ait eu le mérite de l'invention dans tous les genres de Poëſie lui attribuent auſſi celle de la Parodie, dans un Poëme intitulé *Margitès*. Il eſt plus vraiſemblable qu'Hiponax très-poſtérieur à Homère, puiſqu'il vivoit dans la LX^e^ Olympiade, 540 ans avant l'Ere Chrétienne, fut l'inventeur de ce genre qui le fit craindre & déteſter. Sa laideur étoit ſi effrayante que deux Sculp-

la Parodie. Hégémon, contemporain & ami d'Alcibiade, lui donna une forme régulière. Il osoit disputer le prix aux Cratinus & aux Aristophanes, & souvent l'emportoit sur eux. Le succès inoui de ce Poëte, est un de ces traits qui suffisent pour peindre le caractère d'une Nation. On sait que la défaite des Athéniens en Sicile, fut l'époque de leurs plus grands malheurs, qu'ils y perdirent leur préé-

---

teurs, pour le punir de ses méchancetés, se contentèrent de le représenter au naturel. Il s'en vengea par une Parodie qui les fit mourir de douleur.

On dit que les vers Iambes d'Archiloque ont fait mourir pareillement une famille entière, parce qu'une jeune fille, dont il étoit épris, lui préféra son rival pour époux. Quels monstres que de pareils hommes! Il est bien rare qu'ils ne joignent pas à tous leurs vices celui de la lâcheté. Archiloque fut chassé de Sparte, pour avoir dit dans ses vers qu'il avoit jetté son bouclier en prenant la fuite. Horace se vanta de la même chose à Rome, & fut traité bien différemment, mais Rome avoit alors Octave pour maître.

minence sur les Grecs, & que peu de tems après, les Lacédémoniens se rendirent maîtres d'Athènes. Lorsque la nouvelle en fut apportée dans cette Ville, on représentoit pour la première fois la Gigantomachie, à laquelle le Peuple entier étoit accouru. Vous

---

Tout espèce de Poëme a été parodié chez les Grecs; aucun Poëte ne l'a été autant qu'Homère. Un certain Sotades avoit donné à l'Iliade un air burlesque & ridicule, par le changement de la mesure des vers, & la transposition des mots. Il en reste quelques fragmens dans Denis d'Halicarnasse.

Timon le Sillographe, Philosophe Pyrrhonien, composa quatre livres de Parodies sur Homère, & leur donna le nom de *Silles* ou *Silly*, de celui de Silène, qui en étoit réputé l'Auteur. Il s'attachoit à dévoiler le charlatanisme des Philosophes de son siécle. Eusebe en cite quelques passages, où les invectives ne sont pas épargnées, & que je crois devoir rapporter à cause de leur singularité.

«Muse, apprends moi qui a pû allumer entr'eux (les » Philosophes) cette funeste guerre. La Déesse Echo

croirez peut-être, que frappé d'un coup ſi imprévu & ſi terrible, menacé d'une chûte ſi prochaine, il aura fui du Spectacle, pour ne s'occuper que de ſes malheurs. Ce Peuple étoit trop Philoſophe pour cela. La gaieté

---

» irritée contre les hommes qui ſe tenoient dans le
» ſilence, répandit parmi eux la fureur de parler, le
» frémiſſement d'une langue indiſcrete, maladie con-
» tagieuſe, dont les ravages, &c ».

Il perſonnifie enſuite cette maladie, qu'il compare à Éole, & termine ſa comparaiſon par une vive apoſtrophe.

" Race malheureuſe, la honte de notre ſiécle, qui
» ne vous repaiſſez que de doutes & de vaines fictions,
» vous reſſemblez à des outres enflés par les vents,
» &c ».

On ſent que le mérite de pareils fragmens eſt ſurtout dans le ſtyle comiquement ſérieux d'une Parodie du plus beau, & du plus ancien de tous les Poëmes.

Les Romains, Nation plus grave que les Grecs, ont fait quelques Parodies. Le ſage & tendre Virgile s'en permit une des plus piquantes.

des Athéniens n'en fut pas un moment altérée ; & jamais aucune piéce ne leur parut assaisonnée d'un meilleur sel attique, ne les fit autant rire, & ne reçut d'aussi grands applaudissemens.

*Fin du Discours Préliminaire.*

# VIE DE SAPHO.

LORSQU'ON penſe avec quelle gloire, & depuis combien de ſiécles le nom de Sapho eſt parvenu juſqu'à nous, on ne peut s'empêcher de regretter les Poëſies de cette Femme illuſtre, de qui il ne nous reſte que ce peu de fragmens dont je hazarde ici la traduction. Il falloit que les Grecs en euſſent une haute idée, puiſqu'ils ſe ſont accordés à la nommer leur dixième Muſe. Les Écrivains célébres de l'Antiquité n'en ont parlé qu'avec tranſport. Longin lui-même, ce Critique im-

partial & ſévére, ne craint pas de la propoſer comme le modèle le plus parfait dans ſon genre.

On conçoit aiſément dans quel genre elle devoit exceller (1). Douée de l'ame la plus ſenſible & la plus ardente, la nature ne lui avoit pas laiſſé la liberté du choix. Elle peignit, ce qu'elle ſentoit ſi bien, la tendreſſe & les tranſports de l'amour; elle eut le ſort des grands Hommes, l'envie la perſécuta; elle eut auſſi celui des ames véritablement tendres; elle fut abandonnée, trahie & malheureuſe.

Cette femme non moins étonnante par ſon génie que par ſon caractère, naquit à Mytilène, capitale de Leſbos: elle vivoit environ ſix cens ans avant l'Ere Chrétienne. L'opinion la plus commune lui donne Scamandronyme pour père; ſa mère s'appelloit Cléïs: elle eut trois frères, Larichus qu'elle a célébré dans ſes Vers, Eurigius dont elle

(1) Genre Erotique.

n'a rien dit, & Charaxus à qui elle reprochoit une paſſion violente pour la courtiſane Rodope, la même qui fit bâtir une pyramide avec les prodigalités de ſes Amans.

Sapho étoit brune & d'une taille médiocre ; il paroît même qu'elle n'étoit pas réguliérement belle; les Écrivains qui la louent le plus en conviennent ; d'ailleurs on en peut juger par les pierres antiques où elle eſt repréſentée, & d'après leſquelles on a fait la gravure qui ſe trouve à la tête de cette traduction. Le feu de ſon ame, ſource de ſes grands talens, devoit ſe peindre dans ſes regards, & imprimer dans tous ſes traits un caractère de paſſion & d'énergie ſupérieur à la beauté même.

Auſſi l'amour fut-il le ſentiment unique qui diſpoſât de ſon cœur & de ſes Ouvrages. Mariée preſqu'au ſortir de l'enfance avec Cercola, l'un des plus riches habitans de l'Iſle d'Andros, elle en eut une fille nommée Cleïs, du nom de ſon aïeule. Un prompt veuvage la rendit aux dangers d'un nouvel

état que ſon extrême jeuneſſe, ſon goût pour la liberté, & ſa complexion, peut-être, ne devoient pas lui faire appréhender.

Bientôt ſes vers & ſes exemples invitèrent les jeunes perſonnes de ſon ſexe aux plaiſirs, & les enhardirent à diſputer aux hommes la palme des talens. Sa renommée fut ſi éclatante & ſi rapide, qu'elle mit en défaut juſqu'à la vigilance de l'envie. Elle eut pour Diſciples les femmes les plus célébres de la Gréce; à Mylet, Anaxagore; à Colophone, Gongire; à Salamine, Eunice; à Leſbos, Damophile; dans la Laucride, Théléſile, & la jeune Érinne qui fut peut-être ſon égale. Que de beautés connues pour avoir été ſes amies! Quelle foule d'adorateurs parmi leſquels on comptoit les trois plus grands Poëtes de ſon ſiécle, Archiloque, Hipponax, & Alcée. Ainſi s'écouloient les beaux jours de Sapho, jouiſſant des hommages flatteurs des deux ſexes, & du double plaiſir de régner à la fois ſur eux par l'amour & par l'admiration.

Croiroit-on

Croiroit-on que ſon premier perſécuteur fut un homme? Comment les femmes qui ont écrit n'ont-elles pas connu la jalouſie entr'elles, tandis que les hommes ſe ſont ſi conſtamment attachés à ſe perſécuter? Les hommes ſeroient-ils en effet plus méchans, ou les femmes ſeroient-elles portées plus naturellement à faire cauſe commune quand il s'agit de la gloire & de l'intérêt de leur ſéxe?

Le premier malheur de Sapho fut de trop plaire aux trois Poëtes que j'ai déjà nommés. Athénée ne nous apprend point ſi l'un des trois fût préféré; mais par l'uſage mépriſable & cruel qu'ils faiſoient des armes de la Satyre, aucun ne méritoit de l'être: Alcée ſur-tout ſignala ſa jalouſie, & ſurpaſſa ſes rivaux dans ſes emportemens contre ſa Maîtreſſe. Il étoit un des premiers Citoyens de ſa République, homme de guerre, & à la tête d'un Parti qui ſe trouvoit alors le plus puiſſant; né à Mytilène, il s'honoroit d'avoir Sapho pour compatriote & pour rivale:

elle à ſon tour le nommoit *le Chantre de Leſbos*; elle ne crut pas cependant que les beaux vers d'un Séxagénaire duſſent lui tenir lieu de jeuneſſe & de grace : l'Amant s'en plaignit & murmura ; mais le Poëte qui venoit de conſacrer l'éloge du cœur & des talens de ſon Amante, ne tarda pas à déchirer ſes mœurs & ſes ouvrages. On doit rendre cette juſtice aux Mytiléniennes, qu'elles ſe déclarèrent auſſitôt contre Alcée, & qu'elles prêtèrent à Sapho dans cette occaſion, un appui que lui avoit ménagé ſa gloire, & peut-être la nature de ſes foibleſſes.

Le jeune Phaon parut alors à Mytilène, il étoit le plus beau des Leſbiens, il attira tous les regards & tous les cœurs ; Sapho eut le bonheur dangereux d'être préférée. Alcée plus furieux répandit de nouvelles Satyres contre elle, & les femmes devenues, je ne ſais comment, plus crédules, ne trouvèrent plus alors que de la vraiſemblance aux imputations d'Alcée. Toutes ſe réunirent contre elle, & ſes amies même la tra-

hirent : la jeune Damophile, une de ſes élé-ves les plus chéries, lui porta le coup le plus ſenſible ; elle amena Phaon par ſon artifice à douter de la fidélité de ſon Amante, & de ce doute au parti qu'il prit de s'éloigner d'elle ſans ſortir de Mytilène.

Sapho n'en parut que plus admirable ; elle ne trouva dans ſon cœur ulcéré que les gémiſſemens de l'amour malheureux, & de la douleur ſans murmure ; ſes vers rappelloient chaque jour l'ingrat Phaon, mais avec les accens paſſionnés d'une ame qui ſe croit encore trop heureuſe du ſentiment qui la fait ſouffrir. Jamais le moindre mot contre le coupable, jamais l'ombre d'une plainte contre ſes ennemis, ſans en excepter Damophile. Phaon fut bien malheureux de ne revenir à elle que par amour-propre, & de n'être ſenſible qu'au plaiſir d'entendre retentir ſon nom dans toute la Gréce, immortaliſé par les chefs-d'œuvre de tendreſſe & de Poëſie qu'il ne méritoit pas d'inſpirer.

Auſſi le retour de Phaon ne fut-il que la

matière d'un nouveau tourment pour une infortunée qu'il abandonna une ſeconde fois. C'eſt dans la peinture qu'elle fit de ſon déſeſpoir qu'Ovide a puiſé ces traits d'éloquence & de flamme qui animent la plus touchante de ſes héroïdes. Qu'on ſe figure cette Amante au milieu de ſes Concitoyens qu'elle honore, devenue l'objet de la haine & du mépris public, laſſe de pourſuivre par les Lettres les plus paſſionnées, un ingrat qui rit de ſes larmes, Sapho enfin venant juſqu'en Sicile tomber aux pieds d'un jeune homme qui la repouſſe avec dédain.

Ce dernier trait mit le comble à ſon déſeſpoir; elle voulut renoncer à ſon amour même; elle ſe rendit ſur le haut d'un promontoire avancé ſur la mer; c'eſt delà qu'après avoir fixé les flots moins agités qu'elle, elle s'élança dans leurs abîmes, laiſſant une mémoire éternelle de ſes talens & de ſes malheurs. Ainſi fut illuſtré le fameux rocher de Leucate, dont la mort & le nom de Sapho ne peuvent encore rappeller l'idée ſans attendriſſement.

# POESIES

# DE SAPHO.

## ODE I. (1)

*SAPHO, née avec un caractere doux & un cœur tendre, aime la gloire & les plaiſirs : ſon amour pour les Muſes l'éléve au-deſſus de tous les revers.*

DOUCE tranquilité, charme de l'innocence,
Bonheur que je n'ai plus, tréſor de mon enfance,
Mon cœur eſt né pour vous aimer !
Oui, la paix, la paix ſeule auroit du m'être chére,
Et ſi jamais mon ſang fut prompt à s'enflammer,
Ce n'eſt pas pour ſentir la haîne ou la colére.

La vie eſt un bienfait ſi doux, ſi précieux,
Que mon ame ſenſible à la bonté des Dieux,

(1) Il ne nous reſte de Sapho que des fragmens. J'ai cru devoir réunir ceux qui me paroiſſoient avoir quelque rapport entre eux. Cette premiere Ode eſt compoſée de trois fragmens.

Se plaît à célébrer leur gloire.
Puisse ainsi de Sapho, le luth harmonieux (1)
Immortaliser sa mémoire!

Et toi, cruel Auteur de mes premiers soupirs,
Ne m'offres désormais qu'un riant esclavage:
Des jours de mon printemps je consacre l'usage
Aux plus voluptueux loisirs;
Et mon cœur enivré tour-à-tour se partage
Entre la gloire & les plaisirs.

Qu'il rampe, indigne de vous plaire,
Et de l'or & des Grands le vil adorateur!
Muses, quand de vos feux vous embrâsez mon cœur,
Je m'élance, je plane au-dessus de la terre;
Et mon œil ne voit plus qu'avec un fier dédain
Les jeux de la fortune & les coups du destin.

(1) Sapho étoit très-grande Musicienne: elle inventa l'instrument nommé *Pectis*, fort estimé des Grecs: elle inventa aussi, au rapport de Plutarque, l'Harmonie *mixolidienne*, qui par le mélange que les Poëtes Tragiques en firent avec le mode Dorien, leur fit réunir les deux objets importans de la Tragédie, le ton majestueux & le pathétique.

# ODE II.

## SUR LA ROSE.

S'il falloit une Reine aux Filles du Printemps,
Jupiter eut choisi la Rose :
Voyez-la qui sourit, vermeille & demi-close ;
C'est l'œil des prés fleuris, c'est l'amour de nos champs.

Son sein épanoui parfume le zéphire,
Son charme s'insinue au fond de notre cœur ;
Il y répand une douce langueur,
C'est la volupté qu'on respire.

(1) Cette Ode n'est qu'un fragment : il paroîtra sans doute inférieur à la jolie Ode d'Anacréon, sur la Rose ; mais si l'on ne trouve pas dans Sapho un ton aussi léger, une imagination aussi fleurie, du moins y remarque-t-on toujours une maniere plus touchante & plus vraie, & souvent un sentiment profond.

# ODE III.

## OU SCOLIE.

BELLE étoile du ſoir, digne ornement des Cieux,
Tous les bienfaits que la nature
Prodigue à nos beſoins, fait briller à nos yeux,
C'eſt ton retour qui les procure.

Tu nous ramènes chaque jour
L'heure où Bacchus à nos banquets préſide,
Et les momens plus doux que le diſcret amour
Ménage à la pudeur timide.

Tu fais rentrer le paiſible troupeau,
Qui du loup raviſſeur craint la dent meurtrière;
La fille qui joyeuſe a quitté le hameau,
Tu la ramènes à ſa mère.

Ces timides amans que Vénus a touchés,
Qui brulent d'être unis enſemble,
Et que l'éclat du jour avoit tenus cachés,
C'eſt ton retour qui les raſſemble.

# ODE IV.

## LE SONGE.

*SAPHO ſent pour la premiere fois le beſoin d'aimer. Un rêve l'inſtruit (1).*

Au pied de ce côteau ſur une humble verdure,
A l'ombre des pommiers doucement agités,
De cette onde qui fuit j'entendois le murmure :
Déjà brilloit la lune, & ſes pâles clartés
S'enfonçoient dans la nuit obſcure.

(1) Ce ſonge eſt compoſé de neuf ou dix fragmens; on a été obligé de ſuppléer à ce qui manquoit dans l'original.

Il eſt des beautés propres à une langue qui ne ſauroient paſſer dans une autre, parce qu'elles tiennent au charme de l'harmonie, à la grace, à l'énergie, ou à telle image qui dépend d'une expreſſion. C'eſt au Traducteur à produire par d'autres beautés les mêmes impreſſions qu'il a reçues; & ſans doute on fait mieux connoître ſon original en prenant ſa manière & en ſe pénétrant de ſon génie, qu'en s'aſſujettiſſant à le traduire trop littéralement.

Je goûtois le calme enchanteur
Qu'on éprouve au ſein du bonheur ;
Et que répandoit dans mon cœur
Le ſilence de la nature.

Amour, ce tiran ſéducteur,
De ma naïve paix vint troubler la douceur.

Je n'avois pas encor, victime tendre & pure,
Du premier ſacrifice honoré ſes autels :
Il attiſa bientôt avec des ſoins cruels
Un feu trop retenu, mais plus prompt à s'étendre.

D'une tendre langueur je ne pus me défendre,
Mon cœur fut tourmenté de deſirs inquiets ;
Les pleurs même cauſés par mes ennuis ſecrets,
Je ne ſçais quel plaiſir j'avois à les répandre.
En ſoupirant je rougiſſois,
Je brûlois, je me conſumois ;
» Va, me diſoit l'Amour, il eſt tems de te rendre. »

Cependant le Dieu du repos,
Par ſes aſſoupiſſans pavots
Vint appéſantir ma paupière ;
J'étois ſeule, & j'étois à Vénus toute entière.

O quel ſonge délicieux
Eclaira mes eſprits d'une vive lumière !
Une île s'offrit à mes yeux ;
Au trouble de mes ſens je reconnus Cythère :
J'y deſcends, j'y reſpire un feu contagieux ;
Mille traits enflammés tombent du haut des cieux
J'avance d'un pas téméraire ;
Je porte juſqu'au temple un regard curieux.

Tous les plaiſirs répandus dans ces lieux
Déchiroient en riant les voiles du myſtère.
L'Amour eſt ſur un trône, à ſes pieds ſont les Dieux.
Là le ciel & la terre & l'enfer n'ont qu'un maître.
Que d'amours ſatisfaits, que d'amans qui vont l'être !

Quoi, vous fléchiſſez ſous ſa loi,
Belles, qui paroiſſiez inſenſibles, cruelles !
Foibles Colombes, je vous voi ;
On vous pourſuit ainſi que moi
Et vous laiſſez traîner vos languiſſantes aîles.

Mais un Dieu vient s'offrir ſous des dehors ſi doux...
L'eſpoir eſt dans ſes yeux, il ſoupire, il s'élance :
Je veux fuir, il m'arrête, il tombe à mes genoux :
Je le repouſſe en vain, mon cœur prend ſa défenſe ;
De mes bras incertains la molle réſiſtance

Oppoſe un vain obſtacle à ſes preſſans efforts.
Arrêtez, Dieu charmant : j'expire !
Quelle ivreſſe inconnue ! ô fureur ! ô délire !
Ah ! je ſuccombe à mes tranſports !

Regnez dans mon ame enchantée
Bonheur que j'attendois ... où ſuis-je ... quel réveil !
Dieux ! faut-il que le bruit de la feuille agitée
Ait fait évanouir mon ſonge & mon ſommeil.

# ODE V.

## DIALOGUE,

*Entre une jeune Epouſée & la Virginité* (1).

LA JEUNE ÉPOUSÉE.

ROSE de la pudeur que l'amour a cueillie
Votre premier éclat me ſera-t-il rendu ?

LA VIRGINITÉ.

Ingrate, vous l'avez perdu ;
Vous l'avez perdu pour la vie.

---

(1) Il ne nous reſte que ce fragment d'un dialogue, dont les détails ne pouvoient être que fort ſinguliers.

# ODE VI.

## A UNE AMIE.

*Traduction de Boileau (1).*

HEUREUX qui près de toi, pour toi ſeule ſoupire !
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire,
Les Dieux, dans ſon bonheur, peuvent-ils l'égaler ?

---

(1) Aucune Ode de Sapho n'eſt auſſi célèbre, aucune ne prête aux Graces & à la Poëſie de ſentiment autant que celle-ci; je n'ai cependant pas oſé y toucher après un auſſi grand maître que Boileau. Peut-être ne ſeroit-il pas inutile aujourd'hui d'avertir les Etrangers qu'il y a encore en France quelques Gens de Lettres paiſibles qui admirent en ſilence les grands Hommes du ſiécle paſſé; qui croyent que Corneille a fait des Tragédies entieres, & Rouſſeau de véritables Odes; que Racine & la Fontaine avoient du génie, que l'un qui ſavoit faire des Vers, a fait auſſi des Caractéres, & que l'autre qui a fait des Fables, a ſu faire auſſi des Vers; que Moliére a connu le vrai genre de la Comédie, &, puiſqu'il faut tout dire, que Boileau même étoit Poëte.

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps, ſitôt que je te vois;
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue ni de voix.

---

Je vais citer le paſſage de Longin dans ſon Traité du Sublime où il parle de Sapho » quand elle veut exprimer les fu-
» reurs de l'Amour, elle ramaſſe de tous côtés les accidens qui
» ſuivent & qui accompagnent en effet cette paſſion; mais où
» ſon adreſſe paroît principalement, c'eſt à choiſir de tous ces
» accidens, ceux qui marquent davantage l'excès & la violence
» de l'Amour; & à bien lier tout cela enſemble .... de com-
» bien de mouvemens contraires elle eſt agitée! Elle gèle; elle
» brûle .... ou elle eſt entierement hors d'elle-même, ou elle
» va mourir. En un mot on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une
» ſeule paſſion, mais que ſon ame eſt le rendez-vous de toutes
» les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment ».

Lucrèce a imité ce morceau, Catule l'a traduit. Le voici en proſe, rendu trop littéralement pour l'être avec grace. Il ſuffit ſeulement de faire connoître le fond des idées & la progreſſion des ſentimens que Boileau a fait revivre dans notre langue, par la chaleur, l'élégance & l'harmonie de ſes vers.

« Oui, je le regarde comme le rival des Dieux, celui qui
» eſt aſſis devant toi, qui entend de près raiſonner ta voix mé-
» lodieuſe, qui s'enivre du charme de ton ſourire. Ah! c'eſt
» ce qui jette le trouble & le déſordre dans mon ame. A peine
» je t'ai vue que ſur le bord de mes lévres ma voix étouffée

Un nuage confus ſe répand ſur ma vue :
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit ; je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder.

. . . . . .

---

» s'arrête, ma langue s'embarraſſe, un feu rapide dans mes » veines s'eſt répandu, mes yeux ne voyent plus, mes oreil- » les n'entendent plus, une ſueur froide me pénétre, je trem- » ble toute entiere, la pâleur décolore mon viſage, la reſpira- » tion me manque, je me meurs.

A peine je t'ai vue,

*Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error,*

a dit Virgile, qui l'a traduit d'un vers de Théocrite.

*Mes oreilles n'entendent plus.* Il y a dans le texte une expreſſion très-heureuſe, parfaitement rendue par *bombitant mihi aures.* Si nous avons quelque mot équivalent dans notre langue, ce n'eſt pas dans le ſtyle noble.

ODE

# ODE VII.

*Elle engage Athis à ſe couronner de fleurs, à l'exemple des victimes prêtes à être ſacrifiées. Elle la loue auſſi ſur ſa beauté* (1).

DÉLICES de mon cœur, charme de mes regards,
Athis! viens couronner de ces roſes naiſſantes
Ce front ſi gracieux, & les treſſes mouvantes
De tes cheveux dorés, négligemment épars.

Quelle aimable pudeur t'anime!
Cueille de tes doigts délicats
La douce violette & le tendre lilas.

Tu ſais que la jeune victime,
Le front paré de fleurs, en eſt plus chère aux Dieux.
Nous aurons pour autel ces diſcrétes fougères,
Où mon bonheur va m'élever aux cieux.

(1) On a cru devoir lier les deux fragmens dont cette Ode eſt compoſée. On s'eſt aſtreint à ſuivre l'original autant qu'il le falloit, pour faire connoître le goût Grec & la maniere de Sapho.

Enlace autour de toi ces guirlandes legères ;
Panche toi ſur mon ſein, tourne vers moi les yeux :

Que ta rougeur me plaît ! que ces lévres ſont belles !
Ce teint charmant ne cède point aux fleurs.
Vas, malgré tout l'éclat de leurs vives couleurs,
Il eſt encor plus brillant qu'elles.

# ODE VIII.

*SAPHO donne la préférence à Athis ſur toutes les Lesbiennes.*

LES Filles de Lesbos jouoient ſur le rivage;
D'un regard attentif, les Peuples enchantés
Contemploient à l'envi cent folâtres Beautés,
Et leur rendoient un éclatant hommage.

On admiroit la touchante Mnaïs,
La naïve Cidno, la tendre Philoxelle,
Pirrine aux pieds legers & Sireine & Thaïs;
Mais auſſi-tôt que vint Athis
Tout diſparut, on ne vit qu'elle.

Ces globes lumineux, ces brillantes étoiles
Par qui de la nuit ſombre éteincelloient les voiles,
Ne ſont plus qu'un point d'or imperceptible aux yeux;
Quand Phœbé laiſſe voir au haut de l'hémiſphère
Son front tranquille & gracieux
Dont l'éclat argenté ſe répand ſur la Terre.

# ODE IX.

## SUR LA MORT DE PHILOXELLE.

*Le texte du dernier fragment de cette Ode a quelque reſſemblance avec celui d'une Ode d'Anacréon adreſſée à une Hirondelle. Anacréon vivoit cent ans après Sapho.*

PHILOXELLE n'eſt plus. Hélas ! ſes traits charmans,
Sa voix, ſur-tout, ſi touchante & ſi belle,
Les graces de l'eſprit, le charme des talens,
Auroient dû la rendre immortelle !

Les amoureux accens
Du Roſſignol fidèle
Annonçoient ce matin le retour du Printems,
Je crus entendre Philoxelle.

Fille de Pandion, importune Hirondelle,
Pourquoi troubler des ſons ſi tendres, ſi brillans
Pourquoi viens-tu, cruelle,
Par tes cris aſſidus, enlever à mon cœur
La douce illuſion qui faiſoit mon bonheur

# ODE X.

## FRAGMENT OU SCHOLIE.

### A CLÉIS SA MERE.

PARDONNEZ, ô ma tendre Mere,
De mes mains tombe le fuſeau.
Sous le joug de Vénus, en proie à ſa colere,
Je ne ſens que l'amour, je ne vois que Cidno; (1)
A ſes feux malgré moi je m'abandonne entiere.

(1) J'ai cru devoir changer les noms propres toutes les fois qu'ils ne m'ont pas paru aſſez harmonieux. Je demande grace pour beaucoup de fragmens qui ont ſans doute le mérite de l'expreſſion dans l'original, mais qui n'offrent aucune idée, & qui ne ſont preſque pas ſuſceptibles de traduction : de ce nombre eſt un fragment ſur Mercure que Sapho fait Echanſon des Dieux.

A ſon emploi toujours fidèle,
Mercure l'a verſé ce nectar précieux.
Qui dans les coupes étincelle,
Et ſa main le préſente aux Dieux.

# ODE XI.

*Elle donne un ſage conſeil à une très-jeune Fille.*

GARDEZ-VOUS, jeune enfant, de marcher ſur nos traces,
Et laiſſez à la main des Graces
De vos appas naiſſans arrondir les contours.
Déjà s'ouvre ſur vous l'œil malin des Amours.

Voyez-vous la pomme dorée?
Ce n'eſt qu'en mûriſſant qu'elle peut s'embellir:
Les feux ardens du jour l'ont déjà colorée
Quand on aſpire à la cueillir.

# ODE XII.

## OU SCHOLIE.

### A VÉNUS.

*Au milieu des plaiſirs de la table, elle invite ſa Déeſſe favorite, en reconnoiſſance des préſens qu'elle lui fait, à redoubler la joie des Convives.*

MA main les a formés ces feſtons élégants
Où brillent l'or, & la pourpre & la ſoie;
Ces tiſſus d'où jaillit le feu des diamans,
Et ces voiles légers à replis ondoyans:
Mère des doux plaiſirs, de la naïve joie,
Accepte-les ces dons charmans,
C'eſt ta Sapho qui les envoie.

Ah! ſi jamais mon cœur reconnut tes bienfaits,
Deſcends de la voûte azurée;
Sur ton char éclatant, des amours entourée,
Deſcends, viens préſider à mes joyeux banquets.

Que dans nos coupes d'or la main d'une Déeſſe
Verſe le nectar & l'ivreſſe :
Ajoûte un nouveau charme à nos heureux liens :
Tu vois tous mes amis, aimable enchantereſſe ;
Et tous mes amis ſont les tiens.

# ODE XIII.

## A LA JEUNE ATHIS.

*L'heure d'un rendez-vous eſt paſſée. Sapho ſe plaint d'être ſeule ; elle ſe plaint de l'amour & de l'inconſtance d'Athis qui lui préfère Andromède.*

LA Lune au front d'argent & ſa cour lumineuſe
Echapent à mes yeux :
D'un voile plus obſcur la nuit ſilencieuſe,
Envelope les cieux.

Heure que j'attendois, qui dût m'être ſi chère,
Tu t'es évanouie, & je ſuis ſeule, ô Dieux !
Je vais reſter en proie au feu ſéditieux
Que n'appaiſera point ma couche ſolitaire.

Il me trouble, il m'agite, il règne avec fureur
Ce Dieu jaloux qui trahit mon attente :
C'eſt un Vautour attaché ſur mon cœur ;
Contre lui, je le ſens, la force eſt impuiſſante.

Vous me haïſſez maintenant ;
Athis, une autre vous poſsède;
Athis, votre cœur inconſtant
S'eſt envolé vers Andromède.

Se peut-il qu'Andromède ait mérité ta foi,
Qu'elle règne aujourd'hui dans ton ame enflam
Elle eſt moins ſenſible que moi,
Qu'a-t-elle fait, ô Dieux! pour être plus aimée?

# SCHOLIES MORALES (1).

## I.

### SUR L'UTILITÉ DE L'OR.

INCORRUPTIBLE enfant du plus puiſſant des Dieux,
C'eſt toi qui pour donner plus de prix à la vie,
Du mortel qui s'endort éveille l'induſtrie,
Quand ton utile éclat vient éblouir ſes yeux.

## II.

### SUR LE MÊME SUJET.

Croyons pourtant que la richeſſe,
Sans l'exacte équité trop dangereuſe hôteſſe,
Ne garantit jamais de l'ennui, des remords;
Mais aux vertus unie elle eſt alors le gage
Des plaiſirs ſans regrets, des beaux jours ſans orage;
Et nous fait doucement deſcendre chez les morts.

---

(1) Les Grecs, qui ſavoient faire tourner au profit des mœurs & du Gouvernement juſqu'aux moindres objets de leurs plaiſirs, faiſoient un cas particulier de leurs anciennes Scholies ou Chanſons; elles rouloient ſur des points de morale très-importants, des préceptes, des règles de conduite &c. On les

III.

## SUR LA VRAIE BEAUTÉ.

Quand mon regard avide admire la beauté
Le plaiſir eſt ſi court qu'il s'envole avec elle
Er mon œil eſt déſenchanté :
Mais la candeur & la bonté,
Mais l'innocence eſt toujours belle.

IV.

## CONTRE CEUX QUI DÉSIRENT LA MORT (1).

Que dans ſes ſentimens ſouvent l'homme eſt extrême!
Miſanthrope expirant, pourquoi l'inſtant fatal
Eſt-il pour vous le bien ſuprême?
Si la mort n'étoit pas un mal,

---

chantoit à la fin des repas. C'etoit ainſi qu'ils s'excitoient à la vertu par les plaiſirs & la gaieté. Les emblêmes de Chriſtine, de Piſan, d'Alciat & de Georgette des Monteney; les Quatrains de Pibrac, & les Canzonneti Italiennes, ne nous offrent qu'une idée imparfaite des Scholies des Anciens. En voici encore une que je ne riſquerois pas ſi elle étoit de toute autre que de Sapho.

Veux-tu vivre exemt de remords?
Quand la colère en feu dans tes veines bouillonne,
Enchaîne ſous tes pieds cette ardente lionne;
Par le frein du ſilence arrête ſes tranſports.

(1) Les Grecs ſe dévouoient avec plaiſir à la mort quand

Les habitans de la céleſte voute
Languiroient-ils au ſein de l'uniformité ?
Ils auroient par la mort interrompu ſans doute
Leur fatigante éternité.

---

l'intérêt de la Patrie l'exigeoit, & ne rougiſſoient point dans toute autre circonſtance de témoigner beaucoup d'amour pour la vie. Chez les nations modernes, l'homme le plus incapable de ſe ſacrifier pour le bien public, auroit honte ſouvent de tenir le même langage.

C'eſt pour cela qu'Euripide donne à Iphigénie la crainte de la mort, & que Racine, qui connoiſſoit cependant le cœur humain auſſi-bien que lui, n'a pas oſé en faire autant.

C'eſt pour cela que les tragiques François, quoique plus près de la perfection que les tragiques Grecs, le ſont bien moins de la nature.

## ÉPIGRAMME (1)

*A un Père qui faiſoit l'éloge de la vertu de ſa Fille.*

TU nous répétes, chaque jour,
Que ta fille enfermée à tes yeux ſe fait gloire
De préférer la mort aux doux propos d'amour,
Je n'ai pas de peine à te croire.

## AUTRE

*A une jeune Fille qui ſe glorifioit de ſa beauté.*

DANS le ſéjour des morts tu deſcendras ſans gloire.
D'une vaine beauté ton front enorgueilli
Ne fut jamais connu des filles de mémoire,

---

(1) Sapho avoit fait un recueil d'Epigrammes. Le mot d'Epigramme *à la Grecque* eſt paſſé en proverbe. On peut voir dans l'Anthologie que les Grecs n'avoient pas la même idée que nous de ce genre de poëſie. D'ailleurs Sapho avoit un cœur trop tendre pour que ſon eſprit fût ſatyrique.

Et leurs brillantes fleurs ne l'ont point embelli.
Vas, la mort t'attend ſeule au bout de ta carrière,
Et te dévorant toute entière,
Enſevelit ton nom dans l'éternel oubli.

# FRAGMENT

*A un Ami qui partoit pour aller rejoindre la Fille de Polianacte.*

POUR moi d'un doux baiſer vous ſalûrez Thaïre,
Et ſes beaux yeux ſe tourneront vers vous;
Vous l'entendrez parler, vous la verrez ſourire;
De votre heureux deſtin que mon cœur eſt jaloux!
Les accens de ſa voix ſont mille fois plus doux
Que les doux accords de ma lyre.

# ÉPITAPHE

## DE THIMAS.

*L'uſage des Grecs étoit de ſe couper les cheveux & de les aller dépoſer ſur le tombeau de leurs parens les plus chers, & de leurs amis. Cet uſage ſubſiſte encore à préſent.*

De la jeune Thimas, ſi chérie & ſi belle,
Vous voyez le tombeau.
Hélas! le doux himen n'avoit jamais pour elle
Allumé ſon flambeau.

Dans leur douleur vive & cruelle,
Ses compagnes ont ſans pitié
Coupé ces treſſes d'or, autrefois leur parure,
Et de ſa froide ſépulture
Ont fait l'autel de l'amitié.

# ODE

# ODE XIV.

## CHANT NUPTIAL OU ÉPITHALAME. (1)

O vous, dont l'eſprit créateur
Eleva nos palais magiques,
Venez les embellir! donnez à ces portiques
Plus de nobleſſe & de hauteur.

Le nouvel époux qui s'avance
A le port & les traits du fier Dieu des Guerriers.
Quel feu dans ſes regards! les fronts les plus altiers
Diſparoiſſent en ſa préſence.

(1) Les cinq fragments qu'on offre ici, doivent ſans doute paroître au-deſſous de la réputation d'une femme que les Grecs nommoient leur dixième Muſe. Il eſt cependant vrai que Denis d'Halicarnaſſe, en donnant les règles du *Chant Nuptial*, renvoie aux Poëſies de Sapho, comme à celle qui a excellé dans ce genre fort eſtimé chez les Anciens.

On ſait que le Poëte Latin qui s'eſt le plus approprié les beautés de Sapho, Catule a fait tous ſes Epithalames ſur le

Le Chantre de Lesbos (1) surpasse, égal aux Dieux,
Les Enfans du Parnasse :
De même, jeune Époux, ta beauté mâle efface
Tout ce qu'ont vu nos yeux.

---

modèle de cette femme célèbre; & ce fut lui qui le premier fit préférer la manière Grecque à celle des Romains, dans ce genre de Poësie.

Le mot *Epithalame* dérive d'un autre mot Grec, qui signifie *appartement des époux* ou *du lit nuptial*. Quelques Auteurs modernes ont cru que les Grecs distinguoient cinq espèces d'*Epithalames*.

*Le Chant du soir* & *celui du matin*, ou l'*Epithalame* proprement dit, Il se chantoit à la porte des nouveaux mariés.

Le *Scholion* que chantoient les convives, couronnés de myrte & de laurier, & que l'on pourroit croire une sorte de *Scolie*.

L'*Himenée* qui ne renfermoit que des conseils, des préceptes sur le mariage. &c.

Un autre, employé à décrire la pompe nuptiale.

Un *dernier* enfin, qui étoit une *Hymne* en l'honneur des nouveaux époux.

(1) C'est ainsi que Sapho désignoit Alcée, quoique l'île de Lesbos eût alors plusieurs autres Poëtes.

(2) Ton hymen eſt formé ſous les plus doux auſpices.
Les convives pour toi font des vœux ſolemnels :
D'un nectar précieux ils verſent les prémices,
Pour te rendre propices
Des Cieux & des Enfers les maîtres éternels.

---

(2) Ce troiſième fragment eſt du nombre de ces Epithalames qui ſe chantoient à table.

# CHANT

## DU MATIN OU DU SOIR (1).

HEUREUX Epoux, Amant fidèle,
Vous obtenez en même jour,
Avec le cœur de votre Belle,
Les premières faveurs qu'on dérobe à l'amour;

---

(6) Apollonius, Auteur des Argaunotiques, en parlant des nôces de Médée & de Jaſon, fait chanter l'*Epithalame* au ſon de la cythare, à la porte de la caverne où les Amans nouvellement unis venoient de ſe retirer.

Le cri d'*Io Hymen*, eſt de toute antiquité. Des Grecs il a paſſé aux Latins, & la langue latine l'a tranſmis à toutes celles qui en dérivent.

Himenée, jeune habitant d'Athènes, pauvre, & d'une famille obſcure, étoit célèbre par ſa beauté. A la faveur d'un déguiſement dont ſa jeuneſſe & ſa grace écartoient le ſoupçon, il s'inſinua auprès d'une jeune Athènienne des plus diſtinguées par ſa naiſſance & par ſes richeſſes. Les filles d'Athènes étant allées un jour à Eleuſis pour y ſacrifier à Cérès, elles furent enlevées par des Pirates. Les raviſſeurs prirent terre dans une île déſerte, & s'y endormirent. Himenée profite du moment, tue les Pirates, revient à Athènes, & déclare que ſi on lui

Amour, la Roſe eſt moiſſonnée,
Io himen ! ô himenée !

---

permet d'épouſer celle qu'il aime, il ramenera toutes les filles qui ont été ravies. Il obtint ſa demande, & devint le modèle des époux.

Les Athéniens ordonnèrent qu'il ſeroit toujours invoqué dans la ſolemnité des nôces, avec les Dieux protecteurs du mariage.

# FRAGMENT

## A UNE JEUNE LESBIENNE.

VOUS qui par la beauté régnez ſur notre cœur,
A cet air ſi touchant, à tant d'attraits que j'aime,
Vous en ajoutez un, pour moi plus enchanteur,
Qui ſait embellir tout juſqu'à la beauté même;
Et quel eſt-il? c'eſt la pudeur.

# SCOLIE.

QUE je goûtois un doux ſommeil
Sur le ſein de la belle Alcye!
Que je jouis d'un doux réveil
Dans les bras de ma tendre amie!

# ÉPITAPHE

## DE PÉLAGON.

Du pêcheur Pélagon Ménisque étoit le père:
Au tombeau de ce fils, justement regretté,
Il suspendit cette nasse légère,
Monument de sa pauvreté.

# ÉPIGRAMME

*A une Femme qui avoit beaucoup d'enfans.*

VAINE de ta postérité
N'insultez point à Sygerie,
De l'excès de sa vanité,
Niobe autrefois fut punie.

# FRAGMENT (1).

AMI des jeux, tyran cruel,
Amour eſt un enfant de la terre & du Ciel.

(1) Cette définition de l'Amour a quelque rapport à celle qu'en faiſoit Socrate. Comme il prétendoit la tenir d'une femme célèbre, il n'eſt peut-être pas hors de propos d'en faire mention ici. Il étoit à ſouper chez Agathon : chacun des convives avoit défini l'Amour à ſa manière ; Socrate vivement preſſé d'en faire autant, s'exprima de la ſorte :

» Ne croyez pas que j'avance rien de moi-même. Je ne parlerai que d'après Diotime, femme de beaucoup d'eſprit, qui » avoit l'art de railler finement ; je ſuivrai même un certain fil » d'idées qu'elle a affecté en m'inſtruiſant ».

Voici le réſumé du diſcours de Socrate : « L'Amour tient » le milieu entre le Ciel & la Terre. Il ne peut être un Dieu, » parce que les Dieux ſont eſſentiellement heureux, & que l'Amour cherche toujours à le devenir. Il eſt des momens où il » élève les hommes à la félicité des Dieux, & d'autres où il » rabaiſſe les Dieux au niveau même des hommes. Il doit ſa » naiſſance au Génie de l'abondance, & au Génie de la diſette, » que le haſard fit un jour trouver enſemble. Le jour même où il » fut conçu, naquit la Déeſſe de la beauté, Vénus. Il tient de ſon » pere l'audace, la vivacité d'eſprit, la confiance en ſes forces, » l'art de dreſſer des embuches, une certaine maniere de s'inſi-

# FRAGMENT

## CONTRE ANDROMÈDE.

O Dieux ! quelle rivale un ingrat me préfére !
Quel plus indigne choix pouvoit-il jamais faire ?
Mais réponds-moi, cruel ; où ſont donc ſes appas ?
Quel charme impérieux t'enchaîne ſur ſes pas ?
Tout la dépare & l'embarraſſe ;
Elle ſemble étrangère aux moindres ornemens
Et ne ſait pas même avec grace
Laiſſer tomber ſa robe à replis ondoyans.

---

» nuer, de perſuader, de vaincre, &c. Et de ſa mere, la crainte
» de ſe produire, cette indigence qui le porte à demander tou-
» jours, cette timidité qui lui fait manquer les meilleures occa-
» ſions, un fond inépuiſable de deſirs, &c. Par ce mêlange de
» qualités contraires, l'Amour paſſe ſans preſque s'en apperce-
» voir de la vie à la mort, & de la mort à la vie. Il ſoupire conti-
» nuellement après le beau ; il met ſon bonheur à en jouir : ce-
» pendant c'eſt moins le beau qu'il cherche en lui-même, que le
» plaiſir flateur de s'y joindre & d'en tirer quelque choſe qui lui
» reſſemble.... Toute la nature (ajoute encore Socrate) ſura-
» bonde de volupté: elle ne cherche qu'à s'en délivrer ; mais il
» n'y a que le beau qui puiſſe lui rendre cet heureux office ».

# ODE XV

*Dialogue entre Alcée & Sapho.*

ALCÉE.

AIMABLE ſœur des Filles de mémoire (1)
J'aime ce front, couronné par la gloire,
Siége de la candeur & de la vérité :
Votre œil, où brille la gaieté,
Sous ſa longue paupière noire,
Appelle le plaiſir, promet la volupté.

Vous dont le regard eſt ſi tendre,
Pourquoi vous armer de courroux ?
Tout prêt à vous parler je tremble devant vous....
Non, vous ne voulez pas m'entendre.

(1) J'ai réuni deux petits r agments d'Alcée adreſſés à Sapho; il lui donne l'épithete, de chaſte & l'appelle Vierge quoiquelle fût veuve & mere. Les anciens ſe ſont ſervis longtems des mots de chaſte, de ſage, *&c.* pour dire Poëte; c'eſt ainſi qu'on donne encore aujourd'hui le titre de *Hekim*, qui veut dire ſage, aux Philoſophes de la Perſe & de l'Indouſtan, qui ſont à la fois Poëtes & Médecins.

## SAPHO.

Si vous ne formiez pas des projets inſenſés (1)
Votre langue éloquente eût-elle été captive ?
Aurois-je deviné la demande craintive
De vos regards embarraſſés ?

Sans employer un langage ſi tendre,
Plus jeune, vous parleriez mieux :
Je verrois le plaiſir éclater dans vos yeux
Et j'en aurois, peut-être, à vous entendre.

---

(1) Cette réponſe de Sapho à Alcée eſt très-connue. On dira peut-être que la traduction n'eſt pas aſſez fidele : je croirois au contraire que le texte a été altéré ; auſſi en ai-je plutôt cherché le véritable ſens dans le caractère & les autres fragmens de Sapho, & ſur-tout dans celui-ci.

*Si nobis amicus es, torum accipe, junior ;*
*Non enim ſuſtinebo conveſcere cum Seniore,*
*Dum junior ſim.*

Qui croira d'après ce langage, que Sapho voulut jouer le rôle de prude ?

# ODE XVI.

*Sapho cherche à guérir Phaon de ſa jalouſie contre Alcée.*

PLACEZ-vous devant moi, cher Amant, je le veux:
Je veux vous voir, vous admirer encore;
Laiſſez-moi puiſer dans vos yeux
Ce charme ſi touchant, cette ame que j'adore!

Que vos regards tendres & ſatisfaits,
M'offrent cet abandon que j'aime:
Ces rapides éclairs, & ces tranſports ſi vrais,
Où l'on touche au bonheur ſuprême!

Ah! ſi vous brulez de mes feux,
Si vous partagez mon ivreſſe,
Venez, mon jeune Ami, je vais combler vos vœux.
Des Roſes du plaiſir couronnons la jeuneſſe,
C'eſt l'inſtant du bonheur. Un Vieillard amoureux,
Favori d'Apollon, m'appelle à d'autres nœuds.

Et martyr de l'Amour, & n'oſant le paroître,
Qu'il joigne en des efforts toujours injurieux,
Au deſir de ſe rendre heureux,
Le tourment de ne pouvoir l'être.

Eſt-ce à toi d'envier ſa gloire & ſes accents ?
Faut-il que ſon amour te cauſe de l'ombrage ?
N'as-tu donc pas pour toi tous les dons du bel âge ?
Léve ce front paré des graces du Printems :

Le charme de tes yeux & leur tendre langage,
Enivre de plaiſir & mon cœur & mes ſens.
Tu crains des rivaux trop puiſſants.
Vas, ma crainte eſt égale & j'ai plus de courage.

Jalouſes de mes feux, d'autres ont plus d'appas :
Leur haine conjurée attachée à mes pas
Et me calomnie & m'outrage.
Que m'importent leurs vains éclats ?
Je veux les mériter, s'il ſe peut, davantage
Et les oublier dans tes bras.

# ODE XVII.

## HYMME A VÉNUS (1).

DÉESSE, aux vrais Amants ſi ſouvent favorable,
Vénus! toi dont la terre encenſe les autels,
Toi qui tends avec art le piége inévitable
Où tombent les mortels :

Tu laiſſes donc gémir Sapho déſeſpérée ?
Songe combien de fois, baiſſant ſur moi les yeux,
Aux amoureux accens de ma lire inſpirée,
Tu deſcendis des Cieux.

Vers moi, du haut Olimpe où Jupiter réſide,
Tu volois ſur un char plus prompt que les éclairs:
Des paſſereaux legers l'aîle brune & rapide
L'emportoit dans les airs.

(1) Il ne me paroit pas vraiſemblable que cette Ode ait été envoyée à Phaon de *Leucate* ou *Leucade* peu de tems avant la mort de Sapho. Quelle apparence qu'une femme ſi ſenſible, abandonnée d'une manière auſſi cruelle, après avoir pourſuivi ſon amant juſqu'en Sicile, & ſi nous en jugeons par l'Héroïde d'Ovide, après lui avoir adreſſé les élégies les plus paſſionnées; quelle

Tu me cherchois alors & ta bouche immortelle,
Qu'embelliſſoit toujours un ſourire enchanteur,
Interrogeoit ma peine & de mon cœur fidéle
Suſpendoit la douleur.

» Dans tes vœux, ma Sapho, réponds-moi, qui t'arrête ?
» Tes yeux auroient-ils vû quelque jeune orgueilleux ?
» Attends-tu que ma main faſſe courber ſa tête
» Sous ton joug amoureux ?

» S'il eſt dans l'univers un mortel qui te brave,
» Si le don de ton cœur eſt par lui dédaigné,
» Cet ingrat qui te fuit, je l'amène en eſclave
» A tes pieds enchaîné. »

Hélas ! il en eſt tems, viens me rendre, ô Déeſſe !
Et ces jours de ma gloire, & mes plaiſirs paſſés :
A mon vainqueur ſuperbe offre encor ma tendreſſe,
Qu'il m'aime, & c'eſt aſſez.

---

apparence, dis-je, qu'elle s'amuſe à parler des bontés de Vénus pour elle, du char de la Déeſſe, & de ſes moineaux francs qui agitent leurs aîles brunes dans les airs? L'image en eſt riante; mais y reconnoit-on le langage de la douleur & de la paſſion, de Sapho en un mot réduite au déſeſpoir. Ne ſeroit-il pas plus naturel de croire que Phaon étant encore à Mitilène, & paroiſſant ſeulement refroidi, Sapho aura voulu par cette Ode réveiller ſon amour & flatter un peu ſon amour propre.

# ODE XVIII.

## A PHAON (1).

*C'eſt de l'Ile de Leucate qu'elle invoque les Graces, les Muſes, & ſa Lyre. Elle ſe rappelle l'ingratitude d'une Amie, qui lui a enlevé ſon Amant. Elle dit comment Phaon eſt devenu le plus beau des hommes, & Sapho la plus tendre des femmes. Elle offre de le ſuivre au bout de la terre, & lui fait entendre que s'il perſiſte à la dédaigner, la ſeule reſſource qui lui reſte eſt de ſe précipiter du haut du rocher de Leucate.*

QUITTEZ pour un moment le trône des plaiſirs,
Tendres ſœurs de l'Amour, ô Graces ingénues!
De l'inconſtant Phaon compagnes aſſidues
Portez-lui mes derniers ſoupirs.

(1) Voici l'Ode à laquelle Sapho a eu le moins de part. L'idée de Phaon bâtelier, & de Vénus qui lui fait don de ſa beauté, eſt de Sapho. J'ai cherché dans le reſte à imiter ſa manière autant que je l'ai pu. Au reſte, il eſt bon de remarquer

Muſes

Muſes qui m'inſpirez, Sirènes du Permeſſe,
Puiſſe égaler Sapho la douceur de vos chants!
Et vous, Lyre plaintive, écho de ma tendreſſe,
Rendez les ſons les plus touchants.

---

que dans le projet qu'elle a de faire le ſaut de Leucade, elle ne céde point à un premier mouvement de déſeſpoir; elle accomplit au contraire un acte de religion. C'eſt ce que prouveront les détails que l'on va lire ſur ce fameux rocher où tant d'amans malheureux ont été chercher un remède à leur amour; où pluſieurs ont trouvé la mort, mais d'où quelques autres revenoient entiérement guéris. Il eſt encore une maladie dans laquelle on a recours au même remède; choſe étonnante qu'on ne pût autrefois guérir de l'amour que comme on guérit aujourd'hui de la rage.

L'île Leucade ou Leucate eſt ſituée dans la mer Ionienne, ſur la côte de l'Acarnanie, à l'une des extrêmités de l'île. Vis-à-vis de Cephalonie s'élève une montagne très-haute, dont la pointe eſt un rocher, toujours environné de nuages & de brouillards, qui s'avance au-deſſus de la mer. On dit qu'un enfant, appellé Leucatée, s'élança du haut de ce rocher dans les flots, pour échaper aux pourſuites d'Apollon, & qu'il donna ſon nom à cette île. Ce fut en mémoire de cet événement, peu glorieux, je crois, pour ce Dieu, que les habitans élevèrent un temple à Apollon ſur le haut du promontoire, & lui établirent un culte. Les miniſtres du Dieu voulurent donner de la vogue à leur temple: Ils publierent que Vénus, pour ſe guérir de ſon amour

Quand le Ciel orageux menace nos campagnes,
Quand les vents déchaînés soufflent avec fureur,
Le chêne qui s'élève au sommet des montagnes
Est moins agité que mon cœur.

---

après la mort d'Adonis, s'étoit jettée, par le conseil d'Apollon, du haut du rocher dans la mer. Il ne fallut que deux ou trois absurdités pareilles, inventées par des fourbes, & répétées par la multitude, pour donner à de jeunes insensés l'envie d'essayer du même remède. On prit sans doute les précautions les plus sûres pour que les premières épreuves ne fussent pas mortelles. On commença, je crois, à établir une fête en l'honneur d'Apollon, & l'on fit choix d'un criminel condamné à mort, que l'on obligeoit à se précipiter : on avoit l'attention d'attacher à ses habits des aîles d'oiseaux, & mêmes des oiseaux vivans qui le soutenoient en l'air & rendoient sa chûte plus douce ; plusieurs petits bateaux, rangés autour du précipice, l'attendoient pour voler à son secours : quand on le retiroit des flots, on se contentoit de le bannir de l'île.

C'est en accoutumant peu-à-peu les yeux du peuple à ce spectacle, que les ministres d'Apollon eurent le barbare plaisir d'y attirer de toutes les villes de la Gréce une foule de malheureux, dont la mort étoit leur ouvrage. Qui pourroit lire avec sang-froid toutes les supercheries qu'ils employoient pour assouvir leur insatiable cupidité aux dépens de la vie de tant d'innocentes victimes : comme ils profitoient de leurs dépouilles, ils ne leur accordoient pas les mêmes secours qu'aux

Où ſont-ils ces beaux jours où mon ame charmée
Vit l'amant que j'adore à mes loix aſſervi ?
Jouir de ſon aſpect, même ſans être aimée,
Eſt un bonheur qu'on m'a ravi.

criminels : elles n'étoient ſoutenues en ſe précipitant que ſur les aîles de l'amour ; auſſi en périſſoit-il beaucoup : il eſt vrai que les amans qui en réchapoient, ſans doute par la révolution ſubite qu'ils éprouvoient, étoient réellement guéris. On cite entre autres un nommé Macès, de la ville de Buthode, qui eut le ſurnom de *Roche-blanche*, pour avoir fait quatre fois le ſaut & avoir été autant de fois guéri de ſa paſſion. On peut croire que ſi le remède n'eût jamais opéré, il n'eût pas été long-tems en crédit : l'épreuve étoit trop périlleuſe pour en eſſayer, ſi l'on n'eût pas eu l'eſpérance de la guériſon fondée ſur des exemples inconteſtables.

Sapho ne fut point la premiere perſonne ni même la premiere femme qui eut recours à ce moyen violent, quoiqu'en ait dit Menandre dans un paſſage de ſa Comédie intitulée *la Leucadienne* (piéce, ſelon toute apparence, dans le genre de la Chauſſée) ce paſſage a été conſervé par Strabon, le voici :

« C'eſt là que Sapho, qui voloit après le ſuperbe Phaon, » cédant à la violence de ſes tranſports, vint la première ſe » précipiter du haut de cette roche éclatante ; mais ce fut, Dieu » puiſſant, qui êtes ici notre Souverain, après y avoir été obli- » gée envers vous par le vœu que vous avez preſcrit ».

La grande célébrité de Sapho avoit dû ſans doute faire ou-

Trop crédule & j'aimois ma rivale infidelle !
Et lorſqu'à mes bienfaits ſon cœur ſembloit s'ouvrir,
J'ai reçu de ſa main la bleſſure cruelle
Que mon trépas ſeul peut guérir.

N'importe, ſois heureux au ſein de ta Maîtreſſe :
Cher Phaon, tous les cœurs ne ſont-ils pas à toi ?
Dans un calme profond goûte la douce ivreſſe
D'un bonheur qui n'eſt plus pour moi.

---

blier les noms des femmes qui l'avoient précédée ; d'ailleurs Athènée & Ariſtoxene font mention d'un poëme de Stéſicore ſur la mort d'une fille appellée Calycé, qui, ne pouvant réſoudre le jeune Evathus à l'épouſer, fut trouver à Leucade la fin de ſon amour & de ſa vie.

L'hiſtoire ne nous apprend pas que de tant de femmes qui ont fait le ſaut de Leucade il s'en ſoit ſauvé une. Peut-être perdoient-elles la reſpiration avant d'être tombées ; peut-être n'y avoit-il que les hommes les plus vigoureux qui puſſent la conſerver.

On enchaînoit les victimes par un vœu, pour que la vue du précipice ne pût les arrêter. On ne connoît qu'un ſeul exemple d'une de ces victimes, qui, après toutes les cérémonies obſervées, étant arrivée juſqu'au bord de la roche, retourna tout à coup ſur ſes pas & répondit à ceux qui lui en faiſoient honte, qu'elle avoit fait un vœu ; mais qu'il lui en falloit encore un autre pour la déterminer à ſe précipiter.

Cette victime, dont il eſt ici queſtion, n'étoit pas une femme, c'étoit un Spartiate.

Mon ſort fut de t'aimer, ton deſtin eſt de plaire.
A peine en ton printems, le front paré de fleurs,
Un jour tu conduiſois une barque légère
Vers des rivages enchanteurs.

Ciprine ſous les traits d'une ſimple mortelle,
Par le fleuve arrêtée, imploroit ton ſecours:
Tu la reçûs, les flots emportoient avec elle
Les Ris, les Grâces, les Amours.

A ton premier regard les Amours accoururent,
Sur ta bouche à l'inſtant volèrent tous les Ris;
Et fières de leur choix les Grâces te reçurent
Parmi leurs plus chers favoris.

Ta beauté fut un don de la reconnoiſſance;
» Tendre Enfant, dit Vénus, appui de mes autels,
» J'ai parfumé ton front d'une divine eſſence,
» Deviens le plus beau des mortels. »

L'Amour en ſoupiroit; j'approchai pour entendre.
Jaloux de ſurpaſſer ce prodige nouveau,
Il lance un trait & dit: » Sapho ſera plus tendre
» Que le jeune Phaon n'eſt beau ».

Hélas! & tu me fuis dans ma douleur profonde!
Faut-il pour t'appaiſer courir de mers en mers?
Faut-il franchir les monts, les rochers, les deſerts
Et voler aux bornes du monde?

Parle: & dans les dangers précipitant mes pas,
Heureuſe d'obéir & de ſuivre tes traces,
J'irai te dérober la ceinture des Grâces
Pour mieux t'enchaîner dans mes bras.

Nos lévres vont unir nos ames incertaines.
Ton cœur va battre encor appuyé ſur mon cœur.
La volupté m'enivre, & je ſens dans mes veines
Courir ſa dévorante ardeur.

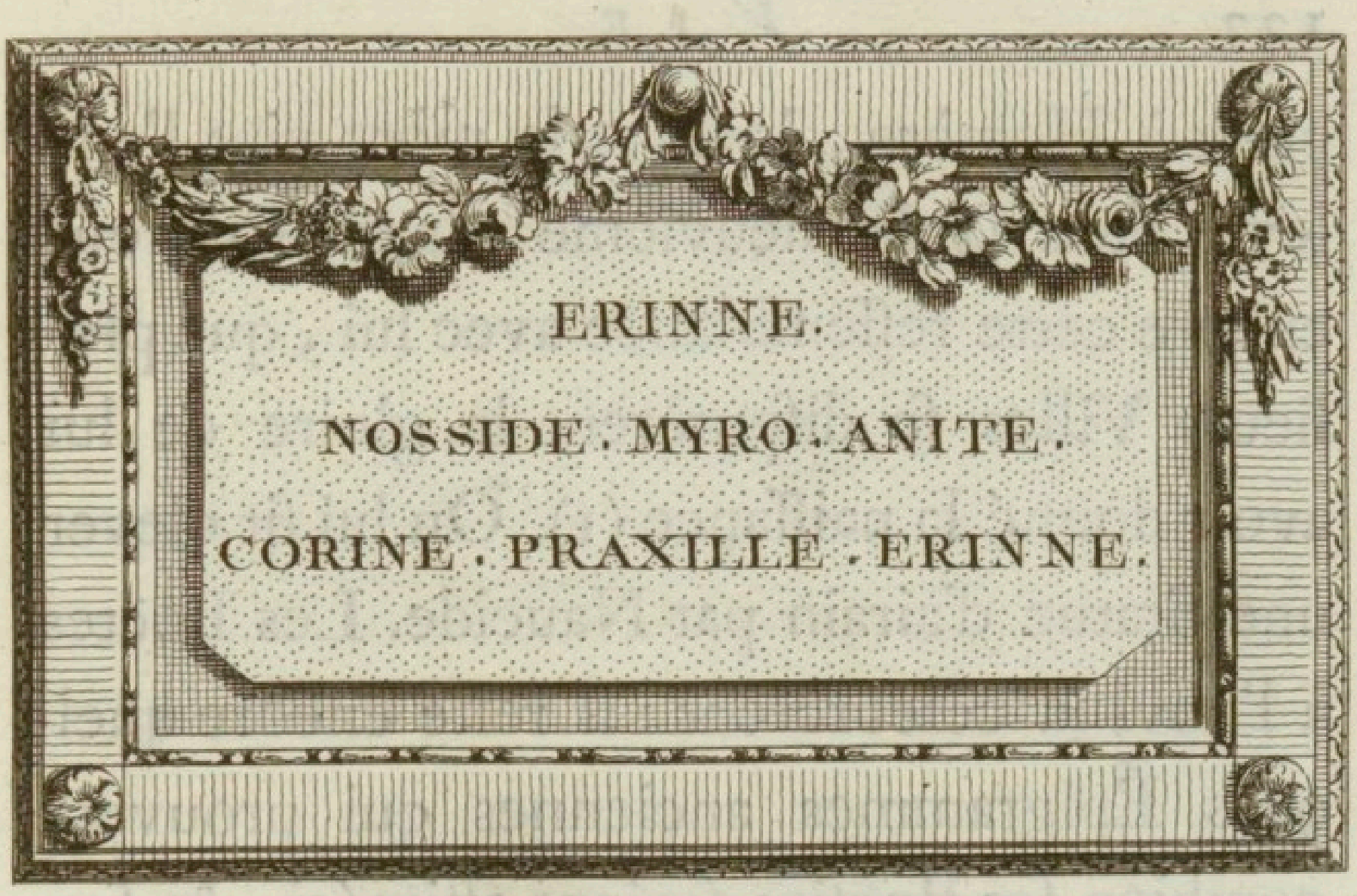
Malheureuſe! ah! reviens d'une erreur qui te flate,
Au défaut du bonheur cherche au moins le repos;
C'eſt ici qu'il t'attend: le rocher de Leucate
Peut ſeul mettre un terme à tes maux.

*FIN DES POESIES DE SAPHO.*

# POESIES

*DES*

# FEMMES GRECQUES.




# VIE D'ERINNE.

ELLE étoit Contemporaine & Amie de Sapho, mais élevée ſous les yeux d'une Mère tendre & ſage, elle ne traita point les ſujets voluptueux dans leſquels elle auroit pu exceller : ſon Poëme intitulé *la Quenouille*, & quelques petites Poëſies légères, fruits de ſa première jeuneſſe, l'élevèrent tout-à-coup au rang des Poëtes célèbres de ſon ſiècle ; le charme qu'elle répandoit dans ſes Vers, la richeſſe de ſon imagination, la force & la nobleſſe de ſon ſtyle, la faiſoient déjà com-

parer à Homère, lorſque la mort vint l'enlever dans ſa dix-neuvième année. Elle eut encore cette reſſemblance avec lui, que pluſieurs Villes ſe diſputèrent la gloire de lui avoir donné la naiſſance (1). On lui fit élever une Statue d'airain par Naucide. Les Poëtes à l'envi la célébrèrent : il reſte encore quelques Épigrammes anciennes qui prouvent combien ſes Poëſies étoient eſtimées, & ſurtout ſon Poëme ſur la *Quenouille*.

## I.

### D'ASCLÉPIADE.

» Les Vers d'Érinne ſont doux & charmans. Ils ſont en petit nombre. Une Fille qui n'a pas encore atteint ſon quatrième luſtre, peut-elle avoir beaucoup écrit; mais plus étonnante que tous ſes rivaux, ſi la

(1) Les uns l'ont crue de Lesbos, d'autres de Téos, de Rhodes ou de Télos, petite Ville près celle de Gnide.

» faulx de la mort ne l'avoit pas ſitôt moiſ-
» ſonnée, qui auroit pu jamais atteindre à ſa
» réputation?

II.

D'UN ANONYME.

» Érinne nous a laiſſé peu d'ouvrages. Ils
» ont la douceur du miel, & ſont formés de
» tout ce qui compoſe le parterre des Muſes.
» Elle n'a fait cependant que trois cens Vers,
» mais égaux à ceux d'Homére, & elle n'a
» vécu que juſqu'à dix-neuf ans. Dans la
» crainte de ſa Mère, cette jeune favorite des
» Muſes n'a preſque oſé célébrer que la
» *Quenouille*. Sapho ſurpaſſe Érinne dans les
» ſujets tendres & gracieux; Érinne ſurpaſſe
» Sapho dans le ſtyle noble & majeſtueux de
» l'Epopée.

III.

D'ANTIPATER.

» Les Vers d'Érinne ſont concis & en
» petit nombre, auſſi ſont-ils avoués des Mu-

» ſes. Races futures, vous les chanterez, &
» jamais la ſombre nuit ne les couvrira de ſes
» aîles. Nos Poëtes modernes enfantent de
» plus volumineux ouvrages, mais, foibles
» avortons, ils vont retomber dans l'oubli.
» Le cigne ne fait entendre qu'une fois ſes
» accens, mais ils ſont enchanteurs: le cri
» fréquent du geai eſt perçant, & ſe diſſipe
» dans la nue.

# POËSIES
# D'ÉRINNE.

## ÉPIGRAMME

### A LA JEUNE MYRO (1).

*Sur la mort d'une Sauterelle & d'une Cigale qu'elle aimoit.*

AIMABLE enfant, belle Myro
Enfin dans un même tombeau
Tu viens de renfermer la vive Sauterelle,
Dont ton oreille aimoit les ſons aigus,
Et la Cigale ſi fidèle
Qui voloit à ta voix du haut des pins touffus.

(1) Quelques Commentateurs, ſans autre fondement que la reſſemblance du nom, ſe ſont figurés que cette jeune fille devoit être la célèbre Myro, connue ſurtout par ſon Poëme de l'*Aigle & des Colombes qui nouriſſent Jupiter.*

Tu leur as prodigué les ſoupirs & les larmes,
Mais hélas! regrets ſuperflus,
La mort muette à tes alarmes
N'en a pas moins ravi, ſans eſpoir de retour,
Ces innocens objets de ton premier amour.

---

*Traduction des Vers de Léonide ſur la mort d'Érinne.*

Jeune Abeille des neuf Sœurs,
Tu brillois, aimable Érinne,
Et de ta bouche enfantine
Tu pompois le ſuc des fleurs.

Et ta courſe eſt terminée,
Le ſort t'enlève aux mortels,
Quand le Dieu de l'hymenée
T'appelloit à ſes Autels.

Je t'entens ſur l'onde noire
Dire avec de longs ſoupirs,
Moi qui fis tout pour la gloire,
Qu'ai-je fait pour les plaiſirs.

# ÉPITAPHE

## DE BAUCIS.

I.

O toi qui renfermes ma cendre,
Urne, dis aux paſſans que j'ai trouvé la mort,
Dans l'inſtant où l'Hymen venoit d'unir mon ſort
Aux jours de l'Amant le plus tendre.

Ah! dis leur qu'après ce revers,
Mon Père infortuné traîne une triſte vie,
Et qu'Érinne ma jeune Amie
Sur ma tombe a gravé ces Vers (1).

---

(1) Jo. Chriſt. Volfius, Editeur des Poëſies des Femmes Grecques, ne fait point mention de cette Epitaphe: il en met une autre que voici.

» Colomnes tortueuſes que les yeux contemplent, & vous
» Urne qui inſpirez la triſteſſe & qui renfermez ces cendres,
» dites à tous ceux qui s'arrêtent près de mon tombeau, qu'ils ſe
» détournent de ce lieu ſilencieux, plutôt que de le troubler par
» des accens profanes.

## II.

### SUR LE MÊME SUJET.

J'enferme de Baucis les reſtes précieux,
Paſſant, dis à Pluton qui la prit pour victime,
» Tu n'es qu'un Dieu jaloux, » vas, tu le peux ſans crime,
Qui regrette Baucis, en eſt plus cher aux Dieux.

Hymen, ton flambeau la conſume,
Et ſon bucher s'allume
A tes feux trop ardens,
La mort, ſans toi peut-être eut reſpecté ſes charmes :
Hymen, fais pour jamais ſuccéder à tes chants
Les gémiſſemens & les larmes.

# VERS

## EN VOYANT LE PORTRAIT D'AGATHIS.

QUELLE eſt la main délicate & hardie
Qui traça ce portrait charmant ?
O divin Promethée, au feu de ſon génie,
L'homme ſemble allumer le flambeau de la vie
Et t'égaler en t'imitant !

Un Artiſte a créé les traits de ce viſage
Qui reſpire & s'avance animé ſous ſes doigts ;
Que n'a-t-il ajouté le charme de la voix,
Ce ſeroit Agathis, & non pas ſon image.

# ÉPIGRAMME

## CONTRE LES PHILOSOPHES

*Qui écrivoient ſur la Morale dans le ſiécle d'Érinne.*

QUEL froid enthouſiaſme anime vos accens !
Que tous ces traits ſont languiſſans !
Ils ſemblent échappés des mains de la molleſſe !
Sous quels dehors fardés m'offrez-vous la ſageſſe !
Que vous marchez vers elle à pas foibles & lents.

Avez-vous ſçu jamais, Oracles de la terre,
Préſenter la vertu dans toute ſa ſplendeur ?
N'en ſentiroit-on pas le charme involontaire,
Si ſon élan ſublime emportoit votre cœur ?

---

(1) Les détracteurs des Anciens & ceux du ſiécle paſſé, nos nouveaux Poëtes en Proſe qui mettent tant de vérité dans leurs drames, & qui en trouvent ſi peu dans Molière, prétendent qu'il n'eſt pas naturel de parler & d'écrire en vers. Il faut avouer cependant que les Grecs tenoient de plus près que nous à la nature & qu'ils ont eu beaucoup de Poëtes qui ne parloient le plus ſouvent qu'en Vers. On ſait d'ailleurs que les Grecs ont été fort long-tems avant d'imaginer qu'on pût écrire en Proſe. Nous entrerons dans de plus grands détails à l'article des Femmes Philoſophes.

# VIE DE NOSSIDE.

Nous n'avons aucunes particularités de la vie de Noſſis ou Noſſide. Elle étoit Locrienne & rivale des plus grands Poëtes de ſon ſiécle. Il ne reſte d'elle qu'un petit nombre d'Inſcriptions, d'Épitaphes, de Scolies, &c. On ignore même quel eſt le genre de Poëſie dans lequel elle s'eſt le plus diſtinguée. Une Épigramme d'Antipater (1) prouve qu'elle avoit mérité d'être miſe au rang des neuf Femmes Poëtes les plus célèbres de la Grèce. La voici :

» L'Hélicon & le Mont Pierius, ont nourri
» du miel de leurs Cantiques, ces Femmes
» aux langues divines, PRAXILLE, MYRO,
» ANYTE, SAPHO, la gloire des Femmes de

(1) Le Lecteur pourra conſulter à la fin de cette premiére partie, une Table des Matières, dans laquelle ſont indiquées toutes les ſources où l'on a puiſé les différentes piéces attribuées aux Femmes Grecques, ainſi que les détails qui ſe trouvent dans leurs notices.

» Lesbos, ÉRINNE, l'illuſtre TELESILLE, &
» toi CORINNE, qui chantas le Bouclier de
» Pallas, NOSSIDE, MIRTIS à la voix douce :
» toutes ont produit des Ouvrages immortels.
» Le ciel a donné la naiſſance à neuf Muſes,
» la terre en a fait naître un pareil nombre,
» pour le plaiſir & le bonheur des mortels ».

# POËSIES
# DE NOSSIDE.

## SCOLIE
### A UN AMI.

Si vous allez à Mitylène,
Séjour charmant, ſéjour aimé des Dieux,
Admirés de Sapho le luth harmonieux,
Et dites que Lesbos a droit d'en être vaine.

Dites auſſi que les neuf Sœurs,
Dans la Locride ont daigné nous ſourire,
Et que pour égaler ſes accens enchanteurs,
Noſſide a ſu monter les cordes de ſa lyre.

Si comme elle j'aimais un jour,
A mon premier penchant je ſerois plus fidéle,
Mais je connois mon cœur, il eſt fait pour l'amour,
Et je pourois finir comme elle.

# INSCRIPTION

*A l'occaſion d'une victoire remportée ſur les Buttiens, par les Habitans de la Locride, qui avoient ſuſpendu les armes des Vaincus dans leur Temple.*

LES Buttiens dans leur fuite rapide,
Ont d'une main timide,
Jetté leurs javelots, leurs boucliers d'airain :
Ces traits, ces boucliers, prouvent notre victoire,
Et ſemblent dédaigner des combattans ſans gloire,
Qui n'ont point ſu mourir les armes à la main.

# VERS

## *SUR UNE STATUE D'OR DE VÉNUS.*

QUELLE eſt cette Vénus que la Grèce contemple ?
L'or s'anime, il reſpire, & je vois la beauté !
A l'Artiſte il faudroit un temple ;
Il a des droits comme elle à l'immortalité.

# INSCRIPTION

*Mise au bas de la Statue du Poëte Rhinton* (1).

Ne passez point ici sans rire,
Dites-moi quelques mots flatteurs;
Je suis Rhinton, je suis, puisqu'il faut vous le dire,
Le petit Rossignol des neuf sçavantes Sœurs.

Siracuse étoit ma Patrie;
J'ai saisi d'une main hardie,
Les palmes de la Tragédie,
Et le lière de Thalie,
Et les grelots de la folie.

(1) Rhinton, contemporain & ami de Nosside, jouissoit d'une grande réputation. Il étoit créateur d'un genre de Parodie, dans lequel il donnoit à des Personnes du Peuple, le langage des Héros de la Tragédie. Il avoit fait plus de trente piéces de Théâtre. *Voyez le Discours Préliminaire.*

# SCOLIE

## A DIANE,

*Pour la prier d'être favorable à une jeune Epouse dans les douleurs de l'enfantement.*

AH ! laisse ton carquois & tes fléches rapides,
Déesse des Chasseurs, & Reine de Délos ;
Montre aux humains que tu présides
A de plus pénibles travaux.

Vois à tes pieds l'Epoux, les amis de Sigère ;
Et viens précipiter le moment où son cœur
Doit goûter après la douleur,
Le plaisir touchant d'être Mère.

# VERS

*A l'occaſion d'un Chien qui a perdu ſa Maîtreſſe, & qui la revoit dans ſon portrait.*

Ce tableau placé ſous nos yeux,
O Thimarête, eſt ta fidéle image.
J'y reconnois ton port majeſtueux,
Tes traits, ta fierté, ton courage.

Maintenant que ſont devenus
Tous ceux qui te juroient une éternelle flamme?
Dans ton portrait du moins le malheureux Pyrame
Te reconnoît encor depuis que tu n'es plus,
Par ſes longs aboiemens, il te flatte, il t'appelle.
Hélas! il t'eſt reſté fidéle,
Et tes amis ſont diſparus.

# VERS

## SUR UN PORTRAIT.

VOYEZ-VOUS sa grace ingénue,
Et son esprit & sa douceur ?
Femme heureuse je vous salue.
Le pinceau qui créa ce portrait enchanteur,
Dans les traits de votre visage,
Nous offre la naïve image,
De la sagesse & du bonheur.

# VERS

*A une Mère, sur le Portrait de sa fille.*

C'EST Méline elle-même, à ses parens si chère.
Que son sourire est gracieux !
Elle a tes traits, heureuse Mère.
Le charme de ton caractère
A passé jusques dans ses yeux.

# VERS

## A L'OCCASION DU PORTRAIT DE VÉNUS.

ARTISTE ingénieux, le ſavant Galladire,
Dans ton Temple, ô Vénus, a placé ce tableau.
Egalement mon œil admire
Tes graces, ta beauté, ton amoureux ſourire,
Et le charme de ſon pinceau.
Je te ſalue, ô prodige nouveau!
Ainſi que toi, Déeſſe, il a l'art de ſéduire.

---

Le déſir de rendre cette Collection complette, m'a fait mettre en Vers pluſieurs petites Piéces qui n'auront aux yeux d'un Lecteur ordinaire, que le foible mérite d'être très-anciennes. J'eſpére que des Lecteurs plus éclairés ſeront plus indulgens.

# SCOLIE

## A JUNON.

*VÉNÉRABLE Junon, qui deſcends ſouvent du ciel pour conſidérer de tes yeux l'odorant Lacinium; reçois ce vêtement orné que Theuphilis, fille de Cléoche, a tiſſu avec Noſſide, cette fille célébre.*

# SCOLIE

## A UNE AMIE,

*Sur la Bandelette qui nouoit ſes cheveux, & qu'elle venoit de conſacrer à Vénus.*

LE ruban qui nouoit ta blonde chevelure,
Aglaé, de ta main par Vénus accepté,
Eſt ſi beau qu'il ſert de parure
A la Reine de la beauté.

Il a l'odeur enchantereſſe
De ce nectar délicieux,
Dont Vénus parfumoit l'objet de ſa tendreſſe,
Et des baiſers dont la Déeſſe
Enivroit cet Amant heureux.

# SCOLIE

## A L'AMOUR.

Les mortels les plus fiers ſont ſoumis à ta loi,
Rien n'eſt plus ſéduiſant, Amour, que ton empire;
Mais je veux détourner de toi
Mes lévres que ton miel attire.

Mon cœur qui ſe ferme au plaiſir
Ne ſe plaint point des maux où ton feu nous expoſe.
Qui ne te connoît pas, n'a jamais dû ſentir
La fraîche haleine du zéphir
Et le doux parfum de la roſe.

# VIE DE MYRO.

ELLE ne fut pas moins célèbre par ſes Poëſies que par ſes malheurs : (1) plus à plaindre même que Sapho, elle eut de plus grands reproches à ſe faire. Polybe, Citoyen de Corinthe, établi à Byſance, étoit ſon Père. Il ſe donnoit les plus grands ſoins pour former le cœur & l'eſprit de la jeune Myro, lorſqu'ébloui par les grandes richeſſes d'un certain Amphiloches, ſurnommé *le Grand Parleur*, il obligea ſa fille à le prendre pour époux.

Myro ſentit trop tôt, ſans doute, combien étoit peu digne d'elle l'Homme à qui ſon

---

(1) Myro excella dans l'Elégie & dans l'Epopée, & même auſſi dans je ne ſais quel genre *imprécatoire*. Elle avoit fait un Poëme ſur Neptune, un autre intitulé *la Mémoire*, où elle célèbroit Homère, dont les Poëſies éparſes dans la Grèce, étoient abandonnées à des rapſodiſtes infidèles ou ignorans. On aſſure qu'elle fut la première qui fit bien ſentir toutes les beautés de l'Iliade & de l'Odiſſée.

ſort venoit d'être lié pour toujours. Plus riche que les rivaux ſur leſquels il avoit eu la préférence, il n'avoit aucune des qualités qui pouvoient contrebalancer leur mérite, ou lui concilier du moins l'eſtime de ſa jeune Epouſe.

Xantus, le plus aimable & le plus paſſionné des Amans de Myro, avoit eu le ſecret de s'en faire aimer. Amphiloches s'en étoit apperçu, il employa tous les moyens qui pouvoient lui fermer ſans retour un cœur délicat & ſenſible. Il exerça ſur ſa Femme une tyrannie odieuſe, ſe livra à tous les tranſports de la colère & de la jalouſie, l'accabla de reproches les plus ſanglans, & lui prodigua les injures & les outrages. Myro ne lui oppoſoit que la douceur & la patience; elle ſe combattit longtems elle-même; elle balança longtems entre ſes devoirs & ſon amour, mais enfin réduite au déſeſpoir, elle écouta les preſſantes ſollicitations de Xantus qui lui faiſoit enviſager la fuite comme le terme de ſes malheurs.

L'infortunée Myro étoit trop ſenſible pour n'être pas crédule. Elle a l'imprudence de s'abandonner aux ſoins d'un homme dont elle eſt adorée. Elle eſt déjà ſur un Vaiſſeau qu'il a fait préparer ; alors elle commence à ſentir que ſes fers ſont rompus. Autrefois Eſclave tremblante devant un Tyran qui l'outrageoit, qui faiſoit le tourment de ſa vie, maintenant ſouveraine abſolue de ſon Libérateur, de l'homme le plus tendre & le plus délicat qui vole au-devant de ſes moindres déſirs, qui fait ſa gloire & ſon bonheur de lui obéir, elle éprouve pour la première fois le plaiſir ſécret de commander & de ſe laiſſer aller à tous les mouvemens de ſon ame. Avec quelle rapidité s'écoulent ces premiers momens d'ivreſſe ! Son cœur qu'elle croit libre, ſe plaît à comparer la ſituation où elle ſe trouve & l'eſclavage dont elle s'eſt affranchie, l'Amant ſoumis qui l'accompagne & le Tyran qu'elle a quitté. Son bonheur cependant fut de courte durée. Peu-à-peu l'ivreſſe ſe diſſipa pour faire place à la raiſon. Bien-

tôt

tôt ſes yeux ſe tournèrent involontairement du côté de ſa Patrie qui a diſparu devant elle. Myro ſe reſſouvient qu'elle eſt mère, & s'attendrit ſur le ſort de ſes enfans au berceau qu'elle vient d'abandonner. Alors elle ſe rappelle des Parens, des Amis dont elle avoit mérité l'eſtime, & ſent avec douleur qu'elle eſt déjà pour eux un objet de mépris. Elle ſe voit environnée d'une foule d'Etrangers qui doivent condamner ſa foibleſſe. La honte commence à l'accabler. Les remords ſe font entendre au fond de ſon ame. Les larmes coulent de ſes yeux. Xantus lui répéte mille fois tout ce que l'amour a de plus tendre. Envain il veut la raſſurer par des ſermens, envain il offre de la reconnoître en face des Autels pour ſon épouſe, Myro ne l'entend plus. Elle ne voit plus en lui qu'un ſéducteur qui l'a entraînée au crime; elle le repouſſe avec horreur, & lui redemande ſes enfans & ſon époux. Enfin proſternée en ſuppliante, Myro les appelle à grands cris; elle croit les voir & leur dit tout ce que lui inſpirent le repentir

le plus ſincére & la douleur la plus tendre.

Le Vaiſſeau qui portoit ces deux Amans, alloit entrer dans le Port qu'ils avoient ſi ardemment déſiré; Xantus alarmé du déſeſpoir de Myro, ſentoit déjà renaître ſes eſpérances, quand tout-à-coup cette Femme courageuſe s'échappe de ſes bras, & ſe précipite dans la mer.

Telle fut la triſte fin de la jeune Myro, la gloire de Byſance par ſon génie; elle en eut été la honte peut-être par ſa foibleſſe ſans les remords qui l'ont expiée. Ses Compatriotes lui élevèrent une Statue. Elle eut de ſon Mari un fils qui devint un grand Poëte. (Homère le Tragique,) (1) & qui fut honoré de la faveur de Ptolomée Philadelphe.

---

(1) On donna le nom de Pléïade, aux ſept Poëtes Tragiques qui ſe diſtinguèrent ſous le Règne de Ptolomée Philadelphe. Homère le Tragique étoit le premier, Soſiſtée, Lycophron, Alexandre, Oanticlès, Soſiphanes & Philiche.

# POESIES
# DE MYRO.

## FRAGMENT

### OU ÉPISODE D'UN POEME.

*Sur la Naiſſance de Jupiter.*

### L'AIGLE ET LA COLOMBE.

CELUI dont la vaſte puiſſance (1),
Embraſſe la terre & les Cieux,
Jupiter, ignoré des mortels & des dieux,
Voyoit la Crête élever ſon enfance.

(1) L'original de ce petit Fragment très-eſtimé des Anciens, eſt en grands Vers, & traité d'une maniére ſérieuſe, mais avec cette ſimplicité élégante, peu conforme au goût de notre ſiècle, & qu'il eſt encore plus facile d'admirer que d'imiter.

La colombe, oubliant l'amour & le repos,
Quittoit, pour lui, ſa compagne chérie,
S'élançoit, la nuit, dans les flots
Et lui rapportoit l'ambroſie.

L'aigle alors, traverſant les vaſtes champs de l'air,
Sur le haut des rochers tout à coup ſe repoſe,
Y puiſe le nectar, s'envole & le dépoſe
Sur les lévres de Jupiter.

Quand, ſeul maître des cieux par les loix de la guerre,
Ce Dieu vainquit Saturne, exilé ſur la terre,
L'aigle reçut le don de l'immortalité.
Le nouveau Souverain, brillant de majeſté,
Le place aux pieds du trône à côté du tonnerre.

La modeſte colombe, honneur de nos climats,
Heureuſe par l'amour, ne voulut rien pour elle,
Que le ſoin d'annoncer à la race mortelle
Le retour des beaux jours & celui des frimats.

# SCOLIES.

## I.

### AUX NYMPHES.

*Elle les prie de conſerver la vie à ſon Amant* (1).

DIVINITÉS des bois, des campagnes, des eaux,
Belles Nymphes aux pieds de roſes,
Qui, ſans courber les fleurs, par votre haleine écloſes,
Franchiſſez les vallons, les fleuves, les côteaux,

Je vous ſalue, ô Déeſſes charmantes!
Veillez aux jours chéris du plus beau des mortels.
C'eſt ſous ces pins touffus que ſes mains innocentes
Vous ont élevé des autels.

(1) Cet Amant devoit être ce Xantus qu'elle aima ſi éperduement même après ſon mariage. *Voyez la Vie de Myro.* Xantus fut ſans doute l'objet de ſes Elégies que les tems nous ont ravi, & par leſquelles Myro s'étoit fait une grande réputation.

## II.

### A UNE GRAPE DE RAISIN.

TOI, que Bacchus a remplie
D'un nectar délicieux,
Toi, le doux plaiſir des yeux,
Viens, à jamais embellie,

Viens repoſer mollement
Auprès de l'objet que j'aime,
Sur le lit où Venus même
Sourit à ſon jeune Amant.

Ta mère va ſouffrir des rigueurs de l'automne,
Et ſes pampres touffus, en berceaux arondis,
Peuvent-ils valoir un ſouris
De la tendre beauté dont l'éclat t'environne ?

IMPRIMERIE DE L'ARSENAL

# VIE DE CORINNE.

DANS la LXIV^e Olympiade, 474 ans avant l'Ere Chrétienne, Corinne nâquit à Tanagre en Béotie, d'Achélodore & de Procrate. Elle devint un des plus beaux génies & une des plus belles Femmes de ſon ſiècle. Le haſard en fit dès ſa plus tendre jeuneſſe, ainſi que Pindare, l'élève de Myrtis (1) qui excelloit dans la Poëſie légère, mais bientôt la nature développa dans Corinne un talent qui lui fit dédaigner un genre frivole. Elle s'éleva tout-à-coup au ton le plus ſublime, & devança Pindare dans une carrière où il ne fut le premier, qu'après avoir été vaincu par elle.

---

(1) Myrtis qui avoit enſeigné à Corinne & à Pindare, l'art des Vers, tenta pluſieurs fois, ſans ſuccès, de lutter contre eux. On connoit ce Fragment de Corinne.

» Je blâme Myrtis à la voix douce, de s'être pré-
» ſentée dans l'arêne pour combattre contre Pindare ».

Le plus grand des Lyriques doüé d'un goût moins délicat & d'un génie moins prématuré que Corinne, doit être regardé comme ſon élève. Elle lui reprochoit dans ſes premières productions, un ſtyle dur & peu figuré, une éloquence trop ſévère; elle ne ceſſoit de l'engager à ſacrifier plus ſouvent aux Grâces & aux Muſes, à répandre plus abondamment dans ſes Vers, les fictions & les images qui ſont l'ame de la Poëſie; ce fut d'après les conſeils de Corinne qu'il fit une Ode, où il prodigua toutes les richeſſes de la Mythologie. On en a le commencement que voici.

« Chanterons-nous le fleuve Iſméne, ou
» la Nymphe Mélie à la quenouille dorée,
» ou Cadmus, ou la Race ſacrée de ces hom-
» mes nés des dents qu'il ſema, ou la Nym-
» phe Thêbé à la coëffure bleue, ou la force
» indomptable d'Hercule, ou la gloire & les
» honneurs du réjouiſſant Bacchus, ou les
» Nôces d'Harmonie aux blanches mains »?

Corinne, après la lecture de cette Ode, ſe contenta de lui dire ce Proverbe, dont les

expreſſions ne ſauroient avoir dans notre langue les graces de l'original. « Il faut ſemer du » grain d'une main ménagère, & ne pas vui- » der tout le ſac à la fois ».

Pindare docile alors aux leçons de Corinne, ne put voir après ſans chagrin, qu'elle lui enlevât cinq fois de ſuite la victoire (1). Il taxa les Juges d'ignorance, & s'abaiſſa même juſqu'à injurier ſa Rivale. Le ſilence de Corinne fut une nouvelle victoire qu'elle remporta ſur lui.

L'ardeur avec laquelle les plus grands Poëtes ambitionnoient les prix propoſés dans les différentes Villes de la Gréce, eſt une choſe qui doit nous paroître étonnante. C'eſt cependant en partie à cette émulation, que les Grecs ont dû les progrès rapides qu'ils ont

(1) Corinne diſputa le prix de l'Ode à Thèbes. Elle employa le dialecte Eolien, plus agréable & plus connu de ſes Juges que le Dorique, dont Pindare ſe ſervoit.

Ces combats Littéraires étoient très-anciens. Plutarque en cite pluſieurs avant Homère. Le prix aux

fait dans les Arts. Les prix n'étoient que de ſimples couronnes de laurier & d'olivier ; mais ils étoient donnés par des Peuples qui honoroient les Arts, plus que toutes les autres Nations de la Terre. Les Sybarites imaginèrent qu'ils l'emporteroient facilement ſur les Villes de la Grèce, en établiſſant des fonds conſidérables pour récompenſer les vainqueurs. Ils donnerent, à grands frais, des Fêtes brillantes, où tous les Poëtes étoient appellés, aucun Homme célébre n'y parut. Les richeſſes ne ſont pas inutiles aux talens, mais ce n'eſt que la gloire qui les récompenſe.

Les Tanagriens voulurent que la Statue de Corinne eut le front orné de cinq couron-

---

Jeux Olympiques, étoit une couronne d'olivier ſauvage, de laurier aux Jeux Pithiques, d'ache verd aux Jeux Néméens, & d'ache ſec aux Jeux Iſthmiques ; aux Panathénées, outre la couronne d'olivier ſacré, on donnoit un vaſe plein d'huile que l'on permettoit de tranſporter hors de l'Attique ; à certaines Fêtes de Bacchus, les Poëtes Comiques, ou plutôt Parodiſtes, avoient du vin nouveau.

nes, en mémoire des victoires qu'elle avoit remportées sur Pindare. Ils lui élevèrent un tombeau dans le lieu le plus remarquable de la Ville.

Elle avoit composé cinq livres d'Odes, des Épigrammes, des Poëmes, & entr'autres *Iolas*, & les sept Chefs devant Thébes, des Cantiques, des Parteníes, & des Métamorphoses.

Suidas parle de deux autres Corinnes, l'une de Thespies ou de Corinthe, l'autre de Thébes plus récente, & surnommée la Mouche, à cause de la finesse & de la délicatesse de son style.

# POESIES
# DE CORINNE.

## SCOLIE

### A UN DAUPHIN (1).

AMI des nautonniers, poiſſon d'heureux préſage,
Qui ſur la vaſte mer aime à ſauver leurs jours,
Je vois les flots émus, j'entens gronder l'orage,
Ah! ramene bientôt, rends moi ſur ce rivage
Le tendre objet de mes amours.

(1) Les Anciens avoient des poiſſons ſculptés à leurs vaiſſeaux, & les faiſoient peindre. Ici le dauphin eſt pris pour un vaiſſeau à qui peut-être il donnoit ſon nom.

# FRAGMENT

## AUX JEUNES GENS DE TANAGRE.

Lorſque mon ſang moins promt coulera dans mes veines
Peut-être encor mes traits ne ſe flétriront pas,
Peut-être pourrez-vous, en volant ſur mes pas,
Sous le voile flottant de nos Tanagriennes,
Vous rappeller l'éclat de mes premiers apas.

# VIE DE PRAXILLE.

Elle naquit à Sicyonne ; ſes Odes, ſes Hymnes, & ſes Dithyrambes étoient eſtimés, mais ſurtout ſes Scolies. C'eſt dans ce genre qu'elle excella.

La Scolie de Praxille ſur Admette étoit une des plus célébres de l'Antiquité. Ariſtophane en fait mention dans ſes Comédies. Le cœur dans *les Guêpes* adreſſe ces paroles au vieux Juge : » Quoi ! le flatteur Théorus, » couché à table aux pieds de Cléon, le » prend par la main, & lui chante la chan- » ſon : *Ami inſtruit de l'Hiſtoire d'Admette*, » *aimez les braves Gens*, chantez lui donc » auſſi quelque Scolie. »

On trouve dans le Scoliaſte d'Ariſtophane, un Fragment de la Comédie des Cigognes. « L'un chantoit au Myrte la Chan- » ſon d'Admette, & l'autre diſoit avec effort » celle d'Harmodius. »

Le nom que ſe fit Praxille dans ce genre, lui mérita une Statue de la main du Fameux Lyſipe.

Il faut avouer cependant qu'elle donna lieu à un Proverbe qui ne dut pas flatter ſon amour propre. On a dit en France, *beau comme le Cid*; on diſoit dans la Grèce, *bête comme l'Adonis de Praxille*. Tel eſt le ſujet de cette Scolie; quand Adonis eſt deſcendu aux Enfers, on lui demande ce qu'il a vu de plus beau ſur la terre, ce qu'il regrette le plus; l'Amant de Vénus, le bel Adonis répond: « C'eſt le Soleil & la Lune, les con- » combres & les pommes».

# POESIES
# DE PRAXILLE.

## SCOLIES

### I.

### *Les Souhaits* (1).

Que ne ſuis-je une lyre aux ſons harmonieux
Où l'or éclate ſur l'ivoire !
Des Prêtres au front jeune, au ſouris gracieux,
De pampres couronnés ſe feroient une gloire
De me porter en pompe aux fêtes de nos Dieux.

Ou plutôt que ne ſuis-je un vaſe précieux
Au contour noble, à la forme élégante !
Une beauté fraîche & touchante,
De ſes pudiques mains dans un jour ſolemnel,
Après ſa marche triomphante,
Reviendroit doucement me poſer ſur l'autel.

(1) On pourra dire que les ſouhaits pieux de Praxille ne valent pas ceux du galant Vieillard de Théos. Mais il y a apparence que cette Scolie aura ſervi de modéle à celle d'Anacréon.

II.

II.

Un ſerpent tortueux rampe ſous ce rocher
Redouble ami ta défiance,
Plus il prend ſoin de ſe cacher,
Plus il avertit ta prudence.

III.

Celui-là fut le vrai modèle
Des cœurs ſenſibles, vertueux,
Celui-là fut l'ami des Dieux,
Qui ſçut à l'amitié reſter toujours fidèle.

IV.

Fier Achille, les Grecs jaloux
Ont pu fléchir les Dieux; mais jamais ton couroux.

V.

De Bacchus verſez la liqueur,
Vous n'en pourrez jamais trop boire.
J'aime à voir prodiguer ce nectar enchanteur,
Aux favoris de la Victoire.

VI.

Loin de la condamner partage ma colère.
Ami, ſi j'aime, aime avec moi,
Et ſi je bois, remplis ton verre.
Je ſais, quand il le faut, être ſage avec toi.

VII.

Pour obtenir un cœur à qui le ſien s'engage,
Acis retient dans l'eſclavage
Une jeune & tendre beauté ;
Moi, duſſai-je en périr, Glicère,
Aujourd'hui je n'aſpire au bonheur de vous plaire
Qu'en vous rendant la liberté.

VIII.

Attaché ſur les pas des Guerriers valeureux ;
Jeune homme, à leurs diſcours prête une oreille avide :
Tout lâche eſt un flateur, crains ſon apas perfide ;
Détourne tes regards de ſon aſpect honteux :
Le vice prit naiſſance au fond d'un cœur timide ;
On n'eſt point Citoyen, franc, noble, généreux,
On n'a point de vertus, ſans une ame intrépide.

# VIE D'ANYTE.

LES Grecs ont eu neuf Poëtes Lyriques très-célèbres, parmi lesquels on comptoit Anyte (1). Elle étoit d'Épidaure, & vivoit dans la CXX^e Olympiade. Elle passe pour avoir fait des Poëmes Philosophiques. On dit aussi qu'elle mettoit en Vers les Oracles que rendoient les Prêtres du Temple d'Esculape. Ce qui a donné lieu, sans doute, à cette imputation

---

(1) Le premier qui ait fait une Anthologie, Méléagre a mis à la tête de sa Collection une Piéce intitulée *la Couronne*, dont voici quelques Vers. « Il (Méléagre) a fait entrer dans sa Couronne plusieurs lis » d'Anyte, plusieurs martagons de Myro, peu de » fleurs de Sapho, mais ce sont des roses. Il y a en» tremêlé le narcisse des Chansons de Ménalippède » amies de la Danse, & une branche encore nouvelle » de la filipendule de Simonide; il y a joint l'agréa» ble & douce iris de Nosside, dont le tendre Amour » a amolli la cire. A ces fleurs, il a associé la marjo» laine du charmant Rion, & le tendre saffran d'Érin» ne, dont la fleur ressemble à la couleur des vierges ».

eſt une fable dont le ſens véritable ne peut être que glorieux pour elle: Eſculape, dit-on, lui apparut en ſonge, & lui remit des tablettes fermées, en lui diſant de les porter à Phaliſus; c'étoit un ſimple particulier qui avoit fait rebâtir à ſes frais le Temple d'Eſculape détruit dans un incendie, & qu'un accident venoit de rendre aveugle. Anyte va trouver Phaliſus, l'invite à ouvrir les tablettes; il lui obéit, & le voile qui étoit ſur ſes yeux tombe de lui-même. Phaliſus en fut ſi reconnoiſſant, qu'il fit préſent à Anyte de deux mille ſtater d'or. Ce n'eſt pas un petit miracle que d'ouvrir des yeux aveuglés par la prévention, & ce qui n'eſt peut-être pas moins rare, c'eſt de trouver quelqu'un qui en ſoit vraiment reconnoiſſant.

Euthycrates & Céphiſodotus ont fait ſa Statue.

# POESIES
# D'ANYTE.

## SCOLIE
### SUR LA MORT D'ANTILIA.

CENDRES de la beauté, dont j'adorois les charmes,
Cher aliment de ma douleur,
Je vous arroſe de mes larmes!
Je n'avois pû fléchir ſon inſenſible cœur

Mille Amans tourmentés du deſir de lui plaire,
Par des ſoins empreſſés, ſollicitoient ſon père,
Et du Dieu de l'Hymen imploroient la faveur.

Des filles de Lesbos elle étoit le modèle.
Ainſi, tant de vertus, de charmes, de tréſors;
Cet eſpoir qu'une mère avoit fondé ſur elle,
La Parque de ſa main cruelle
A tout précipité dans le ſéjour des morts.

# SCOLIE

## SUR LA MORT DE PHILENIS.

DANS la plus profonde douleur,
Sa mère, long-tems abîmée,
Pleure, gémit, & du fond de ſon cœur
Pouſſe de longs ſanglots, jette des cris d'horreur,
Preſſe en ſes bras mourans ſa fille inanimée.

Crois-tu par des baiſers, imprimés mille fois
Sur ſa bouche décolorée,
Arracher à la mort cette fille adorée
Qui n'entend plus ta voix?

# SCOLIE

## AU DIEU PAN.

O PAN! lorſqu'à l'ombre des bois
Ton leger chalumeau s'anime ſous tes doigs,
Je conduis mon troupeau ſur les monts ſolitaires,
Un zéphir plus flateur ſouffle dans nos boſquets,
Les gazons me ſemblent plus frais,
Et mes cheres brebis me ſont encor plus cheres.

# SCOLIE

## SUR UN BOUC.

QUE j'aime à voir cette jeunesse aimable
Courir autour de toi, de rênes t'enchaîner.
Que je me plais à te voir promener
Ton muſeau barbu, reſpectable,
Que d'un bridon fragile on vient d'environner:

A tes caracoles brillantes
A tes bondiſſements legers, capricieux,
Je prévois les chutes charmantes
Qui menacent déjà les Nymphes de ces lieux.

# SCOLIE

## SUR THÉODOTE.

UN jour conduiſant ſon troupeau,
Sous l'ombrage épais de ces hêtres,
Théodote aux Nymphes champêtres,
Fit préſent de ſon chalumeau;
Le Soleil deſſéchoit les plaines,
Les Nymphes au berger offrirent à leur tour
L'onde pure de leurs fontaines,
Qui le rendit ſenſible aux douceurs de l'amour.

# SCOLIE

## AUX GUERRIERS.

QUITTEZ ces boucliers, ces cuiraſſes peſantes,
Au Temple de Pallas entrez, braves Guerriers,
Suſpendez-y ces armures ſanglantes,
Et ſongez à quel prix Mars vous vend ſes lauriers.

Dans les champs du carnage aſſez long-tems la foudre
S'élança de vos mains,
Notre bonheur, amis, doit lui ſeul vous abſoudre,
De vous être baignés dans le ſang des humains.

Joignez aux palmes de la gloire,
Le myrte amoureux des banquets,
Les plaiſirs touchans de la paix,
Sont l'heureux fruit de la victoire.

# SCOLIE

## A UN ÉTRANGER.

ETRANGER, viens t'aſſeoir aux pieds de ces coteaux,
(1) Vois la fraîcheur qu'on y reſpire,
Viens, ton corps affaiſſé demande un doux repos.
De ſon ſouffle leger le gracieux zéphire
Agite mollement la feuille des ormeaux.

Cette fontaine tranſparente,
Invite à s'approcher de ſes tranquilles eaux;
Vois quel aſyle ſe préſente.
Des raïons du Soleil il tempère l'ardeur,
Il étanche la ſoif ardente
Et rend la force au Voyageur.

Au pouvoir de Vénus, ſi tu n'es point rébelle,
Tu peux reſter dans ce ſéjour:
Cet aſyle connoît l'Amour;
Mais ce n'eſt que l'Amour fidèle.

(1) La trente-deuxième Ode d'Anacréon, n'eſt qu'une imitation de cette Scolie, mais ſupérieure à ſon original.

## SCOLIE

### AU DIEU PAN.

SOUVENT tu viens chercher l'ombre de cet ormeau,
Ces bois ſont les témoins de ta gaieté naïve.
Quand tu fais raiſonner l'écho
Des doux ſons de ton chalumeau,
De nos Bergers au loin l'oreille eſt attentive;

Dans cette plaine alors, j'amène mon troupeau,
Satisfait, il paît l'herbe tendre
Qui croît au bord de ce ruiſſeau,
Et moi je m'abandonne au plaiſir de t'entendre.

## SCOLIE

### SUR UNE STATUE DE CÉRÈS.

LA Déeſſe ſourit à la moiſſon fertile,
Dont ſa prodigue main couronne tes travaux,
Viens, heureux moiſſonneur, ſous cet abri tranquille,
Goûter le charme du repos.

# ÉPITAPHES

## I.

### DE LA JEUNE ÉRATO.

DIGNE amour de ſon père, objet de ſes alarmes,
La jeune Erato toute en larmes,
Les regards fixés ſur Ilus,
Le ſerroit dans ſes bras, & diſoit : " ô mon père!
» Le voile de la mort s'étend ſur ma paupière,
» Hélas, hélas? Je ne ſuis plus ».

## II.

### DE MÉNÉTÉE.

*Pour un Tombeau que lui avoit élevé Damis ſon Ami.*

DE ton ſang généreux la terre eſt humectée ;
Sans le Dieu des combats, ô vaillant Ménétée,
De ton Printems encor brilleroit le flambeau.
Ton ſort me fait envie, ombre orgueilleuſe & chère,
C'eſt au champ de l'honneur qu'a fini ta carrière ;
C'eſt la main d'un ami qui t'élève un tombeau.

III.

## D'AMINTOR.

L'INTRÉPIDE Amintor après de longs travaux,
Gît sous ce marbre de Lydie,
O mort, dans les bras du repos,
Tu n'as point attaqué sa vie,
Tu l'as frappé quand ce Héros,
Faisoit triompher sa Patrie.

IV.

## DE THÉMISTOCLE.

THÉMISTOCLE, ta cendre est encor dans l'Asie,
Ce triste monument où nous versons des pleurs,
Elevé par nos mains au sein de ta patrie,
Déposera contre l'envie,
De tes ingrats persécuteurs.

V.

## D'UN GUERRIER ET DE SA FEMME.

VAINQUEUR il est tombé sur sa lance homicide,
Et la mort qu'il bravoit enfin nous l'a ravi.
Rivale de sa gloire, Héroïne intrépide,
Sa veuve au tombeau l'a suivi.

## VI.

### DE TROIS JEUNES MILÉSIENNES

*Tuées après un Combat.*

LA main du Celte raviſſeur
Nous fit mourir pour la Patrie.
Nous n'en gémirions pas ſi ſa lâche fureur
Ne nous eût ôté que la vie.

## VII.

### SUR UN CHIEN.

QU'AS-TU fait, ô Locris, (1) & de tes pieds agiles
Et de tes cris perçans, l'épouvante des bois,
Près de ce buiſſon je te vois
Etendu l'œil fermé, les membres immobiles.

Ah! ſans doute, un ſerpent caché dans ce buiſſon,
Lorſque tu repoſois ſous cet abri tranquille,
Dans tes ſens endormis, de ſa langue ſubtile
A lancé le poiſon.

(1) De très ſavans Commentateurs nous aſſurent qu'Anyte avoit fait l'Epitaphe de ſon Chien, & que ce Chien portoit le nom de Locris.

## VIII.

### D'UN JEUNE GUERRIER.

GUERRIER, ferme l'oreille aux cris
De la tendreſſe maternelle,
Elle pleure tes jours trop tôt évanouis;
Mais la gloire en t'offrant une palme immortelle,
T'a fait mourir pour ton pays,
Et ton nom doit vivre autant qu'elle.

## IX.

### SUR UN JEUNE COCQ.

ANIMAL courageux, brillant, chéri des belles,
Fait pour la guerre & pour l'amour,
Je ne t'entendrai plus nous annoncer le jour;
Je ne te verrai plus battre l'air de tes ailes.

D'une perfide nuit empruntant le ſecours,
Eſt-il vrai que des mains cruelles
Ont voulu t'ôter pour toujours
Le pouvoir de garder tes conquêtes nouvelles!

## X.

### D'UN ESCLAVE.

J'AI vécu l'Eſclave d'Irus;
Je ſuis ſous ce tombeau l'égal de Darius.

# SCOLIE

## SUR LA MORT D'UNE CIGALE.

CIGALE, vive & légère,
O toi dont le chant vanté
Nous inſpiroit la gaieté!
O toi qui nous fus ſi chère!
Jamais le flambeau des cieux
Ne te verra dans les lieux
Que rend ſi beaux à nos yeux
La préſence de Glicère.

Hélas! tu t'es envolée
Dans le ſéjour des douleurs,
Dans les prés jonchés des fleurs
Que Climène déſolée (1)
Entretient de ſes malheurs,
Et que Proſerpine même,
Loin des lieux charmans qu'elle aime,
Arroſe encor de ſes pleurs.

(1) Climène, mère de Phaëton.

# INSCRIPTIONS.

## I.

### SUR UN BOUC D'AIRAIN.

VOis ce Bouc orgueilleux de lui-même enchanté!
De ſa joie & de ſa fierté,
Ami, tu ne ſais pas la cauſe,
C'eſt qu'un jour le fripon dans un antre écarté,
Sentit une jeune beauté
Lui careſſer la barbe avec ſes doigts de roſe.

## II.

### SUR LA LANCE D'ÉCLÉATIDE.

DEMEURE ici, fer homicide,
Du ſang des Perſes alteré,
Demeure dans ce Temple à Pallas conſacré,
Où la tranquille paix réſide;
Dépoſé dans ces lieux par la main d'un Vainqueur,
Atteſte à jamais la valeur,
Et les exploits d'Ecléatide.

## III.

## D'UNE STATUE DE MERCURE.

*Aux Voyageurs.*

On m'a placé dans ces Jardins,
Où malgré les vents libertins,
Qui ſouflent ſur cette verdure,
Je vous promets un doux repos;

Vous entendez le ſéduiſant murmure
Des Naïades de ces ruiſſeaux;
Voulez-vous approcher de leur limpides eaux!
Je vous les offre auſſi, c'eſt moi qui ſuis Mercure.

## SCOLIE.

## IV.

*En voyant la Statue de Vénus placée ſur un rivage agréable.*

A Vénus conſacré ce ſéjour eſt tranquille,
Venez, ſages Nochers, dans ce riant aſyle
Mettre un terme à vos longs travaux.
La douce volupté regne ſur ce rivage,

Et des vents déchaînés quand l'implacable rage,
Trouble des vaſtes mers les éclatantes eaux,
L'aimable déité qui naquit ſur les flots,
D'un ſeul de ſes regards, diſſipe la tempête,
L'Aquilon fuit & l'Océan s'arrête.

# SCOLIE

## V.

### SUR LA MORT D'UN DAUPHIN.

*C'eſt lui même qui parle.*

JE ne deſcendrai plus dans les grottes profondes (1),
Où Thétis goute un éternel repos;
Je ne franchirai plus la barriere des ondes,
Pour élever ma tête & bondir ſur les flots.

Vous intrépides Matelots,
Qui bravez la mer mugiſſante,
Je ne ſuivrai donc plus vos rapides vaiſſeaux,
Au bruit de la proue écumante.

(1) J'ai donné une autre forme à ces deux dernières Inſcriptions, pour ôter la monotonie fatiguante qui règne dans toutes ces petites Piéces, dont ſouvent le fond eſt encore plus petit.

Autrefois respecté sur le vaste Océan,
Je m'en orgueillissois en voyant mon image,
Des tems j'ai ressenti l'outrage,
Et les flots en murmurant,
M'ont jetté sur ce rivage.

# VIE DE TÉLÉZILE.

LA gloire de Télézile a ſurvécu à ſes Poëſies. Il n'eſt reſté d'elle que le nom célèbre qu'elle ſe fit dans ſon ſiécle, & qui lui mérita la double couronne de l'héroiſme & des talens. Née dans la Ville d'Argos d'une famille illuſtre, Télézile avec la conſtitution la plus délicate, eut longtems une ſanté chancelante. Les Oracles interrogés ſur ce ſujet, lui ordonnèrent de cultiver les Muſes. Elle entra dans la carrière, & s'y fraya d'abord une route dans laquelle aucune autre Femme n'avoit encore oſé paroître. Digne rivale de Tirtée, elle enflamma par ſes Vers le courage de ſes Compatriotes, alors en guerre avec les Spartiates ; ceux-ci reſtés vainqueurs ſur le champ de bataille, déshonnorèrent leur victoire par l'action la plus lâche. Cléomène étoit à leur tête; il offrit la paix aux Argiens retranchés dans un bois ſacré, voiſin de leur Ville. Les Argiens l'ac-

ceptèrent, & ces Spartiates qui, durant tant de ſiècles, avoient été regardés comme les hommes les plus vertueux de la terre, n'eurent pas honte de violer les ſermens les plus ſaints, & de paſſer au fil de l'épée tout ce qui leur étoit échappé dans la fureur du combat. Ils coururent auſſitôt vers la Ville croyant déjà qu'ils en étoient les Maîtres ; mais Télézile y étoit. Elle n'avoit autour d'elle que des perſonnes de ſon ſexe plongées dans la douleur & la conſternation. Elle leur inſpire ſon audace, leur fait jurer de s'enſévelir ſous les ruines de la Patrie, leur diſtribue des armes, fait marcher les Eſclaves ſous ſes ordres, & du haut des remparts réſiſtant aux aſſauts redoublés des Ennemis, repouſſe tous leurs efforts, fait retomber ſur eux tous leurs ſtratagêmes par ſa valeur & ſa prudence, & fait enfin lever le ſiége d'une Ville attaquée par des Spartiates, & défendue par des Femmes.

# VIE D'ÉRINNE II.

On ne connoît pas le lieu de la naiſſance de cette ſeconde Érinne. On peut juger ſeulement par la ſeule Piéce qui nous reſte d'elle, qu'elle étoit très-poſtérieure à la première, & qu'elle devoit avoir un talent diſtingué pour les Vers. On peut croire auſſi qu'elle n'a fait un ſi pompeux éloge de la grandeur Romaine ; que parce que les Grecs déjà façonnés au joug, n'étoient plus que les flatteurs des Conquérans du Monde.

# POESIES
# D'ÉRINNE II.

## ODE
### A ROME (1).

JE te salue, ô Rome! ô maîtresse du Monde!
Digne fille de Mars, mère de nos Guerriers,
Qui sur un trône d'or, le front ceint de lauriers,
Goûte seule une paix profonde:

Ta vaste & noble enceinte enferme un peuple Roi,
Ta puissance immortelle à tout pouvoir préside,
L'inébranlable Olympe où Jupiter réside,
N'est pas plus affermi que toi.

(1) Le même mot Grec signifie à la fois *Rome* & *la Force*, quelques Commentateurs ont attribué à la première Erinne, l'Ode suivante. Ils ont adressé à *la Force* ce qui ne pouvoit l'être, à ce qu'il me semble, qu'aux Romains. Il me suffit, sans entrer dans de plus grandes discussions, d'avoir suivi l'opinion la plus vraisemblable.

Les arts d'un pôle à l'autre ont répandu ta gloire :
La fortune s'enchaîne à tes heureux faiſceaux.
Je vois étinceler le char de la Victoire
Partout où volent tes drapeaux.

Ta main ferme & tranquille en foudroyant les crimes ;
Devant tes volontés fait proſterner les Rois ;
La terre eſt en ſilence, & la mer ſous tes loix
Frémit dans ſes vaſtes abîmes.

# SUR LA MUSIQUE.

*C'eſt un acte de piété, dit Plutarque dans ſon Dialogue ſur la Muſique, & l'un des principaux devoirs des Hommes de chanter les louanges des Dieux, qui par une grace particulière leur ont accordé, à eux ſeuls, l'uſage d'une voix articulée.*

LES Grecs qui croyoient devoir aux Dieux l'invention de la Muſique, la regardoient comme une choſe ſacrée, eſſentiellement liée à la Religion & au Gouvernement. Outre qu'elle gravoit plus aiſément dans la mémoire des jeunes Gens, les Loix, les préceptes de Morale, & les belles actions des Héros, les Grecs étoient perſuadés qu'elle pouvoit former le cœur, en y introduiſant une ſorte d'harmonie qui inſpiroit l'amour des devoirs & de la vertu (1): auſſi les plus ſa-

(1) Les objets les plus graves étoient du reſſort de la Muſique chez les Anciens. Dans le premier repas

ges d'entr'eux s'oppoſerent-ils long-tems aux innovations qui s'introduiſoient peu-à-peu dans la Muſique. Ils ſévirent ſouvent contre les novateurs ; & quand le mal fut ſans reméde, ils regrettoient encore cette Muſique ſimple & mâle, au ton grave & majeſtueux, remplacée par une Muſique badine & efféminée qui s'étoit emparée des Théâtres. Phérécrate, Poëte Comique, fit paroître ſur la Scéne la Muſique échevelée, ſe jettant aux pieds de la Juſtice qui l'interroge ſur la triſte ſituation où elle ſe trouve.

## LA MUSIQUE.

*Sa robe eſt en lambeaux, ſon corps eſt déchiré de coups.*

» Je vous l'apprendrai volontiers. Celui que je » regarde comme la première ſource de tous mes

---

que donnoit une Reine jeune & galante, au petit-fils de Vénus, tandis que ſous le nom d'Aſcagne, l'Amour enflammoit le cœur de Didon, de jeunes Filles qui marioient leurs voix touchantes aux ſons brillans de

„ maux, eſt Mélanippède, qui a commencé à m'é-
„ nerver. Cependant cela ne ſuffiſoit pas encore
„ pour me réduire à l'état malheureux où je ſuis.
„ Cynéſias, ce maudit Athènien, m'a totalement
„ perdue & défigurée, en introduiſant dans les
„ ſtrophes de ſes Dithyrambes, des infléxions de
„ voix dépourvues de toute harmonie. Phrynis,
„ par l'abus de je ne ſais quels roulemens qui lui
„ ſont particuliers, me voyant fléchir & pirouetter
„ à ſon gré, m'a abſolument corrompue. Il ne me
„ falloit plus qu'un Timothée pour me mettre au
„ tombeau, après m'avoir honteuſement déchirée.

LA JUSTICE.

„ Quel eſt ce Timothée ?

LA MUSIQUE.

„ C'eſt ce Rouſſeau, ce Miléſien, qui, par mille
„ outrages nouveaux, & ſurtout par ſes fredons ex-
„ travagans a ſurpaſſé tous ceux dont je me plains ».

---

la lyre, chantoient les ſpéculations Aſtronomiques d'Atlas, & les Eclipſes de Lune & de Soleil qu'il avoit prédites.

Ariſtophane fait auſſi parler la Muſique, qui ſe plaint du Poëte Dithyrambique, appellé Philoxène.

« C'eſt lui qui me rendant plus lâche & plus » molle, m'a remplie de fredons diſcordans, trop » aigus, & qui n'ont rien que de licencieux ».

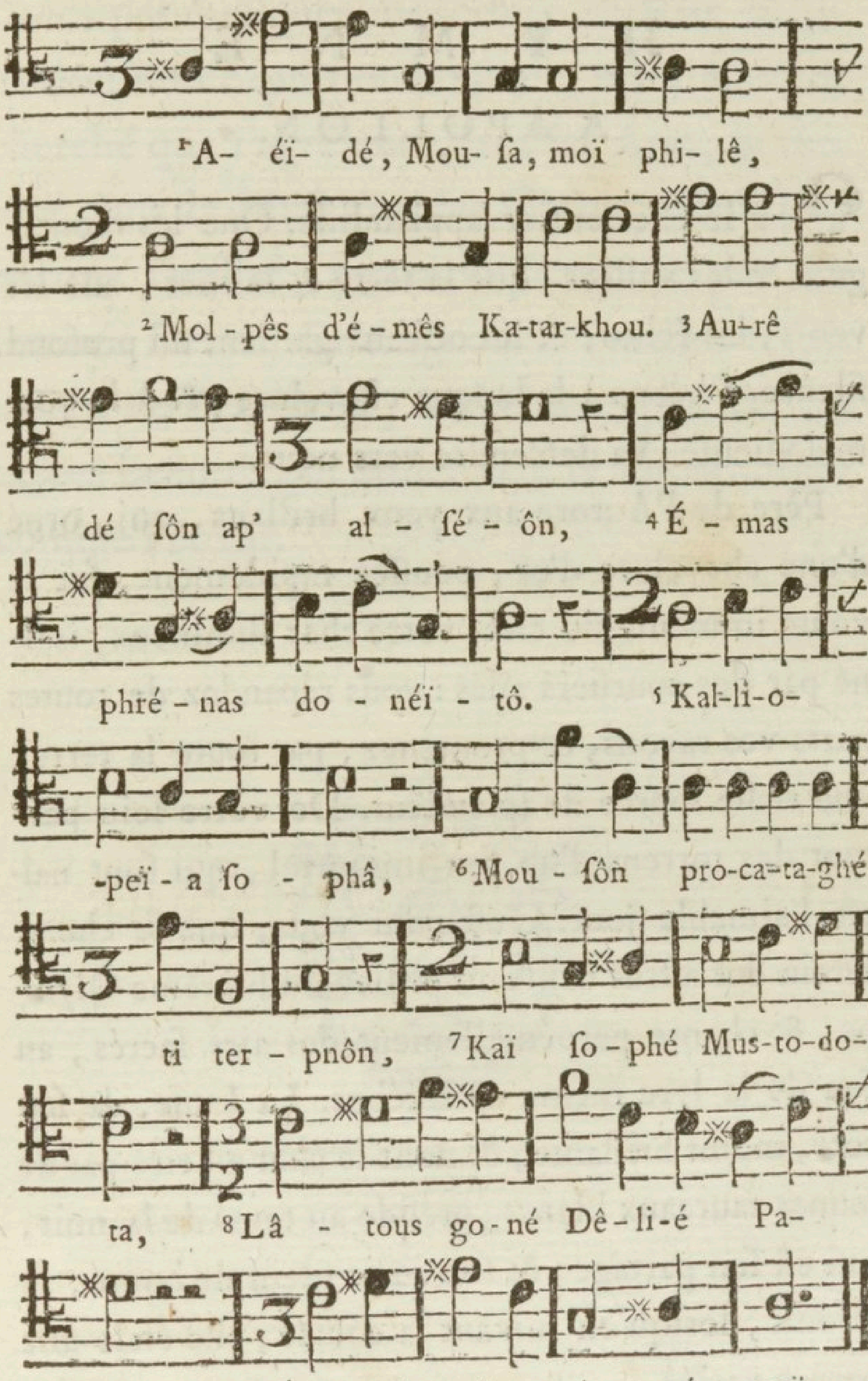
La Muſique des Grecs ne nous eſt pas connue; les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres en offrent quelques Fragmens, peu capables de ſatisfaire la curioſité du Lecteur. Je crois cependant devoir lui en donner une idée.

## HYMNE ou DITHYRAMBE,

### A CALLIOPE.

CHANTEZ, Muſe, qui m'êtes chére, & donnez le ton à ma voix. Que l'air de vos bocages vienne agiter mon ame. Sage Calliope, qui marchez à la tête des charmantes Muſes; & vous, qui nous initiez à vos myſtères, ſage fils de Latone, Apollon Délien, ſoyez moi propices.

# DITHYRAMBE A CALLIOPE.



# HYMNE
## A APOLLON.

QUE le Ciel entier applaudiſſe. Que les montagnes & les vallées, que la terre & la mer, que les vents, les échos, & les oiſeaux gardent un profond ſilence. Phébus à la longue chevelure, & à la voix mélodieuſe, va deſcendre vers nous.

Père de l'Aurore aux yeux brillans, qui, orné d'une chevelure d'or, pouſſez rapidement, ſur la voûte immenſe du ciel, votre char lumineux, traîné par des courſiers aîlés : vous répandez de toutes parts vos rayons, & promenez, par toute la terre, une riche ſource de ſplendeur. De votre ſein partent des torrens d'un feu immortel, qui font naître l'aimable jour. C'eſt pour vous, que le chœur ſerein des aſtres danſe au milieu du ſuprême Olympe, & chante perpétuellement des airs ſacrés, au ſon de la lyre même de Phébus. La Lune, de ſon côté, moins brillante, & dont le char eſt tiré par de jeunes taureaux blancs, préſide au tems de la nuit, qui eſt ſon partage ; & ſon cœur plein de bonté, ſe réjouit, lorſqu'en ſuivant ſa courſe, elle étale une parure variée.

Nous ne saurions juger de la Musique des Grecs par quelques morceaux de leur déclamation notée qui nous restent; nous n'avons cherché que l'agrément dans les Arts, & surtout dans la Musique; les Grecs y vouloient encore l'utilité, émus puissamment par des beautés fortes; ils exigeoient qu'elles résultassent de l'*ensemble*, & faisoient peu de cas de ces beautés qui étincellent & disparoissent comme l'éclair.

# FEMMES GRECQUES POÉTES.

## A

AGAETA. Aucuns de ſes ouvrages n'eſt parvenu juſqu'à nous. Quelques-uns croyent que c'eſt ſeulement un ſurnom de Télézile.

ALBUNÉE, Sibyle. Elle étoit de Cumes.

ANAGORA de Milet, Diſciple de Sapho.

ANAXAGORA.

ANTONOE. Silius Italicus en fait mention.

ANYTE. *Voyez* la notice d'Anyte.

ARTHEMIS ou *Diane*, Sibyle de Delphes.

ASPASIE. *Voyez* les femmes Philoſophes.

ATHENAIS, Sibyle. Il ne reſte rien de ſes ouvrages.

ATHENAIS. *Voyez* Eudoxe.

ATHIS, Leſbienne amie de Sapho.

## B

BARSINE, fille d'Artabaſe, Maîtreſſe d'Alexandre le Grand. On lui attribue une Hymne à Neptune.

BOCO, de Delphes. Elle compoſa une Hymne à la louange de ſes Concitoyens.

## C

CASSANDRE, fille de Priam.

CHARIXENA. Elle fit des Vers Lyriques.

CLÉOBULINE, fille de Cléobule, l'un des ſept Sages de la Grèce, s'eſt rendue célèbre par ſes Enigmes. L'amour de la Philoſophie la porta à céder ſes droits ſur le Trône de Rhodes,

Rhodes, à Ariſtipe. Elle eſt auſſi connue ſous le nom d'Eumétis, Princeſſe de l'Inde.

CLITAGORA, Theſſalienne. Elle s'étoit fait beaucoup de réputation par ſes vers & par ſes amours; ſon Amant avoit fait pour elle une Scolie inſérée dans une Comédie d'Ariſtophane.

» Du bien & de la ſanté pour ma Clitagora & pour moi » avec le ſecours des Theſſaloniens &c. »

Il y eut encore une autre Clitagora de Lacédémone qui faiſoit des vers, & dont Ariſtophane faiſoit mention dans ſa Comédie des Danaïdes qui eſt perdue.

CLITO. On lui éleva une ſtatue qui fut placée dans l'endroit le plus apparent de la Ville qu'elle habitoit. C'eſt tout ce qu'on ſait d'elle.

CORINNE, rivale de Pindare. On compte trois *Corinne*; l'une de Thèbes, l'autre de Corinthe; la troiſième de Délos.



DAMOCHARIS.

DAMOPHILE de Leſbos, élève & contemporaine de Sapho, ce qui a donné lieu à la mépriſe de *Tirapuello*, qui l'appelle *fille de Sapho*. Elle compoſa en mode Eolien des Poëſies érotiques, des Hymnes en l'honneur des Dieux, &c. Elle eut des Diſciples, & ſa réputation eût été plus brillante ſi Sapho ne l'eût éclipſée par la ſupériorité de ſon génie.

DAPHNÉ de Thèbes. Homère, dit-on, a ſupprimé ſes ouvrages pour en profiter; c'eſt la même que la fable repréſente aimée d'Apollon. Ces deux traits me ſemblent également fabuleux.

DÉMO, Sibyle célèbre.

DÉMOPHILE, ou la Sibyle Amathée.

DERBULINE. On croit que c'eſt la même que Cléobuline.

DODONE, Colombæ. Ce nom lui fut donné parce qu'elle rendoit des oracles.

E

ECYRRHINA.

EIANICA, ou *Euneca* de Salamine, Diſciple & amie de Sapho.

ELEPHANTIS. On ignore ce qu'elle a fait.

ELISSE, Sibyle.

EPICHARMI.

ERINNE, ou Herinne. Il y en a eu deux. *Voyez* les Poëſies d'Erinne.

EUDOXE. *Voyez* les Femmes Philoſophes.

G

GONGYLA.

H

HEDYLA, d'Athènes, fille de Moſchina, fit des Vers Iambiques.

HÉLOYE.

HEROPHILE, Sibyle.

HISTIACAM a fait quelques ſcolies.

J

JAMBA.

ICASIA.

L

LAMIA, fille de la Sibyle *Artemis*.

LAMPUSÆ, Sibyle.

LEARCHIS. Ménestrate fit ſa ſtatue.

M

MANTO; on croit que c'eſt la même que Daphné.

MARTHA.

MEGALOSTRATE, Lacédémonienne, Maîtreſſe d'*Alcman*, Poëte très-célèbre, qui fit entr'autres Poëſies ſix livres de Chanſons virginales, & qui mourut de la maladie pédiculaire.

MUÉSARCHIS d'Ephèſe. Sa ſtatue fit honneur à Euthycrates.

MOSCHINA, mère d'Hedyla.

MYA, ou *Muſca*. Il faut diſtinguer celle-ci d'une autre *Mya*, miſe par Ménage au nombre des Femmes Philoſophes.

MYRO. *Voyez* les Poëſies de Myro.

MYRTHIS, Poëte Lyrique, plus célèbre peut-être par les élèves qu'elle a fait que par ſes talens. Corinne & Pindare apprirent d'elle l'art de faire des Vers. Myrthis oſa diſputer le prix au jeune Pindare. *Voyez* Corinne.

MYSTIDE mérita une ſtatue.

N

NICOSTRATE.

NOSSIDE. *Voyez* les Poëſies de Noſſide. C'eſt la même que *Nyſide*.

P

PARTHENIS. Méléagre en fait mention dans ſa *Couronne*.

PHAENIS, ou *Phaeno*, Sibyle Epirotique.

PHAELLO, ou *Phaenide*, Sibyle.

PHANOTHEA, femme d'Icare. On lui attribue l'invention du Vers hexamètre.

PHEMONOE de Delphes, première Sibyle de Delphes. Elle inventa le Vers héroïque pour les Oracles.

PHILAENIS de Leucade, écrivit en vers Iambiques.

PHYGO.

PHYTO de Samonottre, Sibyle.

PRAXIGORIS. *Tatien* la met au rang des Femmes Poëtes, quoique pluſieurs ne parlent d'elle que comme d'une Courtiſanne.

PRAXILLE. *Voyez* les Poëſies de Praxille.

## S

SABBA, ou Sambette.

SALPE de Leſbos. Son goût dominant pour la Poëſie ne l'empêcha pas d'étudier la Médecine avec ſuccès.

SAPHO. *Voyez* ſa Vie.

SARBIS, la même qu'Alexandra, Caſſandre & Taraxandra.

SIDO.

STÉSICHORA, fille de Phalaride. Elle fit des vers lyriques, & s'adonna à la Philoſophie.

## T

TÉLÉZILE. *Voyez* ſa Vie.

TÉLÉSINE. On n'a conſervé que ſon nom.

TALARCHIDE d'Argos. Euthicrate fit ſa ſtatue.

TARGELIE de Milet, célèbre par ſes talens, ſes Poëſies & ſa beauté. *Voyez Femmes ſçavantes.*

THÉANO, fille de *Pythanacle* & femme de *Pythagore*, fit un Poëme en vers hexamétres. Elle s'appliqua à la Philoſophie, & donna des leçons publiques après la mort de ſon mari. Deux femmes du même nom citées par *Diogéne Laërce*, ont fait auſſi des Vers. L'une mit en vers la Philoſophie de *Pythagore*, l'autre réuſſit dans le genre Lyrique.

THEMIDIS. On compte plusieurs femmes de ce nom L'une d'elles est appellée *Thémis* ou Carmente, mère d'*Evandre*. Voyez *Femmes Latines*, *Poëtes ; seconde partie.*

THEOSÉBIE, est mise au rang des Poëtes, parce qu'elle fit des Epigrammes sur la mort d'Ablabius *Médecin*.

## X

XENOCLÉE est mise au nombre des Poëtes par Pausanias.

# DE L'ORIGINE DES OUVRAGES

## EN PROSE CHEZ LES GRECS.

LES Grecs erroient encore dans les forêts, méconnoiſſant juſqu'aux doux noms de Père & d'Epoux, (1) lorſque le Dieu des Vers & de l'Harmonie leur parut tout-à-coup deſcendre du Ciel pour adoucir leurs mœurs ſauvages. Mercure, l'inventeur des Lettres,

---

(1) Quand les Paſteurs de l'Egypte s'en rendirent maîtres, les premiers hommes de l'Etat cherchèrent leur ſalut dans la fuite. Cécrops s'arrêta dans l'Attique. Il y trouva des Peuples vagabons & farouches qui ne connoiſſoient aucun des liens de la Société. Deucalion, fils de Prométhée, s'établit d'abord dans la Phocide, puis dans la Theſſalie. Cinquante ans après l'arrivée de Cécrops dans l'Attique, Cadmus amenant une nouvelle Colonie d'Egytiens & de Phéniciens, ſe fixa dans la Béotie, où il bâtit la Ville de Thèbes. Linus, inventeur du Rhythme, & par conſéquent le plus ancien des Poëtes Grecs, aſſocia l'art des Vers à la Religion, & à l'art de gouverner. Orphée ſon Diſci-

Apollon & les Muſes furent les premières Divinités qu'ils adorèrent. Les Sages ou les Poëtes, car ces deux noms alors n'offroient pas une idée différente, ſe chargeoient ſeuls de l'éducation de la jeuneſſe qu'ils formoient

---

ple, civiliſa les Odryſiens, Peuple ſauvage. Amphion poſtérieur à Orphée, ne ſe borna pas à faire élever les murs de Thèbes, par le charme de ſes Vers & de ſa Lyre. Digne rival de Linus & d'Orphée, en célébrant les Dieux, les Héros, & la Patrie, il employoit au profit des Etats le reſſort le plus puiſſant ſur les hommes. Il frappoit l'imagination des Peuples, & faiſoit paſſer ſon enthouſiaſme dans les cœurs. Les Lacédémoniens, le dernier des Peuples de la Grèce qui ait été policé, ne le fut que par les Vers & par la Muſique. « Ils vivoient, dit Hérodote, comme des brutes, » n'ayant aucune ſociété avec les Etrangers, ni même » entr'eux ». Licurgue quitte ſa Patrie plus barbare que n'étoient les Ruſſes ſous Pierre le Grand. Il parcourt l'Aſie Mineure & l'Egypte, & s'arrête dans la Crète, où ſe liant avec un des Sages de la République, le Poëte Lyrique Thalétas, il l'invite à mettre en Vers ces Loix ſages, qui, durant tant de ſiécles, ont fait la gloire & le bonheur des Spartiates. Ce fut auſſi Licurgue qui recueillit & porta dans ſa Patrie les Poëſies

dans l'art de l'éloquence ſi néceſſaire chez un Peuple libre.

On fait remonter juſqu'aux ſiècles héroïques, ces fêtes rendues célèbres par le concours de la jeuneſſe Grecque qui venoit s'y diſputer le prix de l'éloquence. On lit dans

---

éparſes d'Homère. Il eut deux grands objets en vue, de fortifier la jeuneſſe par des exercices continuels, pour l'endurcir aux travaux & aux fatigues de la Guerre, & d'enflammer leur imagination en leur inſpirant le goût d'une Muſique & d'une Poëſie mâle & noble, & capable de les élever aux actions les plus héroïques. C'eſt pour cela que les Rois de Lacédémone ſacrifioient aux Muſes avant le combat; c'eſt pour cela que la marche des troupes étoit une ſorte de danſe. On chantoit, au ſon des inſtrumens, des Cantiques guerriers en l'honneur de ceux qui étoient morts pour la Patrie.

Une Société religieuſe qui s'étoit rendue puiſſante par ſes vues profondes dans l'art de gouverner, & très-célèbre par les Grands-Hommes qu'elle a produits dans les Sciences & dans les Lettres, s'eſt ſervie de la Muſique, avec autant de ſuccès que les Légiſlateurs Grecs, pour civiliſer une Nation étendue qu'elle gouverne avec ſageſſe.

Homère, que Thoas, le plus brave des Etoliens, avoit peu d'égaux dans les combats de l'esprit, où le talent de la parole obtenoit des récompenses & des distinctions honorables. « L'art de bien parler, dit-il ailleurs, est un » présent des Dieux peu commun, qui attire » à ceux qui le possédent l'admiration & le » respect ». Il appelle le sage Roi Nestor : l'*éloquent Orateur des Pyliens*. Hésiode semble encore renchérir sur Homère en s'écriant : « Heureux le Roi que les Muses destinent à » la gloire, & qu'elles favorisent à sa naissance d'un regard bienfaisant ? Elles répandent sur sa langue une douce harmonie, » & les paroles qui sortent de sa bouche enchantent les oreilles ».

Ces passages & plusieurs autres d'Hésiode & d'Homère suffisent pour prouver à quel haut dégré de considération étoit déjà parvenue l'éloquence. On peut juger d'après leurs ouvrages, que la Poësie l'avoit portée à sa perfection.

Les Poëtes qui seuls donnoient alors des

leçons publiques, enſeignoient-ils à être éloquens en Proſe, ou ſeulement en Vers? Les diſcours auxquels la Grèce aſſemblée applaudiſſoit, étoient-ils des diſcours oratoires ou des Poëmes? C'eſt ce dont le Lecteur ſera à portée de juger par la ſimple expoſition des faits.

Plus de trois cens ans après Homère, lorſque Phérécide, habitant de l'Iſle de Syros, & Cadmus de Milet, oſèrent ſecouer le joug des Vers, en publiant l'un des Ouvrages ſur les matières les plus abſtraites de la Philoſophie, & l'autre, l'Hiſtoire de ſa Patrie. Cette première tentative ne réuſſit pas. La Proſe encore dans ſon enfance ne connoiſſoit ni le nombre, ni l'harmonie. Cependant Hécatée de Milet, & Hellanicus de Leſbos, & après eux tous les Hiſtoriens, ſuivirent la route que Cadmus leur avoit tracée. Mais les Philoſophes intimidés par le peu de ſuccès de Phérécide, continuèrent d'emprunter le langage de la Poëſie, juſqu'au moment où protecteur de tous les Arts, Périclès devint

le modèle des Orateurs, & le Maître d'Athènes par ſon éloquence.

La Proſe eut longtems une marche traînante & uniforme, toutes ſes phraſes étoient détachées. Elle ignoroit cet art de les lier, ce tour périodique & nombreux qu'Hérodote lui-même, dit Cicéron, rencontra quelquefois, mais par haſard, & qu'aucun Ecrivain de ſon ſiècle ne ſoupçonnoit encore. Cependant plus de ſix cens ans s'étoient écoulés depuis que les Grecs encourageoient l'éloquence. Il y avoit déjà longtems qu'Homère avoit célébré celle de ſes Héros. Il ne ceſſe de vanter la douceur & les graces, le nombre & l'harmonie de leurs diſcours. Leurs diſcours étoient donc en Vers, puiſque l'art d'écrire en Proſe étoit encore inconnu.

Eſt-il vraiſemblable, dira-t-on, que Neſtor, Uliſſe, & tant d'autres grands Hommes, priſſent le ſoin frivole de cadencer des mots dans les conſeils de guerre, & à la tête des armées. Quelle opinion aurions-nous de nos Généraux s'ils faiſoient une pareille cho-

ſe ? Je conviens que rien n'eſt plus contraire à nos uſages, que rien ſans doute ne nous paroîtroit plus ridicule. Mais pouvons-nous juger d'un Peuple tel que les Grecs, par les Nations modernes, & de leurs uſages par les nôtres ; rappellons-nous qu'ils n'avoient pas les entraves de la rime, que la nature les avoit doués de l'imagination la plus Poëtique, qu'ils avoient la langue la plus riche & la plus harmonieuſe que les hommes ayent jamais parlée, ou pour mieux dire ſouvenons-nous qu'ils chantoient plutôt qu'ils ne parloient. Les Sophiſtes & les Rhéteurs qui peu-à-peu s'emparèrent des Ecoles publiques ſur les Poëtes, & qui les prirent pour modéles dans la manière d'inſtruire la jeuneſſe, n'enſeignerent-ils pas dans la ſuite à faire, ſur tous les objets & ſans préparation, des diſcours oratoires où toutes les richeſſes de l'éloquence étoient prodiguées. Comment auroit-il été plus difficile d'accoutumer à parler en Vers, des hommes dont la nature avoit déjà fait des Poëtes ? Ne ſavons-nous pas

positivement qu'Homère & Tirtée improvisoient? Pourquoi seroit-il ridicule que les Héros d'Homère (1) eussent enflammé le courage de leurs soldats de la même manière que Tirtée, quand il faisoit marcher au combat la Nation la plus grave de la Grèce? Les Italiens & les Allemans n'ont-ils pas leurs improvisateurs? Pourquoi croirions-nous donc que les Grecs exercés dès l'enfance, n'auroient pu faire ce que l'on fait encore aujourd'hui sans avoir eu les mêmes secours, & dans des langues moins riches & moins favorables à la Poësie?

L'art d'écrire en Prose introduit chez un Peuple qu'on pouvoit appeller, jusqu'alors, la nation des Poëtes, fut sans doute la première cause de la révolution qui se fit dans

---

(1) On trouve dans la vie d'Homère quelques fragmens des discours en vers qu'il faisoit sur le champ. Tirtée, chez les Lacédémoniens, ne fit que remettre en vigueur un usage introduit par Licurgue, & fondé sur ses loix; usage ancien, que ce sage Législateur n'avoit fait lui-même que renouveller.

les eſprits ; révolution fatale qui hâta la corruption des mœurs & du goût, & qui fit diſparoître l'ancienne forme des Gouvernemens.

Je crois pouvoir citer à ce ſujet les paroles d'un Sage qui faiſoit profeſſion d'enſeigner la Muſique, de Damon, l'ami & le conſeil de Périclès. « Dans la Muſique, diſoit-il, » comme dans tous les genres de littérature, » l'eſprit d'innovation ſe préſente ſous un » dehors flatteur, & s'inſinue comme une » choſe agréable, ou quelquefois même utile. » Il ne paroît faire d'abord aucun mal, ſes » premiers progrès ſont inſenſibles. Il ſe gliſſe » ſans qu'on s'en apperçoive dans les mœurs » & dans les inclinations. Devenu plus fort, » il ſe communique plus hardiment, & ſe » répand dans les différentes ſociétés ; mais » bientôt il ne garde plus de meſures, & atta- » quant ouvertement les Loix & les Conſti- » tutions de la République, il ne s'arrête » point qu'il ne les ait anéanties ».

Socrate en penſoit autant ſur la *Muſique*,

ſur les Lettres & ſur la Philoſophie. Se bornant à remplir les devoirs du Citoyen, il s'élevoit contre les novateurs, & ne vouloit connoître que la pratique des vertus. Xénophon, qui le dit poſitivement, a ſouvent reproché à Platon d'avoir donné à Socrate, en matière de Philoſophie, des ſentimens qu'il n'avoit jamais eu.

# DE L'ORIGINE

## DE LA PHILOSOPHIE.

ON voit par tout ce que j'ai avancé dans mon discours préliminaire, & dans les différentes notes de cet Ouvrage, que la Poësie encore au berceau rassembla dans l'enceinte des Villes, des hordes barbares, inconnues les unes aux autres, leur créa des loix, un culte, une morale, posa les justes bornes de la liberté, les enivra de l'amour des plaisirs & de la gloire, fut adoucir les ames sans les amollir, donna la première impulsion à tous les Gouvernemens, & rapprocha tant de Nations divisées d'intérêts, qui bientôt ne connurent qu'une Patrie, & ne furent plus qu'un même Peuple.

Dans ces tems fortunés appellés à juste titre les siécles héroïques de la Grèce, on voit que l'Empire de la Poësie étoit universel, que la sagesse (1) empruntoit son langage harmo-

(1) Avant la naissance des différentes Sectes philonieux.

nieux, & que la vérité ſe montroit aux mortels ſous le voile tranſparent de ſes riantes fictions. Des eſprits d'un ordre inférieur, des hommes doués du talent ſéduiſant de la déclamation (1), parcouroient les Villes de la Grèce, & charmoient l'oreille des Peuples par les beautés ſublimes des Poëtes célèbres que la mort avoit enlevés.

---

ſophiques, on compte cent vingt Poëtes Philoſophes. Henri Etienne imprima en 1573, tout ce qui nous en reſte, ſous le nom de Poëſies Philoſophiques.

(1) Ceux qui recitoient les Poëmes dont ils n'étoient pas les Auteurs, étoient connus ſous le nom de *Chantres* ou *Rapſodes*; on les appelloit aux Fêtes & aux Sacrifices publics, pour chanter les Poëmes d'Orphée, de Muſée, d'Heſiode, & ſur-tout d'Homère; on donnoit des prix à ceux qui réuſſiſſoient le mieux. Ils chantoient aſſis ſur un théâtre & s'accompagnoient eux-mêmes avec le luth; ils étoient très-recherchés dans leur parure, & portoient des couronnes d'or; ils ſe piquoient d'être les Interprètes des penſées des Poëtes, ce qui leur fit prendre dans la ſuite le titre de *Sophiſtes*, qui ſignifie verſé dans l'étude des Poëtes; ils prirent occaſion de-là, de former des Ecoles où ils expliquoient leur doctrine.

Heureuſe alors la Grèce de voir briller encore les flambeaux qui l'avoient éclairée! Trop heureuſe ſi ces hommes par qui ſembloient revivre les Orphée & les Homère, ſatisfaits d'en être les organes, n'avoient pas voulu s'en rendre les interprètes. Les plus inſtruits d'entre eux profitoient de l'ivreſſe des Peuples, & par un enthouſiaſme véritable ou feint, croyoient trouver dans les écrits des Poëtes qu'ils adoptoient, tous les devoirs des hommes, tous les myſtères de la nature, la ſcience univerſelle (1). L'habitude de s'ex-

(1) Métrodore de Lampſaque, Sophiſte célèbre, avoit cru trouver dans l'Iliade le débrouillement du cahos & le méchaniſme de l'Univers, &c. Iſocrate dit que les Sophiſtes *philoſophoient* ſur les Poëtes. Les Sophiſtes ſe diviſerent en pluſieurs ſectes : l'une s'occupoit de la *politique*, & regardoit Solon comme ſon Chef : une autre embraſſoit la *Phyſique*, que l'on définiſſoit alors la *ſcience des choſes divines & humaines*. Une troiſième qui cherchoit dans les Poëtes les différens ſyſtêmes de *Phyſique* & de *Métaphyſique*, fit naître *la Dialectique*, & fut appellée *Eriſtique* ou les *Diſputeurs*.

primer avec grace & de mettre ſous les yeux de leurs élèves les richeſſes de la Poëſie, leur fit auſſi naître le déſir de ſe les approprier. Depuis longtems l'éloquence étoit ſoumiſe à des régles. Ils haſardèrent pour la Proſe ce que les Poëtes avoient fait pour les Vers, & l'art oratoire leur dut ſa naiſſance.

Un vaſte champ s'ouvrit alors à l'ambition des hommes (1) que la nature n'avoit pas doués du talent de la Poëſie. L'éloquence, ſouveraine altière des Républiques, qui n'avoit

(1) Les Sophiſtes alloient comme les Rapſodes, de Ville en Ville, & ſe rendoient aux aſſemblées publiques de la Grèce, pour y prononcer des diſcours dont on les récompenſoit à proportion du plaiſir qu'ils avoient donné. Ils s'appliquoient comme eux, à la ſcience du Rhythme & de l'Harmonie, pour diſputer aux Poëtes le prix de l'éloquence. Les Sophiſtes ne tardèrent pas à s'exercer dans le genre judiciaire, afin de ſe rendre plus utiles aux hommes des différentes claſſes, & de groſſir le nombre de leurs Elèves. Ils enſeignoient à compoſer des Plaidoyers pour ſe défendre quand on étoit appellé en jugement. Ils donnoient auſſi des inſtructions ſur l'art de la guerre.

encore daigné ſe communiquer qu'aux Poëtes, parut tout-à-coup ſous une forme plus facile à ſaiſir. La multitude éblouie courut au devant d'elle. Les premiers efforts de la Proſe furent encouragés. On ne s'occupa plus que du ſoin de la perfectionner. La tribune retentit de ſes nouveaux ſuccès, & la Poëſie enfin connut une rivale.

Ces hardis novateurs, fiers de la révolution qu'ils venoient d'opérer, oſèrent ſecouer tout-à-coup le joug de leur bienfaitrice. Ils ſapèrent ſourdement les fondemens de ſon trône, ce qu'ils ne pouvoient faire, comme on l'a déjà vu, ſans anéantir le culte auquel elle étoit liée, ſans changer la forme des états qu'elle avoit crées.

Pluſieurs d'entre eux, (1) en parcourant les

---

(1) Diodore de Sicile dit que les Egyptiens étoient diviſés en trois claſſes. La première, celle des Sages, exempte des charges publiques, s'occupoit uniquement de l'étude des loix, de la religion & de la nature. C'étoit du corps des Sages que les peuples tiroient leurs

Nations étrangères, y avoient trouvé des Sages uniquement consacrés à l'étude, que l'amour de la vérité & la pratique constante des vertus élevoient au-dessus des autres citoyens. Une Philosophie simple établie sur la

---

Rois & leurs Ministres ; on croyoit alors que les hommes les plus vertueux & les plus habiles étoient les plus dignes de commander. Chez les Perses, le Sages étoient chargés de l'éducation des Rois & de les couronner. Chez les Etiopiens, les Gimnosophistes veilloient sur la conduite des Rois, & avoient le droit de réformer leurs jugemens. Les Sages de l'Inde ne sortoient de leur retraite qu'au commencement de l'année, & se rendoient au Palais du Roi. Là, chacun déclaroit ce qu'il avoit observé d'utile au gouvernement, & à l'histoire naturelle. Ceux dont les remarques étoient rejettées comme frivoles trois fois de suite, rentroient dans leur solitude pour n'en plus sortir. On sçait à quel haut dégré de considération & de puissance s'étoient élevés les Druides chez les Celtes & chez les Gaulois. La Philosophie parmi ces différentes nations, essentiellement liée au gouvernement & au culte, avoit un but direct & utile ; mais ce qui convenoit à chacune en particulier n'étoit pas egalement propre à toutes sortes d'états. Il est aisé de concevoir comment de pareils

morale & ſur un culte uniforme, avoit dicté les Loix de ces heureux Gouvernemens, & leur ſervoit de baſe. Ce fut de ces ſources pures dans leurs principes, que les antagoniſtes de la Poëſie rapportèrent tant de dif-

---

Philoſophes étoient d'un grand ſecours aux peuples; mais une Philoſophie de détail & de ſyſtême, diviſe les eſprits loin de les unir, & quelque bonne qu'elle ſoit en apparence, il réſultera toujours une longue ſuite de maux du bien paſſager qu'elle aura produit. Les Grecs étoient nés pour être Poëtes & non pas Philoſophes. » Le chemin qui conduit à la vérité, diſoit » Théodoret, eſt un chemin d'airain; les Barbares ont » trouvé pluſieurs ſentiers pour y entrer; les Grecs » trop fiers de leur vivacité d'eſprit, en ont paru tou- » jours fort éloignés. » Quelle découverte ont fait les » Grecs, dit encore Tatien de Sirie; les Caldéens ont » inventé l'Aſtronomie; les Egyptiens, la Géométrie, » les Phéniciens les Lettres; les Grecs ont appris des » Egyptiens la manière d'écrire l'hiſtoire, de Marſias, » les doux accords de la Muſique. Ils doivent aux » Phrygiens les chœurs des flutes; aux Tyrraniens, la » trompette guerrière; aux Cyclopes, l'art de forger » le fer; & à une illuſtre Reine de Perſe, les règles du » ſtyle épiſtolaire «.

férentes opinions, tant de ſpéculations métaphyſiques, tant de ſyſtêmes plus ingénieux que ſolides, & cette morale vague & contradictoire, que pour faire valoir à l'envi les uns des autres, ils appuyèrent d'une foule de paradoxes monſtrueux, de raiſonnemens ſubtils & faux, de l'art Eriſtique enfin, (1) le plus mépriſable & le plus dangereux de tous les arts, celui qui enſeigne à ſoutenir & à combattre indifféremment la

(1) L'art Eriſtique conſiſtoit à réfuter tout, à ſoutenir par exemple, qu'on ne peut ni ſe tromper ni mentir; qu'il n'y a point de différence entre dire la vérité & ne rien dire; entre le bon & le mauvais, le blanc & le noir; que tout eſt arbitraire; qu'il n'y a point de fauſſes opinions, &c. Zénon d'Elée, Diſciple de Parmenide, paſſe pour l'inventeur de l'art Eriſtique: il avoit fait un recueil de diſputes, où les vérités les plus conſtantes étoient miſes en problême. Voilà quels étoient les hommes qui ſe donnoient pour enſeigner la vertu. Voilà ceux que les pères de famille choiſiſſoient pour apprendre à leurs enfans les devoirs du Citoyen. C'étoit avec de pareilles leçons que ceux-ci ſe flattoient de ſurpaſſer un jour leurs vertueux ancêtres.

vérité & le menſonge. Ainſi, renverſant les idées reçues, ils ont jetté le trouble & l'agitation dans les cœurs, l'audace & la vanité dans les eſprits; ainſi les uſages les plus révérés, les vérités les plus conſtantes, les liens les plus ſacrés des familles & des Peuples, religion, vertu, gloire, enthouſiaſme, ils ont anéanti tout & n'ont rien édifié. Socrate qui conſacra ſes talens & ſa vie à combattre ces turbulens corrupteurs que les Peuples chargeoient de l'éducation de la jeuneſſe, Socrate finit par être immolé à leur reſſentiment; mais il étoit parvenu à les diffamer ſous le nom de Sophiſtes. Faut-il que ſans le ſavoir, le plus vertueux des hommes n'ait fait que prêter de nouvelles forces a l'hydre qu'il avoit combattue, qu'elle ait emprunté ſes armes pour apprendre à ſe défendre, & que plus inſtruite par ſes défaites, elle en ſoit devenue plus ſubtile & plus dangereuſe!

Eſt-ce elle qui, ſous le manteau de la Philoſophie, traîne à ſa ſuite les Diſciples mê-

me de Socrate (1)? Attachés à remplir les devoirs de citoyens, conſtamment occupés de la morale, tant qu'ils étoient ſous les yeux du Sage, que devinrent-ils après ſa mort? Je les vois marcher ſur les traces des Sophiſtes & former autant de Sectes différentes qui ſe combattent & s'entre-heurtent, mais toujours prêtes à ſe réunir contre l'ennemi commun, toujours promptes à ſe révolter contre les

---

(1) Le nom de Philoſophe que Pithagore & ſes Diſciples prirent par modeſtie, devint le nom particulier de ceux qui s'appliquoient à la ſcience des choſes divines & humaines ſeulement, lorſque le titre de Sophiſte fût tombé dans le mépris. Ils ne firent que changer de nom : on peut dire même que les Diſciples de Socrate allèrent plus loin que les Sophiſtes. Je me contenterai de citer l'exemple d'Euclide. De retour dans ſa Patrie après la mort de ſon Maître, il y fonda une Ecole. Son amour pour la Dialectique, ſes argumens captieux, ſes ſyllogiſmes embarraſſés, toutes les vaines ſubtilités de ſa logique après avoir ſéduit la jeuneſſe, paſſèrent inſenſiblement dans la ville de Mégare. On ne vit plus, dit l'Auteur de l'hiſtoire critique de la Philoſophie » Que des hommes querelleux,

vues politiques des États. Les voyez-vous armées d'une vaine métaphiſique, éteindre dans les cœurs le feu de l'enthouſiaſme qu'avoit allumé, depuis tant de ſiècles, le flambeau de l'imagination? Rappellez-vous ces tems de l'héroïſme, où les Poëtes embelliſſoient les leçons de la ſageſſe des plus riantes allégories, des fictions les plus ſéduiſantes. Comparez un moment ces fêtes à jamais célébres,

---

» qui conteſtoient ſur tout avec chaleur, qui jamais ne » convenoient de rien, qui s'abordoient & ſe quittoient d'un air railleur, & preſque en s'inſultant les » uns les autres. Les places publiques, les lieux d'aſſemblée, les maiſons particulières, tout fut infecté » de ce mauvais levain. "

Un de ceux qui ſuccédèrent à Euclide dans l'école de Mégare; faiſoit un jour des reproches détournés à la Courtiſanne Glicère, ſur ce qu'elle corrompoit les jeunes gens enivrés de ſes apas. » J'en conviens, répondit-elle; mais on vous accuſe de la même choſe » vous autres Philoſophes, convenez-en auſſi de bonne foi; & qu'importe par qui ſe dérange la jeuneſſe, par une Courtiſanne ou par des Philoſophes? "

où le ſon de leur lyre attiroit la Grèce entière, où ils ſe diſputoient l'honneur de chanter plus dignement les Dieux & les Grands hommes, ou par des impreſſions auſſi promptes que durables ils gravoient dans les cœurs les devoirs de citoyens; comparez-les, dis-je, à ces aſſemblées Philoſophiques où le plus éloquent des Diſciples de Socrate, Platon (1) donnoit des leçons à la jeuneſſe, & définiſſoit les vertus. Ecoutez-le parler lui-même, & vous verrez en quoi le Philoſophe diffère du Citoyen.

« Le vrai Philoſophe n'a jamais ſçu, pas » même dans ſa plus tendre jeuneſſe, le che- » min qui conduit à la place publique (2). Il » ne ſait pas en quel endroit ſe jugent les » Procès, ni celui où ſe font les délibérations » ſur les affaires de l'Etat. Il ne parvient rien

---

(1) On peut en excepter Phœdon, ſage & fidèle imitateur de ſon Maître.

(2) Le divin Platon connut dans un âge mur le chemin qui conduiſoit à la Cour de Denis le Tyran.

» à lui des Ordonnances, des Décrets, des
» Jugemens prononcés ou écrits. Il ne les lit
» point... Non-seulement le Philosophe
» ignore ce que fait son voisin, mais à peine
» sait-il si c'est un homme ou un animal de
» quelqu'autre espéce..... Qu'il soit obligé
» de parler des choses sensibles, de celles qui
» sont à nos pieds, ou sous nos yeux, ce
» n'est pas pour les femmelettes seules qu'il
» devient un sujet de raillerie, c'est pour tous
» ceux qui l'écoutent?.... Il ne connoit rien de
» ce qui peut être un sujet légitime de repro-
» ches aux particuliers».

Je me suis contenté de jetter au hasard quelques idées sur la naissance de la Philosophie chez les Grecs. Il eut été mieux sans doute de la suivre dans sa marche, & dans les funestes effets de ses principes destructifs, mais la nature de ce recueil ne me permet pas d'approfondir un sujet aussi vaste. L'Ecrivain qui voudroit l'entreprendre feroit un ouvrage dont le but seroit très-utile, & l'on peut dire même très-Philosophique.

# NOMS DES FEMMES GRECQUES

## SAVANTES.

ABROTELIE, de Tarente, fille d'*Abrole*, femme Philoſophe, n'eſt connue qne ſur le témoignage de *Jamblique*, dans la vie de *Pithagore*.

ACCA, que quelques-uns nomment ARCA, célèbre par ſa ſcience. Elle étudia la Médecine, & compoſa des remèdes ſouverains contre les effets du poiſon. Muſée en fait mention dans ſes *Femmes doctes*.

ACESO, fille *d'Eſculape*. Elle & ſes ſœurs *Ægle*, *Hygia*, *Panacea*, *Jaſo*, *Roma*, étudièrent la Médecine, & compoſèrent différens Ouvrages avec un égal ſuccès.

ÆSARIA, fille de *Pithagore*. Salmaſius nous a conſervé des fragmens d'un traité qu'elle avoit fait ſur *la Structure du corps humain*.

AGALIS, ou ANAGALIS, ou AGALLIS, de l'Iſle de Corfou, très-renommée pour ſa ſcience ; elle excelloit dans la Rhéthorique, & donnoit des leçons de Grammaire; elle en avoit compoſé quelques traités. Je ne ſçais pas pourquoi Meurſius, en ſon ouvrage des Jeux des Grecs, lui attribue l'invention d'une ſorte de jeu de Paume, plus difficile que celui que nous connoiſſons, puiſqu'il conſiſtoit à prendre la balle avant qu'elle eût touché la muraille.

AGLANICE ou AGLAONICE, fille *d'Egitoris* ou *Hegelois* de Teſſalie, ſçavante dans l'Aſtronomie ; mais très-vaine de ſon ſçavoir. Lorſqu'elle prévoyoit quelqu'éclipſe, elle ſe

vantoit de faire deſcendre la lune du ciel, ce qui la fit tourner en ridicule. Dans un autre ſiècle on l'eût adorée.

AGNODICE, ſçavante dans la Médecine. Mademoiſelle *des Roches* a fait un Poëme ſur cette femme célèbre, qui ſe trouve dans le troiſième volume de ce Recueil.

ALCÉ. *Pithagore*, ſi l'on en croit *Aulugelle*, diſoit avoir été d'abord *Euphorbe*, enſuite *Pirandre*, puis *Callidène*: Enfin, la Courtiſanne *Alcé*, femme d'une grande beauté & d'un mérite diſtingué.

ANNE COMNÈNE, fille d'*Alexis Comnène*, Empereur de Conſtantinople, écrivit l'hiſtoire du règne de ſon père, qui fut de trente-ſept ans. Le Père *Pouſſin*, Jéſuite, l'a traduite en Latin; M. le Préſident *Couſin* en François.

ANTICIRE, Courtiſanne Grecque, ſçavante dans l'art de la Médecine. Le célèbre Médecin *Nicoſtrate* ſon Amant, lui ayant laiſſé à ſa mort une grande quantité d'ellébore, elle guériſſoit tous les malades qui venoient à Anticire, ce qui lui fit donner le nom de cette Iſle.

ARETHA, fille & Diſciple d'*Ariſtipe*, donna publiquement pendant trente-cinq ans, des leçons de Philoſophie & de Morale; elle écrivit quarante-huit livres ſur diverſes matières; elle eut cent Philoſophes pour Diſciples, et ſon fils ſurnommé *Médidactes*, ou *enſeigné par ſa mère*. Les Athéniens lui firent graver ces Vers ſur ſa tombe.

» Ce marbre renferme la grande & ſublime Aretha, Grecque,
» la ſplendeur de toute la Grèce. Elle eut la beauté d'Helène,
» l'honnêteté de Tirma, la plume d'Ariſtipe, l'ame de Socrate
» & l'éloquence d'Homère «.

ARIGNATA. Elle a écrit l'Hiſtoire de Denis le Tyran.

AXIOTHÉE, ſe déguiſoit en homme pour aſſiſter aux leçons de Platon.

ARISTOCLÉE, nommée *Thépclée* par *Suidas*, & *Thémiſtoclée*, par *Diogène-Laerce*, Prêtreſſe du Temple de Delphes. Porphyre, dans la Vie de *Pythagore*, dit que ce Philoſophe enſeigna ſur la morale ce qu'il avoit appris à Delphes *d'Ariſtoclée*.

ASPASIE. *Voyez* l'article des COURTISANNES.

ASTYANASSE, Suivante d'Helène. Elle a écrit ſur des ſujets laſcifs.

CLEACHME, ſœur d'*Autocharide*, célèbre Lacédémonien, femme Philoſophe, citée par *Jamblique*.

CRIDE, cultiva la Médecine.

DAMO ou DEMO, écrivit ſur les devoirs de ſon ſexe.

ELPIS, femme docte.

EUDOXIE. *Voyez* le ſecond volume

EUNOMIE, Auteur d'un Panégyrique de Conſtantin.

HYPPARCHIE, née à Maronea, ſous le régne d'Alexandre le Grand, écrivit, dit Suidas, des Hypothèſes Philoſophiques; elle s'étoit épriſe par amour, pour la Philoſophie de Crates, Philoſophe cynique.

HYPACIE, fille du Philoſophe *Theon*, étoit d'Alexandrie, Elle étudia la Philoſophie & les Mathématiques ſous ſon père. L'Évêque *Synezius* l'a célébrée, & Paul le Silentieux l'a chantée dans ſes Vers. On lui confia la fameuſe École d'Alexandrie.

Des troubles s'étant élevés dans cette Ville, le peuple qui l'accuſoit d'empêcher la réconciliation d'*Oreſte*, Gouverneur de la Ville & de *Saint-Cyrille*, la mit en pièce.

HYPACIE, fille du Philoſophe *Iſidore*, ſe fit une grande réputation dans l'Aſtronomie.

HYPPO, fille de *Chiron le Centaure*, eſt comptée parmi les femmes Philoſophes les plus célèbres.

LAIS, exerça la Médecine.

MAYA, femme ſçavante dans l'art de la Médecine.

MELISSE, écrivit ſur la manière dont les femmes doivent ſe vêtir, & preſcrivit tous les ajuſtemens qui conviennent à ſon ſexe.

MÈRE d'*Anacarſis*.

PAMPHILE, Égyptienne, vivoit ſous le régne de Néron. Elle écrivit une *hiſtoire mêlée* en trente-trois livres, & donna l'abrégé des Œuvres de *Ctéſias*.

SOTIRA, ſe livra à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle. On croit qu'un de ſes ouvrages exiſte en manuſcrit dans la bibliothèque de Florence.

SPENDUSA. *Galien* fait l'éloge de ſa ſcience.

THARGELIE. *Voyez* les Courtiſannes

THUCYDIDIS, fille de *Thucydide*. On lui attribue le livre VIII de l'Hiſtoire du Péloponèſe.

TIMARÈTE, Diſciple de Pithagore, lui écrivit une lettre ſur les leçons qu'il donnoit, & lui propoſa pluſieurs difficultés.

# DES FEMMES

## *Qui ont ſagement gouverné les Etats.*

LA première qui ſe préſente, & dont le nom cependant n'eſt pas paſſé à la poſtérité, eſt la femme d'*Abuſaïd*, Roi de Perſe, à qui ce Monarque abandonna les rênes du gouvernement. Jamais ce vaſte Royaume, depuis le grand Cyrus, n'avoit été ſi ſagement gouverné.

ALEXANDRA, femme d'*Alexandre Janeus*, Roi des Juifs. Les peuples & ſur-tout les Phariſiens, irrités de la cruauté & de la mauvaiſe adminiſtration de Janeus, étoient arretés par la haute eſtime qu'ils avoient pour cette Princeſſe. A la mort de leur Souverain, ils donnèrent d'une voix unanime à Alexandra, la Régence du Royaume. Elle y rétablit la paix & remit le pouvoir ſouverain à l'aîné de ſes fils, ſous le nom duquel elle régna toute ſa vie avec autant de ſageſſe que de gloire.

AMAGE, Reine des Sarmates. *Medoſac* ſon époux ſe livroit à une vie oiſive & honteuſe, & laiſſoit les rênes du gouvernement à cette Princeſſe, qui par ſon équité, ſa vigilance & ſon génie, ſe fit une grande réputation. Les peuples de la Cherſonèſe Taurique ayant imploré ſon ſecours contre le Roi des Scytes, Amage commanda à ce Roi de faire la paix avec ces peuples; ſur ſon refus, elle prend cent vingt hommes avec elle, fait donner à chacun trois chevaux, fait cinquante lieues en un jour, arrive à la Capitale de ce Roi, défait les premières troupes qui ſe préſentent, paſſe au Palais, tue de ſa main ce Prince, s'empare de ſes États & les remet à ſon fils, en lui di-

disant: « Que l'exemple de ton père t'apprenne à être plus juste » que lui ».

NITOCRIS, Reine de Babylone, signala son courage & ses grands talens dans l'art de gouverner. Elle fit détourner le cours de l'Euphrate, lorsque ses ennemis vinrent assiéger sa Capitale. Elle fit construire un Pont sur ce fleuve, ce qu'on avoit cru jusqu'alors impossible. On rapporte encore de cette Princesse, qu'elle fit élever son tombeau sur la principale Porte de la Ville, avec une inscription qui promettoit de grands trésors à celui qui l'ouvriroit. Darius, longtems après, l'ayant fait ouvrir, n'y trouva que ces mots: « Si tu n'eusses été in- » satiable d'argent, tu n'eusses pas violé la sépulture des Morts ».

NITOCRIS, Reine d'Egypte & d'Ethiopie, gouverna ses Peuples avec plus de sagesse & d'éclat, que tous les Rois qui l'avoient précédée.

SÉMIRAMIS, Reine d'Assyrie, veuve de Ninus; son génie, son amour & ses crimes sont trop connus pour en parler.

ACARNANIENNES, (les) de l'Acarnanie, Province de l'Epire en Grèce, appellée aujourd'hui *la Carnia*, dans l'Albanie.

Des Traîtres ayant livré la Ville aux Étoliens, contre leſquels les Acarnaniens étoient en guerre, ceux-ci continuèrent de ſe battre avec courage. Leurs femmes montées ſur le faîte des maiſons, tuèrent un grand nombre d'ennemis, en faiſant tomber ſur eux une grêle de pierres & de tuiles. Après une très-longue réſiſtance, épuiſées de fatigue, & voyant leurs pères, leurs maris & leurs enfans prêts à devenir la proie des Vainqueurs, elles les tinrent ſi étroitement embraſſés, que les Étoliens ne les en pouvant détacher, les tuèrent avec eux.

ALCESTE. Son hiſtoire que les Poëtes ont embellie, eſt rapportée d'une manière plus naturelle par la Princeſſe Eudoxie Macrembolitiſſa, dans un ouvrage manuſcrit. Alceſte, fille de Pélias, accuſée d'avoir ôté la vie à ſon père, avec ſes autres ſœurs, prit la fuite. Admète, Roi de Theſſalie, lui offrit un aſyle à Pherès ſa Capitale, & l'épouſa. Acaſte, fils de Pélias, pour venger la mort de ſon père par celle de ſa ſœur, vint aſſiéger Pherès. Admète fait une ſortie dans laquelle il eſt fait priſonnier. Acaſte lui offre ſa liberté, s'il veut livrer Alceſte à ſa vengeance. Admète la refuſe à ce prix. Alceſte inſtruite de l'offre de ſon frère, ſe livre elle-même. Hercule arrive à Pherès, apprend l'action généreuſe d'Alceſte, va combattre Acaſte, le défait, & ramène Alceſte à ſon époux.

ALCIS & ANDROCLÉE, toutes deux filles d'Antipène, le plus conſidérable des Citoyens de Thèbes. Un Oracle ayant

prédit aux Thébains qu'ils ſeroient Vainqueurs des Orchoméniens, ſi le plus noble d'entr'eux ſe ſacrifioit pour la Patrie. Antipène refuſa de ſe dévouer. Alcis & Androclée coururent enſemble ſur un des tombeaux de leurs Ancêtres, & s'y donnèrent la mort.

AMAZONES. Il faudroit donner leur hiſtoire, ſi l'on vouloit rapporter toutes les actions courageuſes qui les ont illuſtrées.

ARCHIDAMIE, fille de Cléonime, Roi de Sparte. Ayant appris que le Sénat avoit ordonné que les femmes ſortiſſent de la Ville dont Pirrhus ſe préparoit à faire le ſiége, ſe préſenta devant l'aſſemblée, l'épée à la main. « Les mères de tant » de braves Guerriers, dit-elle, combattront pour la Patrie » avec autant de courage que leurs enfans, & leur donneront » même l'exemple. » Le Sénat admirant la fermeté de cette femme, révoqua ſon decret. Il dut preſque ſon ſalut au courage d'Archidamie & des autres femmes.

ARGIENNES. *Voyez* TELEZILE.

ARTEMISE, premiere Reine de Carie. Sa valeur égaloit ſa prudence. Elle combattit pour Xerxès à la bataille de Salamine, avec une intrépidité peu cotmmune. Les Grecs eurent la barbarie de mettre ſa tête à prix. Quand l'armée navale de Xerxès fut miſe en déroute Artemiſe entourée de vaiſſeaux Grecs qui la pourſuivoient, eut l'adreſſe de leur échapper, en ſe vèngeant d'un ennemi particulier. Pour faire croire aux Vainqueurs qu'elle étoit de leur parti, elle attaqua le vaiſſeau que montoit Damaſithimus, Roi de Calinde, qui combattoit pour les Perſes, & le coula à fond. Les Grecs trompés par cette action ceſsèrent de la pourſui-

vre. Elle s'empara de la Ville de Latmus par un ſtratagême qui mérite d'être rapporté. Ayant mis ſes troupes en embuſcade, elle s'en alla ſuivie d'un cortège nombreux de Femmes & d'Eunuques, célèbrer la fête de Cybéle, dans un bois conſacré à cette Déeſſe. Les habitans de Latmus y accourent, & pendant qu'ils admiroient ſa piété, ſes Troupes s'emparoient de la ville.

Heureuſe ſi avec toutes les qualités des Héros, Artemiſe n'eût point eu les foibleſſes de l'Amour, & n'eût pas terni ſa gloire par un crime qui lui couta la vie. En bute aux mépris d'un jeune homme d'Abidos, nommé *Dardanus*, elle lui créva les yeux pendant qu'il dormoit. Cette vengeance n'ayant pas éteint ſon amour, elle alla ſur le rocher de Leucate à l'exemple de Sapho, & ſe précipita dans la mer.

CHELONIS, fille de Léonidas, & femme de Cléombrote, tous deux Rois de Lacédémone. Son père & ſon mari avoient chacun leur faction. Cléombrote l'emporta ſur ſon beau-père, qui ſe réfugia dans un Temple. Chélonis ſe rendit près de lui, aimant mieux partager les malheurs de ſon père, que le Trône avec ſon époux & ſes enfans. Elle l'accompagna même dans ſa retraite à Tégée. A quelque tems de-là Léonidas remonta ſur le Trône, & Chélonis vola dans les bras de ſon époux, & partagea ſa diſgrace. Elle défendit Cléombrote devant ſon père d'une manière ſi ferme, ſi touchante qu'elle lui ſauva la vie.

En vain ſon père tenta de la faire demeurer avec lui; elle donna l'un de ſes enfans à tenir à ſon mari & prenant l'autre, elle fit ſes prières auprès de l'autel, & partit avec Cléombrote pour le lieu de leur exil.

CHIO, (les femmes de l'Iſle de ) aujourd'hui *Scio*, dans l'Archipel. Plutarque dit qu'elles ſe ſignalèrent dans deux occaſions différentes. Les Erithréens preſsèrent vivement les Habitans de Chio, qui étoient allé peupler la Ville de Leuconie. Ils les obligèrent de ſortir de cette Ville, n'emportant avec eux qu'une robe & une ſaie ( eſpèce de caſaque ou ſur-tout militaire. ) Les femmes indignées de cette promeſſe, engagèrent leurs maris à répondre aux ennemis, que pour des Guerriers la javeline étoit la robe, & le bouclier la ſaie. Les Erithréens les laiſsèrent ſortir les armes à la main.

Philippe, fils de Démétrius, avoit fait ſolliciter les Eſclaves de la Ville de Chio de prendre les armes contre leurs Maîtres, leur promettant de leur donner en mariage leurs Maîtreſſes. Enflâmées de colère, les femmes prennent les armes, montent ſur les remparts, forcent Philippe à lever le ſiége, ſans qu'aucun eſclave oſât ſe déclarer pour lui.

CYNA, fille de Philippe de Macédoine & ſœur d'Alexandre le Grand, commanda des armées, & remporta pluſieurs victoires.

DAMATRION, Lacédémonienne. Son fils s'étant mal comporté dans la guerre des Meſſaniens, elle le tua de ſa propre main. L'inſcription qu'on mit ſur le tombeau de ce jeune Prince a été traduite en vieux François. La voici :

Damattion tua ce Gendarme fugitif,
Combien qu'il fut ſorti de ſon ventre fidéle,
Et puis le vient jetter dans ce vallon chétif,
Comme du tout indigne, & de ſa ville & d'elle.

HARMONIE, fille de Traſibule, Tyran de Syracuſe. Victime de la haîne qu'on portoit à ſon père, le peuple la cher-

choit pour lui donner la mort, lorſqu'une fille de ſon âge ſe préſenta ſous ſon nom & fut poignardée. Harmonie ne voulut pas ſurvivre à cette généreuſe amie; elle ſe fit connoître aux Révoltés qui l'égorgèrent.

HARPALICE, délivra, les armes à la main, Lycurgue ſon père, que les Gètes avoient fait priſonnier.

AGESISTRATE & AGIATIS, mère & femme d'Agis, Roi de Sparte. Ces deux Princeſſes ſecondoient les vues louables du Roi Agis pour la réforme des Lacédémoniens. Elles aſſembloient les femmes & les diſpoſoient à rappeller leurs maris & leurs fils à l'exécution des loix de Licurgue. Agis ayant ſuccombé ſous la rage de ſes ennemis, Agéſiſtrate & Agiatis obtinrent la permiſſion de le voir dans la priſon. Elles s'y rendirent & le trouvèrent ſans vie. Agéſiſtrate ſe jetta ſur ſon corps, & dit en l'embraſſant : «tu t'es perdu, mon fils, & tu nous » as perdu par l'excès de ta douceur & de ton humanité. » On ne lui permit pas d'en dire davantage. Elle & ſa belle fille furent étranglées. Tandis qu'on traitoit ces deux héroïnes avec tant d'indignité, on élevoit une ſtatue dans Sparte à Cyniſca, ſœur d'Agis, pour avoir remporté le prix de la courſe aux jeux Olimpiques. Cette Princeſſe fut la première femme qui oſa ſe préſenter à ces jeux.

MEGISTHO, femme de Timoléon, Citoyen de l'Elide en Grèce. Les habitans de cette contrée, laſſés de gémir ſous l'oppreſſion d'Ariſtotime, ſe révoltèrent & s'emparèrent de la ville d'*Amimone*. Ariſtotime crut les ſoumettre de nouveau en intimidant leurs femmes qu'ils n'avoient pu amener avec eux; Mégiſtho mépriſant de vaines menaces, lui répondit avec un courage & une fierté qui le tranſporta de fureur. Il ordonna

qu'on lui amena ſur le champ le fils de Mégiſtho pour le maſſacrer aux yeux de ſa mère. Cette femme courageuſe l'appella elle-même, & continua d'irriter le tyran par ſes mépris. Il alloit la ſacrifier à ſa rage ſi ſes courtiſans ne l'euſſent fait rentrer en lui-même.

MIRO & ſa ſœur, filles de cet Ariſtotime dont ont vient de parler, enveloppées dans la diſgrace de leur père, s'étranglèrent avec leur ceinture.

MONIME, femme de Mithridate, Roi de Pont. Cette Princeſſe paſſa d'une condition obſcure mais tranquille, ſur le trône où mille malheurs, un eſclavage continuel aſſiégèrent ſa vie; une mort funeſte termina ſes jours. Mithridate vaincu par les Romains, jaloux de Monime, & craignant qu'elle ne ſervît au triomphe de Pompée, lui envoya dire de ſe donner la mort. Elle prend ſon diadême, ſe l'attache au col, mais il ſe rompt: alors le foulant aux pieds: « Tu ne m'as apporté que » des malheurs, & tu ne peux ſervir à les terminer ». Elle tendit la gorge à l'Eunuque qui lui plongea une épée dans le ſein.

SPARETHRA, femme d'Armogis, Roi des Saces, arme cent mille hommes & deux cent mille femmes pour délivrer ſon mari, que Cyrus avoit fait priſonnier. Elle le combat, remporte ſur lui une victoire complette & le force à faire la paix.

# *DES COURTISANNES GRECQUES*

## *Qui ſe ſont rendues célébres.*

AGATHOCLÉE *ou* AGATHOCLIE, courtiſanne & joueuſe d'inſtrumens, célèbre par ſa beauté & ſon ambition. Parvenue au trône d'Égypte, objet de ſes vœux, elle cacha la mort de Ptolémée Philopator qui avoit fait mourir la Reine Eurydice pour l'épouſer, elle s'empara des tréſors du feu Roi, & de concert avec ſa mère & ſon frère attenta à la vie du jeune Prince. Le peuple d'Alexandrie ſe révolta & la mit en pièces.

ALCÉ. *Pithagore* diſoit « qu'il avoit été d'abord *Euphorbe*, » enſuite *Pirandre*, puis *Callidène*, enfin une courtiſanne très- » célèbre appellé *Alcé* ».

ANTICIRE. Ce ſurnom lui fut donné, parce qu'ayant appris de Nicoſtrate, Médecin célèbre, la manière dont on prépare l'ellébore, elle l'employoit avec ſuccès pour la guériſon de ceux à qui la tête tournoit. L'ellébore vient de l'Ile d'Anticire, où l'on envoyoit alors beaucoup de pareils malades.

APPOLLONIAS *ou* APOLLONIS, femme d'Attale I, Roi de Pergame. Sa naiſſance étoit baſſe, mais ſa beauté & ſurtout ſa modeſtie, ſa prudence, ſon déſintéreſſement lui méritèrent le tître de Reine qu'Attale lui donna, après l'avoir tenue quelque temps au rang de ſes concubines. Le peuple applaudit ſincèrement à ſon élévation. Ses mœurs ne changèrent point avec la fortune. Elle fut chère à ſon mari, à ſes enfans à qui elle inſpira par ſon exemple, l'amour de la vertu, & une union qui ne s'altéra jamais. Les trois plus jeunes furent les ſoutiens du trône d'Eumène leur aîné, & ſa garde fidelle. Sou-

vent, au rapport de Plutarque, on entendoit Appollonias s'écrier : « Je rends graces aux Dieux, non de ce qu'ils m'ont » fait Reine, mais de ce que mon fils reste sans crainte au milieu » de ses frères, quoiqu'ils soient toujours armés d'épées & de » piques ».

Après la mort d'Eumène, elle voulut revoir Cizique sa patrie. Attale II, & un autre de ses frères l'y accompagnèrent. On les vit avec attendrissement & admiration, conduire leur mère par la main dans les endroits publics qu'elle voulut visiter. Seul exemple de piété filiale parmi les descendans d'Alexandre.

ASPASIE, de Milet, fille d'Axidèmas; sa famille étoit noble. Héraclite de Pont & Athénée, l'ont crue de Mégare, parce que ce fut dans cette Ville que commença sa réputation. Bientôt l'ambition de briller sur un plus grand théâtre, la conduisit dans la Capitale de l'Attique, où sa beauté, ses talens & son esprit lui méritèrent l'hommage de la jeunesse Athénienne. L'exemple de Thargélie sa compatriote, qui, de l'état de Courtisanne, étoit parvenue au trône encore plus par ses talens, que par sa beauté, lui inspira le désir d'imiter cette femme célèbre. Elle cultiva l'éloquence pour laquelle elle avoit de si heureuses dispositions qu'après avoir égalé en peu de tems Prodicus & Gorgias, les deux grands Orateurs de son siècle, elle donna des leçons publiques d'éloquence. Sa profession de Courtisanne n'empêcha point les femmes les plus respectables & les plus grands hommes d'Athènes d'y assister. On sait que Socrate, malgré la sévérité de ses mœurs, se faisoit gloire d'être un de ses Disciples. Elle acquit aussi des connoissances profondes dans la politique, & Périclès qui eut l'art de

gouverner en Souverain, pendant quarante ans, le Peuple le plus inconſtant & le plus jaloux de ſa liberté, crut devoir s'attacher plus particulièrement Aſpaſie, en la prenant pour ſon épouſe. Elle continua, dit-on, de ſuivre par politique une profeſſion peu convenable à la femme de Périclès. Elle eut l'adreſſe de s'aſſurer des premiers hommes de l'Etat par les Courtiſannes qu'elle gardoit chez elle. Les connaiſſances qu'elle avoit acquiſes dans les beaux Arts & dans les ſciences lui attiroient les hommages des Poëtes, des Orateurs & des Philoſophes. Ces derniers, ſurtout, l'ont beaucoup exaltée. Platon entr'autres lui attribue cette harangue ſi vantée de Périclès, après laquelle toutes les femmes coururent l'embraſſer & le couronnèrent de lauriers. Elle paſſoit pour avoir fait tous les jolis vers de ſociété qui couroient dans Athènes & qu'Hérodianus a recueillis. Auſſi par reconnoiſſance favoriſoit-elle le parti des Philoſophes, en perſécutant leurs ennemis. On ne peut cependant diſconvenir que cette femme bel eſprit, ſi ſavante dans la morale, n'ait donné l'exemple des mauvaiſes mœurs & n'ait été cauſe de deux guerres ſanglantes qui déchirèrent le ſein de la Grèce, & réduiſirent Athènes à la dernière extrêmité. Il eſt vrai qu'elle vouloit ravoir deux ou trois Courtiſannes qu'on lui avoit enlevées.

ASPASIE. Son nom étoit Milto, & la ville de Phocée ſa patrie; née de parens pauvres, mais vertueux, elle s'abandonna à la douleur la plus ſincère, lorſqu'un des Satrapes de Cyrus le jeune, ayant forcé Hermotime ſon père, de la lui livrer pour le ſérail de ce Prince, la fit couvrir d'habits ſomptueux. Sa retenue lorſqu'elle parut devant Cyrus, lui mérita le ſurnom de ſage. Elle fut miſe au rang de ſes concubines. Il

s'appliqua à lui plaire & ne tarda pas à s'en faire aimer. Ce fut à cauſe de ſon eſprit que Cyrus lui fit quitter le nom de Milto pour prendre celui d'*Aſpaſie*. Hermotime fut comblé de biens. Aſpaſie à qui l'on rendoit les mêmes honneurs qu'aux Reines de Perſe, n'abuſa point de ſa fortune. Cyrus lui préſentant un jour à ſon réveil, un colier d'or dont le travail étoit exquis, ornement que les mères & femmes de Rois avoient ſeules le droit de porter, elle lui dit: « Eh! comment oſerois-je me pa-» rer de ce qui convient beaucoup mieux à votre mère? en-» voyez-le lui, j'aurai ſoin que mon col vous paroiſſe aſſez » beau». Cette réponſe que dictoient la modeſtie & la plus ſage politique, augmenta l'amour de Cyrus. Pariſatis ſa mère, Princeſſe ambitieuſe & jalouſe, vaincue par ce trait, fit porter chez Aſpaſie des préſens dignes d'une Reine, accompagnés d'une ſomme d'argent conſidérable. Aſpaſie remit le tout à ſon amant, en lui diſant: « Tout cela peut vous ſervir, vous » avez une ſi grande multitude de gens à faire vivre. Il me » ſuffit de vous avoir, vous êtes ma richeſſe & ma parure ».

Cyrus, ayant péri dans une bataille qu'il livra à ſon frère Artaxerxès, le vainqueur commanda qu'on cherchât Aſpaſie. Elle lui fut amenée chargée de chaînes. Les larmes qu'elle donnoit à la perte de ſon amant, en préſence du Roi, firent ſur ce Prince un effet qu'Aſpaſie eſpéroit peu. Il en devint éperduement amoureux. Elle répondit enfin à ſes ſoins.

Darius, fils aîné d'Artaxerxès, ayant été déſigné par lui pour lui ſuccéder demanda, ſelon la coutume de Perſe, un don à ſon pére. Ce don fut Aſpaſie qui avoit alors trente-huit ans. Le Roi ne pouvant le refuſer, lui dit, qu'il y conſentoit ſi Aſpaſie ne s'y oppoſoit point, mais qu'il ne vouloit pas la forcer. Aſpaſie appellée, parut & dit qu'elle ſuivroit le jeune

Darius. Le Roi outré contre les deux amans, ſe vengea d'eux en nommant au bout de quelques jours Aſpaſie grande Prétreſſe du temple du Soleil à Ecbatane, Capitale de Médie. Il fallut obéir, & renoncer aux douceurs de l'amour ; le Prince ſe révolta, conſpira avec ſes frères contre ſon père ; mais le complot étant découvert les coupables furent punis avec rigueur. L'hiſtoire ne fait plus mention d'Aſpaſie.

DANAÉ, fille de Léontium, Courtiſanne d'Athènes. Elle fut Maîtreſſe de Sophron, Gouverneur d'Ephèſe. Confidente de Laodice, elle ſçut que ſon Amant étoit condamné à mort, elle lui fit ſigne de ſe retirer. Il s'enfuit à Corinthe.

Danaë convaincue d'avoir eu part à l'évaſion de Sophron, fut à ſon tour condamnée à être précipitee. Elle ne voulut point répondre aux queſtions de Laodice ; mais il lui échappa, allant au ſupplice, de vifs murmures contre la Divinité.

DÉMO, connue par ſa réponſe à Démétrius Poliorcetes, qui lui demandoit comment elle trouvoit Lamie. « Vieille, » répondit-elle. « Voyez Galathée, reprit le Prince, combien » de choſes elle m'envoie. » Si vous voulez coucher avec ma mère, lui dit-elle, elle vous en enverra bien davantage.

LAIS, ſurnommée la *Corinthienne*, enveloppée dans la ruine d'Hicare ſa Patrie, s'établit à Corinthe, où la profeſſion de Courtiſanne étoit en honneur. Laïs joignoit à ſa beauté tous les agrémens qui peuvent en rehauſſer le prix. Xénocrate & Démoſthènes furent les ſeuls qui ne porterent pas ſes chaînes. Ariſtipe & Diogênes ſuivirent le torrent. On lui attribue deux paſſions, qui ne s'accordent guères avec tant de célébrité. La première, pour Ariſtote de Cyrène, à qui elle propoſa de l'épouſer, & qui après lui avoir promis de l'emmener à Cyrène,

ſi elle lui rendoit ſervice contre ſes rivaux, auxquels il avoit un prix à diſputer, crut ſatisfaire à ſa parole en emportant dans ſa Patrie un de ſes portraits. La ſeconde lui fut bien funeſte. On dit qu'épriſe d'un jeune Theſſalien nommé Hippolochus, elle abandonna ſes Amans pour le ſuivre en Theſſalie, où ſes charmes ayant révolté contre elle les Femmes du Pays, elles l'attirèrent dans un Temple & l'y aſſommèrent. D'autres Auteurs la font mourir bien différemment. Ces contradictions prouvent qu'elle ne fût pas ſeule à porter le nom de Laïs, que ſa célèbrité rendit fameux.

LAMIE, Joueuſe de flute, Courtiſanne & Maîtreſſe de Démétrius-Poliorcetes. Elle étoit d'Athènes, & appartenoit à Ptolemée, Roi d'Egypte. Elle plut à Démétrius, Vainqueur de ce Prince, quoiqu'elle fût ſur le retour, & que Démétrius joignit à ſa jeuneſſe la beauté & la légèreté, elle ſçut même le fixer. Elle fit bâtir un ſuperbe Portique à Sycione, & donna à Démétrius une Fête avec l'argent des Athéniens. Ils lui érigerent cependant un Temple ſous le nom de *Vénus-Lamie*. Démétrius, malgré ſon amour, dit à ce ſujet: *Il n'y a pas un ſeul homme de courage à Athénes*. Il y en avoit alors très-peu dans toute la Grèce. Les Thébains firent la même choſe que les Athéniens.

Lamie étoit fertile en bons mots, & ſon entretien faiſoit oublier ſon âge.

LÉONTIUM. Après s'être rendue célèbre dans ſa profeſſion, s'adonna à la Philoſophie. Elle fut aimée d'Épicure dont elle étoit Diſciple, & en eut un fils. Elle écrivit contre Théophraſte, Chef de la Secte des Péripatéticiens. Son ouvrage eut du ſuccès. Harméſianax la célébra dans ſes Élégies.

NANNO, Joueuſe de flute célèbre & Courtiſanne; elle fut tendrement aimée d'Hipponax, un des premiers Auteurs Elégiaques Grecs, qui donna le nom même de ſa Maîtreſſe à ſes ouvrages.

NÉMÉE, Athénienne, Maîtreſſe d'Alcibiade. Elle étoit conſidérée de Socrate. On l'accuſa d'impiété. Alcibiade fit faire en ſon nom, un ſacrifice aux Dieux, ce qui lui ſauva la vie.

PHRYNÉ. Elle avoit autant d'eſprit que de beauté. Étant à un feſtin avec des femmes extrêmement fardées, elle ſe ſervit d'un jeu où chacun des Conviés étoit obligé d'imiter celui qui commandoit le jeu, pour mortifier ſes rivales. Elle mit pluſieurs fois les mains dans un baſſin plein d'eau & s'en frotta les joues. Les autres furent contraintes de l'imiter; elle jouit de leur confuſion & de leur dépit. Elle eut des Amans juſqu'à la derniere vieilleſſe. Praxitelles lui ayant promis une de ſes plus belles ſtatues, & ne voulant pas lui dire celle qu'il préféroit, elle lui fit annoncer par un Eſclave, que le feu venoit de conſumer une partie de ſes ouvrages. Praxitelles alarmé, demanda ſi le Satyre & le Cupidon avoient échappé aux flâmes. Phryné rit, lui avoua ſa ruſe, & choiſit enſuite la ſtatue de Cupidon. Tant d'attraits échouèrent cependant contre la froideur de Xenocrate; il demeura inſenſible à ſes agaceries comme à celles de Laïs.

PYTHONISSE, fameuſe Courtiſanne d'Athènes.

RHODOPE. Elle étoit de Thrace, compagne d'eſclavage d'Éſope; elle devint ſa Maîtreſſe, paſſa en Égypte & y amaſſa d'aſſez grandes richeſſes pour faire élever, à ſes frais, une Pyramide.

THAIS. Profitant de la foibleſſe d'Alexandre qu'elle avoit ſuivi, elle lui demanda à la fin d'un feſtin, la permiſſion de mettre le feu au ſuperbe Palais que Xerxès avoit fait bâtir à Perſépolis, capitale de Perſe, pour venger, diſoit-elle, Athènes, ſa Patrie, que ce Roi avoit brûlée. Alexandre applaudit à cette folie. Un inſtant d'ivreſſe détruiſit le plus beau monument de la grandeur des Souverains de Perſe, & réduiſit preſque toute la Ville en cendres.

THAIS, autre Courtiſanne. Elle fut convertie par Saint Paphnuce, & paſſa le reſte de ſa vie dans la plus auſtère pénitence.

THARGELIE. Elle étoit de Milet, & ſervit de modèle à la célèbre Aſpaſie, ſes talens dans tous les genres, & l'étendue de ſes connoiſſances, l'élevèrent au rang des femmes Philoſophes du premier ordre. Son extrême beauté la rendit la Courtiſanne la plus célèbre. Lorſque Xerxès médita la conquête de la Grèce, il engagea Thargélie dans ſes intérêts. Elle le ſervit ſelon ſes vœux, en s'arrêtant dans les principales Républiques, où ſon eſprit & ſa beauté lui ſoumirent ceux qui avoient la plus grande influence dans les affaires. On aſſure qu'elle eut ſucceſſivement quatorze maris dans les différentes Villes qu'elle parcourut. Enfin elle termina ſes courſes dans la Theſſalie. Elle n'étoit plus jeune, mais elle avoit conſervé ſa beauté. Le Roi de Theſſalie l'épouſa, & après avoir vêcu ſur le trône durant l'eſpace de trente années, elle finit ſa longue & brillante carrière, adorée d'un Peuple dont elle avoit fait le bonheur.

*Fin du Tome I.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Parnaſſe des Dames Françaiſes* : & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 3 Décembre 1772.

*Signé* CRÉBILLON.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur DE SAUVIGNY, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *Le Parnaſſe des Dames Françaiſes*, *&c. &c.* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ou-

vrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion; & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles, le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-douze, & de notre Régne le cinquante-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

*Signé* LE BEGUE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2142. Fol. 607. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes Art. 4. à toutes Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 9 Janvier 1773.*

*Signé* C. A. JOMBERT Pere, *Syndic.*

---

De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, rue Saint-Jacques. 1773.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B
0,105

PARNA
DES
DAMES

TOM
I

7399.
B. L.